Comment faut il s'y prendre pour la faire Casser, et de

quel Juge faut il se pourvoir ~~pour la faire Casser~~ atten[du]

que la Cour des aydes et les Bureaux des finances de Montp[ellier]

sont supprimés et que la Baronnie de Poujols se trouve

située dans les districts de Lodève et de Montpellier

2° Dans le meme Cas de Nullité . . . pour faits, avec

tout ou forme la demande de . . Crosat . . . et ce avec [illegible]

qui avoit introduit l'instance de distribution à la Cour des

aydes avant la sentence du 20 mars 1777, . . avec lui receu

des actes qui luy a été subrogé dans les specifiés de la

instance, ou bien avec tous les creanciers de la distrib[ution]

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU,

Suivies

A

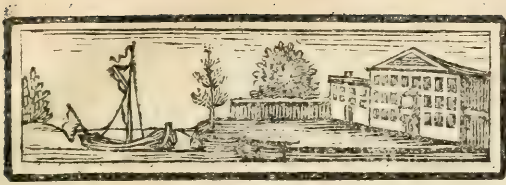
DES RÊVERIES

Du Promeneur Solitaire.

TOME SECOND.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIEME.

CE fut, ce me ſemble, en 1732 que j'arrivai à Chambery comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadaſtre pour le ſervice du Roi. J'avois vingt ans paſſés, près de vingt-un. J'étois aſſez formé pour mon âge du côté de l'eſprit; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand beſoin des mains dans

lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques, & malgré tous les maux que j'avois soufferts, je connoissois aussi peu le monde & les hommes que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupoit étoit sombre & triste, & ma chambre étoit la plus sombre & la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries; tout cela ne faisoit pas une plaisante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, sans cesse à

mon bureau ou dans sa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle se fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maison: cela même fut un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, sentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour, ce n'étoit pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandoient qu'elle s'y montrât; elle craignoit d'être oubliée ou desservie. Elle savoit sur-tout que le Comte de ***. Intendant-Général des Finances, ne la favorisoit pas. Il avoit à Chambery une maison vieille, mal bâtie, & dans une si vilaine position qu'elle restoit toujours vide; elle la loua & s'y établit. Cela lui réussit mieux

qu'un voyage ; sa pension ne fut point supprimée, & depuis lors le Comte de ***. fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidele Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru qui dans son enfance herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse, & qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, & elle favorisa si bien son goût qu'il devint un vrai botaniste, & que s'il ne fût mort jeune il se seroit fait un nom dans cette science, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit sérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour

moi une eſpece de gouverneur qui me ſauva beaucoup de folies ; car il m'en impoſoit, & je n'oſois m'oublier devant lui. Il en impoſoit même à ſa maîtreſſe qui connoiſſoit ſon grand ſens, ſa droiture, ſon inviolable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit ſans contredit un homme rare, & le ſeul même de ſon eſpece que j'aye jamais vu. Lent, poſé, réfléchi, circonſpect dans ſa conduite, froid dans ſes manieres, laconique & ſentencieux dans ſes propos, il étoit dans ſes paſſions d'une impétuoſité qu'il ne laiſſoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en ſa vie qu'une ſottiſe, mais terrible ; c'eſt de s'être empoiſonné. Cette ſcene tragique ſe paſſa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec ſa maîtreſſe ; car ſi elle

ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en ſerois douté. Aſſurément ſi l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompenſe, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abuſa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiſſoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : ſa maîtreſſe lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne conſulta que ſon déſeſpoir, & trouvant ſous ſa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut ſe coucher tranquillement, comptant ne ſe réveiller jamais. Heureuſement Madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vide & devina le reſte. En volant à ſon ſecours elle pouſſa des cris qui m'attirérent; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint

avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcene j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que de plus clairvoyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour moi cette place; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en averſion celui qui me l'avoit ſoufflée, je ſentis réellement s'étendre à lui l'at-

tachement que j'avois pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fût heureuse, & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maîtresse, & prit en sincere amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désaprouver, & il ne désaprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractere de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle

inſpiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient ſe vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me liſent ſuſpendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y penſant quelqu'autre femme dont ils puiſſent dire la même choſe, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à Chambery juſqu'à mon départ pour Paris en 1741 un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été auſſi ſimple que douce, & cette uniformité étoit préciſément ce dont j'avois le plus grand beſoin pour achever de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de ſe fixer. C'eſt durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & ſans ſuite ayant pris de la conſiſtance, m'a fait ce

que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espece de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'autres goûts venus à la traverse n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien tranſcendante, il en falloit aſſez pour m'embarraſſer quelquefois. Pour vaincre cette difficulté j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien ; car je l'appris ſeul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne penſe, quand on y veut mettre l'exacte préciſion. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu deſquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'uſage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la juſteſſe ſatiſfait l'eſprit, & qui font faire avec plaiſir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai ſi bien qu'il n'y avoit point de queſtion ſoluble par les ſeuls chiffres qui m'embarraſſât, & maintenant que tout ce que j'ai ſu

s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, aſſiſtant à la leçon d'arithmétique de ſes enfans, j'ai fait ſans faute avec un plaiſir incroyable une opération des plus compoſées. Il me ſembloit en poſant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin ſur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit auſſi rendu le goût du deſſein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des payſages. C'eſt dommage que je me ſois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois paſſé des mois entiers ſans ſortir. Cette occupation de-

venant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent passion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux rodoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser

avec lui. Je ſuis preſque aſſuré que ſi j'y avois été une ſeule fois cela m'auroit gagné, & je ſerois peut-être aujourd'hui un grand botaniſte : car je ne connois point d'étude au monde qui s'aſſocie mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'eſt gueres qu'une herboriſation continuelle, à la vérité ſans objet & ſans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois priſe en une ſorte de mépris & même de dégoût ; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faiſoit pas elle-même un autre uſage ; elle ne recherchoit que les plantes uſuelles pour les appliquer à ſes drogues. Ainſi la botanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon eſprit ſous le nom de médecine, ne ſervoient qu'à me

ſournir des ſarcaſmes plaiſans toute la journée, & à m'attirer des ſoufflets de tems en tems. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croiſſoit par degrés, & bientôt abſorba tous les autres. Je parle de la muſique. Il faut aſſurément que je ſois né pour cet art, puiſque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il eſt le ſeul que j'aye aimé conſtamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, eſt qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des ſuccès ſi lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter ſûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit ſur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la muſique étoit pour nous un point de

réunion dont j'aimois à faire uſage.
Elle ne s'y refuſoit pas ; j'étois alors
à-peu-près auſſi avancé qu'elle ; en
deux ou trois fois nous déchiffrions
un air. Quelquefois la voyant em-
preſſée autour d'un fourneau, je lui
diſois : Maman, voici un duo char-
mant qui m'a bien l'air de faire ſen-
tir l'empyreume à vos drogues. Ah !
par ma foi, me diſoit-elle, ſi tu me
les fais brûler, je te les ferai man-
ger. Tout en diſputant je l'entraî-
nois à ſon clavecin : on s'y oublioit ;
l'extrait de geniévre ou d'abſynthe
étoit calciné, elle m'en barbouilloit
le viſage, & tout cela étoit déli-
cieux.

On voit qu'avec peu de tems de
reſte, j'avois beaucoup de choſes à
quoi l'employer. Il me vint pourtant
encore un amuſement de plus, qui
fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot ſi
étouffé,

étouffé, qu'on avoit beſoin quelquefois d'aller prendre l'air ſur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette aſſez jolie qu'on meubla ſuivant l'ordonnance. On y mit un lit ; nous allions ſouvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Inſenſiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'eſtampes ; je paſſois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque ſurpriſe agréable lorſqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penſer avec plus de plaiſir ; autre caprice que je n'excuſe ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la choſe étoit ainſi. Je me ſouviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quit-

toit ſa maîtreſſe pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais ſenti près de Maman ce beſoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage ; car tête-à-tête avec elle j'étois auſſi parfaitement à mon aiſe que ſi j'euſſe été ſeul, & cela ne m'eſt jamais arrivé près de perſonne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit ſi ſouvent entourée, & de gens qui me convenoient ſi peu, que le dépit & l'ennui me chaſſoient dans mon aſyle, où je l'avois comme je la voulois, ſans crainte que les importuns vinſſent nous y ſuivre.

Tandis qu'ainſi partagé entre le travail, le plaiſir & l'inſtruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas ſi tranquille que moi. La

France & l'Empereur venoient de s'entredéclarer la guerre : le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoise filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui surement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la premiere fois, mais avec une telle partialité pour

la France, que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagere, je ne daignerois pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrete pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis surement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez

elle nn faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'eſt trouvé ſi déſintéreſſé de ma part, ſi fort, ſi conſtant, ſi invincible, que même depuis ma ſortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magiſtrats, les Auteurs, s'y ſont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il eſt devenu du bon air de m'accabler d'injuſtices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cauſe de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occaſion qui la vit naître. Un goût croiſſant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & aux pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit ſous mes yeux l'armée Françoiſe, je liſois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Cliſſon*, des

Bayard, des *Lautrec*, des *Coligny*; des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui passoit je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puisois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation nourrissoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une passion aveugle que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'étoit pas particuliere, & qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inspire l'air avan-

tageux des François. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont, & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des courriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât : car on prétendoit alors que nous ap-

partiendrions à la France, & l'on faisoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte; car si cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la surprise de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, graces au roi de Sardaigne à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéra de *Rameau* commençoient à faire du bruit & releverent ses ouvrages théoriques que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son traité de l'harmonie, & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai ma-

lade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convalescence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce tems j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie; mais il étoit si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me falloit un tems considérable pour l'étudier & le débrouiller. Je suspendois mon application & je récréois mes yeux avec de la musique. Les cantates de *Bernier* sur lesquelles je m'exerçois ne me sortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je sais encore presque toute entiere, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever il arriva de la

Valdoſte un jeune organiſte appellé l'abbé *Palais*, bon muſicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoiſſance avec lui ; nous voilà inſéparables. Il étoit éleve d'un moine Italien, grand organiſte. Il me parloit de ſes principes ; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je rempliſſois ma tête d'accompagnement d'accords d'harmonie. Il falloit ſe former l'oreille à tout cela : je propoſai à Maman un petit concert tous les mois ; elle y conſentit. Me voilà ſi plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre choſe, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour raſſembler la muſique, les concertans, les inſtrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Pere *Caton* dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore chantoit auſſi ; un maître à danſer

appellé *Roche* & ſon fils jouoient du violon ; *Canavas* muſicien Piémontois qui travailloit au Cadaſtre & qui depuis s'eſt marié à Paris, jouoit du violoncelle ; l'abbé *Palais* accompagnoit du clavecin ; j'avois l'honneur de conduire la muſique, ſans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau ! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de Madame de *Warens* nouvelle convertie, & vivant, diſoit-on, des charités du Roi, faiſoit murmurer la ſequelle dévote, mais c'étoit un amuſement agréable pour pluſieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occaſion ? un moine ; mais un moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la ſuite bien vivement

affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'eſt encore chere. Il s'agit de P. *Caton* cordelier, qui conjointement avec le Comte d'*Ortan* avoit fait ſaiſir à Lyon la muſique du pauvre petit-Chat, ce qui n'eſt pas le plus beau trait de ſa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne: il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde & très-faufilé ſur-tout chez le Marquis d'*Antremont*, alors Ambaſſadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le viſage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faiſoient ſans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble ouvert modeſte, ſe préſentant ſimplement & bien; n'ayant ni le maintien caſſard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'aſſurance d'un honnête homme qui ſans rou-

gir de ſa robe s'honore lui-même & ſe ſent toujours à ſa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point preſſé de montrer ſon acquit il le plaçoit ſi à propos qu'il en paroiſſoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la ſociété il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un ſolide ſavoir. Il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auſſi l'étoit-il; mais cela lui fit ſi peu négliger les ſoins de ſon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux à être élu Définiteur de ſa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoiſſance avec

Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la muſique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une paſſion très vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment muſicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la muſique dans ſa chambre, & quelquefois à ſon orgue les jours de fête. Nous dînions ſouvent à ſon petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine eſt qu'il étoit généreux, magnifique, & ſenſuel ſans groſſiéreté. Les jours de nos concerts il ſoupoit chez Maman. Ces ſoupers étoient très-gais, très-agréables; on y diſoit le mot & la choſe, on y chantoit des duo: j'étois à mon aiſe, j'avois de l'eſprit, des ſaillies, le P.

Caton étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec ſa voix de bœuf étoit le plaſtron. Momens ſi doux de la folâtre jeuneſſe, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'acheve ici en deux mots ſa triſte hiſtoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monaſtique le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas auſſi haïſſable qu'eux. Les chefs ſe liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de ſa place, & qui n'oſoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le deſtitua, on lui ôta ſa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec ſimplicité, on le relégua je ne ſais où; enfin ces miſérables l'accablerent de tant d'outrages que ſon ame honnête, & fiere

avec juſtice n'y put réſiſter ; & après avoir fait les délices des ſociétés les plus aimables, il mourut de douleur ſur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis ſi bien en très-peu de tems qu'abſorbé tout entier par la muſique je me trouvai hors d'état de penſer à autre choſe. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'aſſiduité au travail m'en firent un ſupplice inſuportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la muſique. On peut croire que cette folie ne paſſa pas ſans oppoſition. Quitter un poſte honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop

trop peu ſenſé pour plaire à Maman. Même en ſuppoſant mes progrès futurs auſſi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modeſtement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de muſicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé ſérieuſement d'un talent qu'elle trouvoit ſi frivole, & me répétoit ſouvent ce proverbe de province, un peu moins juſte à Paris, que *qui bien chante & bien danſe, fait un métier qui peu avance*. Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irréſiſtible; ma paſſion de muſique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail ſe ſentant de mes diſtractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui repré-

ſentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus ſûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choiſi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux eſſais qui pouvoient mal réuſſir, & me laiſſer, après avoir paſſé l'âge d'apprendre, ſans reſſource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai ſon conſentement plus à force d'importunités & de careſſes, que de raiſons dont elle ſe contentât. Auſſi-tôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli* Directeur-général du Cadaſtre, comme ſi j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi ſans ſujet, ſans raiſon, ſans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une ſorte de conſidération qui me fut utile. Les uns me ſuppoſerent des reſſources que je n'avois pas ; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la muſique, jugerent de mon talent par mon ſacrifice, & crurent qu'avec tant de paſſion pour cet art je devois le poſſéder ſupérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes ſont rois ; je paſſai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reſte, d'un certain goût de chant, favoriſé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de ſecrétaire.

Il eſt certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit paſſer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au Cadaſtre, occupé huit

heures par jour du plus mauſſade travail avec des gens encore plus mauſſades, enfermé dans un triſte bureau empuanti de l'haleine & de la ſueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me ſentois quelquefois accablé juſqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maiſons; par-tout un accueil gracieux, careſſant, un air de fête: d'aimables Demoiſelles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empreſſement; je ne vois que des objets charmans, je ne ſens que la roſe & la fleur d'orange; on chante, on cauſe, on rit, on s'amuſe; je ne ſors de-là que pour aller ailleurs en faire autant: on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix.

Auſſi me trouvai-je ſi bien du mien, qu'il ne m'eſt arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je peſe au poids de la raiſon les actions de ma vie, & où je ſuis délivré des motifs peu ſenſés qui m'ont entraîné.

Voilà preſque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aiſé, l'eſprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que ſi je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'eſt moins ma faute que la leur.

C'eſt dommage que les Savoyards ne ſoient pas riches, ou peut-être ſeroit-ce dommage qu'ils le fuſſent; car tels qu'ils ſont c'eſt le meilleur & le plus ſociable peuple que je connoiſſe. S'il eſt une petite ville au

monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & sûr, c'est Chambery. La noblesse de la province qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir, & ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de *Cynéas*. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur & la raison président à ce partage. Les femmes sont belles & pourroient se passer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y suppléer. Il est singulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles, & l'on peut avoir raison; mais je n'avois pas

besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux ou nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles! La premiere fut Mlle. de *Mellarede* ma voisine, sœur de l'éleve de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de graces, & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge; mais ses yeux brillans, sa taille fine & son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, sans autre coiffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque

fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour se coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi l'étoit toujours, & me faisoit une impression toute aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche ; une voix nette, juste & flûtée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voisines, étoit une fille faite ; grande, belle quarrure, de l'embonpoint :

elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté ; mais c'étoit une perſonne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa ſœur, Madame de *Charly*, la plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la muſique, mais elle la faiſoit apprendre à ſa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naiſſante eût promis d'égaler celle de ſa mere, ſi malheureuſement elle n'eût été un peu rouſſe. J'avois à la Viſitation une petite Demoiſelle Françoiſe, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liſte de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuſes, & ſur ce ton traînant elle diſoit des choſes très-ſaillantes, qui ne ſembloient pas aller avec ſon maintien. Au reſte elle étoit pareſſeuſe, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer ſon eſprit, & c'étoit une

faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât: en toute chose la gêne & l'assujettissement me sont insupportables; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les Mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes, je serois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres aussi dans la Bourgeoisie, & une entr'autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à

parler, puiſqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un Epicier, & ſe nommoit Mlle. *L****. vrai modele d'une ſtatue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté ſans vie & ſans ame. Son indolence, ſa froideur, ſon inſenſibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impoſſible de lui plaire & de la fâcher, & je ſuis perſuadé que ſi l'on eût fait ſur elle quelque entrepriſe elle auroit laiſſé faire, non par goût mais par ſtupidité. Sa mere, qui n'en vouloit pas courir le riſque ne la quittoit pas d'un pas. En lui faiſant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faiſoit tout de ſon mieux pour l'émouſtiller, mais cela ne réuſſit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réuſſiſſoit pas

beaucoup mieux. Madame *L****. ajoutoit à ſa vivacité naturelle toute celle que ſa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit preſque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois je trouvois prêt mon caffé à la crême; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiſer bien appliqué ſur la bouche, & que par curioſité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reſte tout cela ſe faiſoit ſi ſimplement & ſi fort ſans conſéquence que quand M. *L****. étoit là, les agaceries & les baiſers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme; le vrai pere de ſa fille, & que ſa femme ne trompoit pas; parce qu'il n'en étoit pas beſoin.

Je me prêtois à toutes ces careſſes avec ma balourdiſe ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois ; car la vive Madame *L****. ne laiſſoit pas d'être exigeante, & ſi dans la journée j'avois paſſé devant la boutique ſans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit quand j'étois preſſé, que je priſſe un détour pour paſſer dans une autre rue, ſachant bien qu'il n'étoit pas auſſi aiſé de ſortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L****. s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupaſſe point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup ; j'en parlois à Maman comme d'une choſe ſans myſtere, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé ; car lui faire un ſecret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été poſſible : mon cœur étoit

ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés ; elle jugea que Madame *L****. se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des piéges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse auquel j'échappai ; mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de *M****.

mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des suites fatales à la Maison d'*A****. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractere; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de *M****. avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par maniere déchantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage, & entr'autres l'aspirant

en queſtion. Madame de *M****.
dit un jour à un de ces Meſſieurs
que Madame de *Warens* n'étoit
qu'une précieuſe, qu'elle n'avoit
point de goût, qu'elle ſe met-
toit mal, qu'elle couvroit ſa gorge
comme une bourgeoiſe. Quant à ce
dernier article, lui dit l'homme,
qui étoit un plaiſant, elle a ſes rai-
ſons, & je ſais qu'elle a un gros vi-
lain rat empreint ſur le ſein, mais
ſi reſſemblant qu'on diroit qu'il court.
La haine ainſi que l'amour rend cré-
dule. Madame de *M****. réſolut de
tirer parti de cette découverte, &
un jour que Maman étoit au jeu avec
l'ingrat favori de la dame, celle-ci
prit ſon tems pour paſſer derriere ſa
rivale, puis renverſant à demi ſa chaiſe
elle découvrit adroitement ſon mou-
choir. Mais au lieu du gros rat, le
Monſieur ne vit qu'un objet fort dif-
férent qu'il n'étoit pas plus aiſé d'ou-
blier

blier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un perſonnage à occuper Madame de *M****. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont aſſurément elle ne ſe ſoucioit point du tout, mais pour l'eſprit qu'on me ſuppoſoit & qui m'eût pu rendre utile à ſes goûts. Elle en avoit un aſſez vif pour la ſatire. Elle aimoit à faire des chanſons & des vers ſur les gens qui lui déplaiſoient. Si elle m'eût trouvé aſſez de talent pour lui aider à tourner ſes vers, & aſſez de complaiſance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery ſens-deſſus-deſſous. On ſeroit remonté à la ſource de ces libelles; Madame de *M****. ſe ſeroit tirée d'affaire en me ſacrifiant, & j'aurois été enfermé le reſte de mes

jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureuſement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M****. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire cauſer, & trouva que je n'étois qu'un ſot. Je le ſentois moi-même & j'en gémiſſois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtiſe des périls dont elle me ſauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de ſa fille & rien de plus : mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel eſprit pour elle, & un ſerpent pour le reſte du pays.

Quoi qu'il en ſoit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeuneſſe, il étoit tems de me traiter en homme, & c'eſt ce qu'elle fit; mais de la façon la plus ſinguliere

dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à ſon ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ſes inſtructions, ſuccéda tout à coup un ton toujours ſoutenu qui n'étoit ni familier ni ſévere ; mais qui ſembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raiſon de ce changement, je la lui demandai ; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me propoſa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ſes meſures pour qu'on nous laiſsât ſeuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manege & des agaceries ; mais par des entretiens pleins de ſentiment & de raiſon,

plus faits pour m'inſtruire que pour me ſéduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant quelque excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint, & quoi qu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triſtes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & diſtrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, & ſi-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une ſeule fois dans l'eſprit, m'occupant alors tout entier, ne me laiſſa plus le maître de penſer à ce qu'elle

me disoit. Je ne pensois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux, est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui présente s'en occupe uniquement, & saute à pieds joints pardessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, & c'est en quoi Maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions; mais si-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me

dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entiere un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser huit jours dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin : car pour comble de singularité je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentois un bouleversement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger !

On croira que ces huit jours me durerent huit siecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'im-

patience, redoutant ce que je desirois, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent & lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes je n'avois encore approché d'aucune, que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute sur-tout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penser, que j'avois le cœur plein, non-seulement de ses bontés,

de ſon caractere aimable, mais de ſon ſexe, de ſa figure, de ſa perſonne, d'elle, en un mot, par tous les rapports ſous leſquels elle pouvoit m'être chere; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou ſix ans que j'avois éprouvé des tranſports ſi doux à ſa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroiſſoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille ſeule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reſte c'étoit le même œil, le même teint, le même ſein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaîté, tout juſqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeuneſſe qui fit toujours ſur moi tant d'impreſſion, qu'encore aujour-

d'hui je ne puis entendre ſans émotion le ſon d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la poſſeſſion d'une perſonne ſi chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir aſſez gouverner mes deſirs & mon imagination pour reſter maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la ſeule idée de quelques légeres faveurs qui m'attendoient près de la perſonne aimée, allumoit mon ſang à tel point qu'il m'étoit impoſſible de faire impunément le court trajet qui me ſéparoit d'elle. Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeuneſſe eus-je ſi peu d'empreſſement pour la premiere jouiſſance? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaiſir? Comment au lieu des délices qui devoient m'enivrer, ſentois-je preſque de la répugnance &

des craintes ? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle ! En voilà surement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant possédée par un autre homme elle se dégradoit à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de mésestime attiédissoit ceux qu'elle m'avoit inspirés ; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi ; mais quant à mes sentimens pour elle il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posse-

der. Je connoiſſois trop ſon cœur chaſte & ſon tempérament de glace, pour croire un moment que le plaiſir des ſens eût aucune part à cet abandon d'elle-même: j'étois parfaitement ſûr que le ſeul ſoin de m'arracher à des dangers autrement preſqu'inévitables, & de me conſerver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faiſoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il ſera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire; non Maman, il n'eſt pas néceſſaire; je vous réponds de moi ſans cela: mais je n'oſois; premiérement parce que ce n'étoit pas une choſe à dire, & puis parce qu'au fond je ſentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans

desirer de la posséder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en posséder d'autres; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes sentimens pour elle, les avoit renforcés; mais leur avoit en même tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins sensuels. A force de l'appeller Maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chere. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens sans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse, à Cham-

bery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fut possible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en em-

poisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes Pour elle, elle n'étoit ni triste ni vive ; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle étoit bien née, son cœur étoit pur, elle aimoit les choses honnêtes, ses penchans étoient droits & vertueux, son goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais suivie ; parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menoit bien, elle écouta sa raison qui la menoit mal. Quand des principes

faux l'ont égarée, ſes vrais ſentimens les ont toujours démentis : mais malheureuſement elle ſe piquoit de philoſophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que ſon cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* ſon premier amant fut ſon maître de philoſophie, & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit beſoin pour la ſéduire. La trouvant attachée à ſon mari, à ſes devoirs, toujours froide, raiſonnante & inattaquable par les ſens, il l'attaqua par des ſophiſmes, & parvint à lui montrer ſes devoirs auxquels elle étoit ſi attachée comme un bavardage de catéchiſme, fait uniquement pour amuſer les enfans, l'union des ſexes comme l'acte le plus indifférent en ſoi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la

ſeule régle du devoir des femmes ; enſorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offenſoient, l'étoient auſſi pour la conſcience ; enfin il lui perſuada que la choſe en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'exiſtence que par le ſcandale, & que toute femme qui paroiſſoit ſage, par cela ſeul l'étoit en effet. C'eſt ainſi que le malheureux parvint à ſon but en corrompant la raiſon d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalouſie, perſuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter ſon mari. Je ne ſais s'il ſe trompoit ſur ce point. Le miniſtre P***. paſſa pour ſon ſucceſſeur. Ce que je ſais, c'eſt que le tempérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce ſyſtême fut ce qui l'empêcha dans la ſuite d'y renoncer.

Elle

Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abſtinence qui lui coûtoit ſi peu.

Elle n'eut donc gueres abuſé de ce faux principe pour elle-même ; mais elle en abuſa pour autrui, & cela par une autre maxime preſque auſſi fauſſe, mais plus d'accord avec la bonté de ſon cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la poſſeſſion, & quoiqu'elle n'aimât ſes amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié ſi tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour ſe les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire eſt qu'elle a preſque toujours réuſſi. Elle étoit ſi réellement aimable que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on

y trouvoit de nouveaux ſujets de l'aimer. Une autre choſe digne de remarque, eſt qu'après ſa premiere foibleſſe elle n'a gueres favoriſé que des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle ; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fût bien peu aimable ſi elle ne finiſſoit par l'aimer. Quand elle ſe fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations baſſes qui n'approcherent jamais de ſon noble cœur, ce fut uniquement par ſon caractere trop généreux, trop humain, trop compatiſſant, trop ſenſible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec aſſez de diſcernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne ſe départoit jamais ? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ſes foibleſſes,

ſi l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les ſens avoient ſi peu de part. Ce même homme qui la trompa ſur un point, l'inſtruiſit excellemment ſur mille autres ; & ſes paſſions qui n'étoient pas fougueuſes, lui permettant de ſuivre toujours ſes lumieres, elle alloit bien quand ſes ſophiſmes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables juſques dans ſes fautes ; en s'abuſant elle pouvoit mal faire ; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le menſonge : elle étoit juſte, équitable, humaine, déſintéreſſée, fidelle à ſa parole, à ſes amis, à ſes devoirs qu'elle reconnoiſſoit pour tels, incapable de vengeance & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excuſable, ſans eſtimer ſes faveurs ce

qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre, & j'ose dire que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté Madame de *Warens.*

Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractere sensible & un tempérament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être ; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde ; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son

aiſe, & de prouver doctement que cela n'eſt pas vrai. Ma fonction eſt de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui ſuivirent notre union, & qui ſeuls la rendirent délicieuſe. Elle avoit eu raiſon d'eſpérer que ſa complaiſance me feroit utile ; j'en tirai pour mon inſtruction de grands avantages. Elle m'avoit juſqu'alors parlé de moi ſeul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me diſoit m'étoit ſi intéreſſant, je m'en ſentois ſi touché que, me repliant ſur moi-même, j'appliquois à mon profit ſes confidences plus que je n'avois fait ſes leçons. Quand on ſent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ſes épanchemens, & jamais toute la morale d'un péda-

gogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame de *Warens* connoissoit les hom-

mes & ſavoit ſupérieurement l'art de traiter avec eux ſans menſonge & ſans imprudence, ſans les tromper & ſans les fâcher. Mais cet art étoit dans ſon caractere bien plus que dans ſes leçons, elle ſavoit mieux le mettre en pratique que l'enſeigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Auſſi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le ſoin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danſe & pour les armes. Quoique leſte & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danſer un menuet. J'avois tellement pris à cauſe de mes cors l'habitude de marcher du talon que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air aſſez ingambe je n'ai pu ſauter un médiocre foſſé. Ce fut encore pis à la ſalle d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille,

hors d'état de faire aſſaut, & jamais je n'eus le poignet aſſez ſouple ou le bras aſſez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaiſoit au maître de le faire ſauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enſeigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être ſi fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre ſon vaſte génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaiſons tirées de la muſique qu'il ne ſavoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles muſicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte il me diſoit de prendre garde à ce dieſe, parce qu'anciennement les dieſes s'appelloient *des feintes*: quand il m'avoit fait ſauter de la main mon fleuret, il diſoit en ricanant que c'étoit *une pauſe*. Enfin je ne vis de ma

vie un pédant plus inſupportable que ce pauvre homme, avec ſon plumet & ſon plaſtron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon ſort & de n'en pas deſirer un plus brillant, pour lequel je commençois à ſentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au deſir de rendre à Maman la vie heureuſe, je me plaiſois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma paſſion pour la muſique, je commençois à ſentir la gêne de mes leçons.

J'ignore ſi Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clair-voyant mais très-diſcret qui ne par-

loit jamais contre ſa penſée, mais qui ne la diſoit pas toujours. Sans me faire le moindre ſemblant qu'il fût inſtruit, par ſa conduite il paroiſſoit l'être, & cette conduite ne venoit ſurement pas de baſſeſſe d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de ſa maîtreſſe, il ne pouvoit déſaprouver qu'elle agît conſéquemment. Quoiqu'auſſi jeune qu'elle, il étoit ſi mûr & ſi grave, qu'il nous regardoit preſque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme reſpectable dont nous avions l'eſtime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle ſavoit que je ne penſois, ne ſentois, ne reſpirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit afin que je l'aimaſſe de même,

& elle appuyoit encore moins ſur ſon amitié pour lui que ſur ſon eſtime, parce que c'étoit le ſentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embraſſer avec larmes, en nous diſant que nous étions néceſſaires tous deux au bonheur de ſa vie; & que les femmes qui liront ceci ne ſourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce beſoin n'étoit pas équivoque: c'étoit uniquement celui de ſon cœur.

Ainſi s'établit entre nous trois une ſociété ſans autre exemple peut-être ſur la terre. Tous nos vœux, nos ſoins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en paſſoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre enſemble & d'y vivre excluſivement devint ſi grande, que ſi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrieme tout étoit dérangé,

& malgré nos liaiſons particulieres les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agiſſante ne nous laiſſoit gueres oiſifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le déſœuvrement n'eſt pas moins le fléau de la ſociété que celui de la ſolitude. Rien ne rétrécit plus l'eſprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracaſſeries, de menſonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la néceſſité de babiller continuellement. Quand tout le monde

eſt occupé l'on ne parle que quand on a quelque choſe à dire ; mais quand on ne fait rien il faut abſolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuſe. J'oſe même aller plus loin, & je ſoutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-ſeulement que chacun y faſſe quelque choſe, mais quelque choſe qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'eſt ne rien faire, & il faut tout autant de ſoin pour amuſer une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croiſés. Mais quand elle brode, c'eſt autre choſe ; elle s'occupe aſſez pour remplir les intervalles du ſilence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule eſt de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins ſe lever, s'aſſeoir, aller, venir, pirouetter ſur leurs talons, retourner deux cents fois les

magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intarissable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent seront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers j'allois faire des lacets chez mes voisines ; si je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faisoit autant les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus sûr, & je pense, plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siécle est la morale du bilboquet.

Au reste on ne nous laissoit gueres le soin d'éviter l'ennui par nous-mê-

mes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laiſſer quand nous reſtions ſeuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu ſon ancienne fantaiſie d'entrepriſes & de ſyſtêmes. Au contraire, plus ſes beſoins domeſtiques devenoient preſſans, plus pour y pourvoir elle ſe livroit à ſes viſions. Moins elle avoit de reſſources préſentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faiſoit qu'augmenter en elle cette manie, & à meſure qu'elle perdoit le goût des plaiſirs du monde & de la jeuneſſe, elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maiſon ne déſempliſſoit pas de charlatans, de fabricans, de ſouffleurs,

d'entrepreneurs de toute espece; qui, distribuant par millions la fortune, finissoient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens est qu'elle ait pu suffire aussi longtems à tant de profusions sans en épuiser la source, & sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la Botanique, & Maman qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un college de pharmacie, qui véritablement paroissoit très-

utile

utile dans un pays auſſi pauvre, où les apothicaires ſont preſque les ſeuls médecins. La retraite du Protomédecin *Groſſi* à Chambery, après la mort du Roi Victor, lui parut favoriſer beaucoup cette idée, & la lui ſuggéra peut-être. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe mit à cajoler *Groſſi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus cauſtique & le plus brutal Monſieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en conſultation avec d'autres médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un médecin, oſa n'être pas de l'avis de Monſieur le *Proto*. Celui-ci pour toute réponſe lui demanda quand il s'en retournoit, par

où il paſſoit, & quelle voiture il prenoit ? L'autre après l'avoir ſatisfait lui demande à ſon tour s'il y a quelque choſe pour ſon ſervice. Rien, rien, dit *Groſſi*, ſinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre ſur votre paſſage, pour avoir le plaiſir de voir paſſer un âne à cheval. Il étoit auſſi avare que riche & dur. Un de ſes amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes ſuretés. Mon ami, lui dit-il en lui ſerrant le bras & grinçant les dents ; quand St. Pierre deſcendroit du Ciel pour m'emprunter dix piſtoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour invité à dîner chez M. le Comte *Picon* Gouverneur de Savoye & très-dévot, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le roſaire, lui en propoſe l'amuſement. Ne ſachant trop que répondre, il fait une grimace affreuſe

& ſe met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il ſe leve bruſquement, prend ſa canne & s'en va ſans mot dire. Le Comte *Picon* court après, & lui crie : M. *Groſſi*, M. *Groſſi*, reſtez donc ; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le Comte ! lui répond l'autre en ſe retournant ; vous me donneriez un ange rôti que je ne reſterois pas. Voilà quel étoit M. le Protomédecin *Groſſi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiſer. Quoiqu'extrêmement occupé il s'accoutuma à venir très-ſouvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ſes connoiſſances, en parloit avec eſtime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec conſidération pour effacer les impreſſions du paſſé. Car quoiqu'*Anet* ne fût plus ſur le pied

d'un domeſtique, on ſavoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le Protomédecin, pour donner à ſon égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet* avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite ſage & circonſpecte, des connoiſſances aſſez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la faculté pouvoit raiſonnablement eſpérer de remplir avec applaudiſſement la place de Démonſtrateur Royal des plantes, ſi l'établiſſement projetté avoit lieu, & réellement *Groſſi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit pour le propoſer à la Cour que le moment où la paix permettroit de ſonger aux choſes utiles, & laiſſeroit diſpoſer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet dont l'exécution m'eut probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me ſemble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. J'étois deſtiné à devenir par degrés un exemple des miſeres humaines. On diroit que la providence qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de ſa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une courſe qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croît que ſur les Alpes, & dont M. *Groſſi* avoit beſoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleuréſie dont le Génipi ne put le ſauver, quoiqu'il y ſoit, dit-on, ſpécifique, & malgré tout l'art de *Groſſi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les

ſoins infinis que nous prîmes de lui ſa bonne maîtreſſe & moi, il mourut le cinquieme jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zele qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque conſolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus ſolide ami que j'eus en toute ma vie, homme eſtimable & rare en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la ſervitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua pour ſe montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus ſincere, & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile & indigne penſée que j'héritois de

ſes nippes, & ſur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le penſai, par conſéquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même choſe. Rien ne lui fit mieux ſentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le déſintéreſſement & la nobleſſe d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment poſſédées. La pauvre femme ſans rien répondre ſe tourna de l'autre côté & ſe mit à pleurer. Cheres & précieuſes larmes! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent juſqu'aux dernieres traces d'un ſentiment bas & mal-honnête; il n'y en eſt jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte cauſa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ſes affaires ne ceſſerent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui

maintenoit l'ordre dans la maiſon de ſa maîtreſſe. On craignoit ſa vigilance, & le gaſpillage étoit moindre. Elle-même craignoit ſa cenſure & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas aſſez pour elle de ſon attachement, elle vouloit conſerver ſon eſtime, & elle redoutoit le juſte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le ſien. Je penſois comme lui, je le diſois même; mais je n'avois pas le même aſcendant ſur elle, & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les ſiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu ſoigneux, j'étois fort timide, tout en grondant à-part-moi, je laiſſois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois bien obtenu la même

confiance ; mais non pas la même autorité. Je voyois le désordre, j'en gémissois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable, & quand je voulois me mêler de faire le censeur, Maman me donnoit de petits soufflets de caresses, m'appelloit son petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devoient nécessairement la jetter tôt ou tard, me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bouras-

ques ; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du souci de ma bourse. Je devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne songeois qu'à ménager à Maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyois. Je craignois que ses créanciers ne fissent saisir sa pension, qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée, & je m'imaginois, selon mes vues étroites, que mon petit magot lui seroit alors d'un grand secours. Mais pour le faire & sur-tout pour le conserver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût su que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt sans

ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpeces. Je venois tout honteux rapporter à la bourſe commune mon petit tréſor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre choſe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réuſſiroit jamais & feroit pour elle une mince reſſource, je ſentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à ſa ſubſiſtance, quand, ceſſant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à

lui manquer. Malheureuſement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obſtinois à chercher follement ma fortune dans la muſique, & ſentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'auſſi-tôt que je ſerois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célébre, un Orphée moderne dont les ſons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agiſſoit pour moi, commençant à lire paſſablement la muſique, étoit d'apprendre la compoſition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enſeigner; car avec mon Rameau ſeul je n'eſpérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit perſonne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconſéquences dont ma vie eſt remplie, & qui m'ont fait ſi ſouvent aller

contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui l'est maintenant de la Chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut si raisonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs : j'accélerois sa ruine pour me mettre en état d'y remé-

dier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illuſion étoit entiére de ma part & même de la ſienne. Nous étions perſuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renſeignement me contenter d'une Meſſe à quatre parties de ſa compoſition & de ſa main qu'il m'avoit laiſſée. Avec cette recommandation je vais à Beſançon paſſant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à ſon ordinaire, & ſe chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Beſançon. L'abbé *Blanchard* me re-

çoit bien, me promet ſes inſtructions & m'offre ſes ſervices. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été ſaiſie & confiſquée aux *Rouſſes*, Bureau de France ſur les frontieres de Suiſſe. Effrayé de cette nouvelle j'employe les connoiſſances que je m'étois faites à Beſançon pour ſavoir le motif de cette confiſcation; car bien ſûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir ſur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin: il faut le dire, car c'eſt un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux Lyonnois, fort bon homme, appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Viſa* ſous la Régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadaſtre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque ſavoir, de

la douceur, de la politeſſe, il ſavoit la muſique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correſpondances qui lui fourniſſoient ces petits riens, ces nouveautés éphémeres qui courent, on ne ſait pourquoi, qui meurent on ne ſait comment, ſans que jamais perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte, & pour ſe rendre agréable il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Malheureuſement un de ces maudits papiers reſta dans la poche de veſte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les Commis.

Commis. Ce papier étoit une parodie Janséniste assez plate de la belle scene du Mitridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laissé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confisquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où, supposant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & distribué en France, ils s'étendoient en saintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Eglise, & en éloges de leur pieuse vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent sans doute que mes chemises sentoient aussi l'hérésie; car en vertu de ce terrible papier tout fut confisqué, sans que jamais j'aye eu ni raison ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adressa demandoient tant d'ins-

tructions, de renseignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinte, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conservé le procès-verbal du bureau des Rousses. C'étoit une piece à figurer avec distinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambery tout de suite sans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien pesé, voyant le malheur me suivre dans toutes mes entreprises, je résolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir sa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme si j'avois rapporté des trésors, remonta peu-à-peu ma petite garderobe, & mon malheur, assez grand pour l'un &

pour l'autre, fut presque aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits essais de composition dont le succès m'encouragea. Le Comte de *Bellegarde* fils du Marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dresde après la mort du Roi *Auguste*. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la musique, & avoit pris en passion celle de *Rameau*. Son frere le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comtesse de *la Tour* leur sœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambery la musique à la mode, & l'on établit une maniere de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction ; mais on s'apperçut bientôt

qu'elle passoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laissois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Messieurs ne purent croire que lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, & ils ne douterent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit transposée, disoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre basse, la transposition rendant celle de *Clerambault* impraticable sur l'instrument, je répondis que c'étoit un travail considérable & qui ne pou-

voit être fait ſur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite & me preſſa de lui faire au moins la baſſe d'un récitatif. Je la fis donc, mal ſans doute, parce qu'en toute choſe il me faut pour bien faire, mes aiſes & la liberté; mais je la fis du moins dans les regles, & comme il étoit préſent, il ne put douter que je ne ſuſſe les élémens de la compoſition. Ainſi je ne perdis pas mes écolieres, mais je me refroidis un peu ſur la muſique, voyant qu'on faiſoit un concert & que l'on s'y paſſoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Françoiſe repaſſa les monts. Pluſieurs Officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le Comte de *Lautrec* colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentiaire à Geneve, & enfin Maréchal de France; auquel elle me

préſenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéreſſer beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choſes, dont il ne s'eſt ſouvenu que la derniere année de ſa vie, lorſque je n'avois plus beſoin de lui. Le jeune Marquis de *Sennecterre*, dont le pere étoit alors Ambaſſadeur à Turin, paſſa dans le même tems à Chambery. Il dîna chez Madame de *Menthon*; j'y dînois auſſi ce jour-là. Après le dîné il fut queſtion de muſique; il la ſavoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans ſa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me propoſant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba ſur ce morceau célebre à deux chœurs:

> La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
> Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit; combien voulez-vous

faire de parties ? Je ferai pour ma part ces ſix-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoiſe, & quoique j'euſſe quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems ſix parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la muſique que de ſauter ainſi légérement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à la fois ſur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entrepriſe, M. de *Senneƈterre* dut être tenté de croire que je ne ſavois pas la muſique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me propoſa de noter une chanſon qu'il vouloit donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanſon ; je l'écrivis, même ſans le faire beaucoup répéter. Il la lut enſuite, & trouva, comme il étoit

vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond je savois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais sur rien, & qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en soit je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le souvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de renouveller ses regrets en lui rappellant l'usage qu'il en avoit su faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon exiſtence paſſée avec la préſente. Quelques amitiés de ce tems-la prolongées juſqu'à celui-ci me ſont devenues bien précieuſes. Elles m'ont ſouvent fait regretter cette heureuſe obſcurité où ceux qui ſe diſoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaiſons avec un homme connu, ou par le deſir ſecret de trouver ainſi plus d'occaſions de lui nuire. C'eſt d'ici que je date ma premiere connoiſſance avec mon vieux ami *Gauffecourt* qui m'eſt toujours reſté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours reſté! non. Hélas! je viens de le perdre. Mais il n'a ceſſé de m'aimer qu'en ceſſant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aima-

bles qui aient exiſté. Il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer, & de vivre avec lui ſans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyſionomie plus ouverte, plus careſſante, qui eût plus de ſérénité, qui marquât plus de ſentiment & d'eſprit, qui inſpirât plus de confiance. Quelque réſervé qu'on pût être on ne pouvoit dès la premiere vue ſe défendre d'être auſſi familier avec lui que ſi on l'eût connu depuis vingt ans, & moi qui avois tant de peine d'être à mon aiſe avec les nouveaux viſages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, ſon accent, ſon propos accompagnoient parfaitement ſa phyſionomie. Le ſon de ſa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de baſſe étoffée & mordante qui rempliſſoit l'oreille & ſonnoit au cœur. Il eſt impoſſible d'avoir une gaîté plus égale & plus

douce, des graces plus vraies & plus ſimples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractere officieux avec peu de choix, ſervant ſes amis avec zèle, ou plutôt ſe faiſant l'ami des gens qu'il pouvoit ſervir, & ſachant faire très-adroitement ſes propres affaires en faiſant très - chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un ſimple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais ſa figure & ſon mérite l'appelloient dans une autre ſphere où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoiſſance avec M. de la *Cloſure*, Réſident de France à Geneve qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoiſſances qui lui furent utiles, & par leſquelles il parvint à avoir la fourniture des ſels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa

fortune, aſſez belle, ſe borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la preſſe y étoit; il eut à choiſir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, & de plus honorable pour lui fut qu'ayant des liaiſons dans tous les états, il fut partout chéri, recherché de tout le monde ſans jamais être envié ni haï de perſonne, & je crois qu'il eſt mort ſans avoir eu de ſa vie un ſeul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où ſe raſſemble la bonne compagnie des pays voiſins. Lié avec toute la nobleſſe de Savoye, il venoit d'Aix à Chambery voir le Comte de *Bellegarde* & ſon pere le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoiſſance avec lui. Cette connoiſſance qui ſembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue ſe renouvella dans l'oc-

casion que je dirai & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié : mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né que pour l'honneur de l'eſpece humaine je la croirois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts, ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque choſe à lui pardonner.

Une autre liaiſon du même tems n'eſt pas éteinte, & me leurre encore de cet eſpoir du bonheur temporel qui meurt ſi difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*,

gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable eut la fantaiſie d'apprendre la muſique, ou plutót de faire connoiſſance avec celui qui l'enſeignoit. Avec de l'eſprit, & du goût pour les belles connoiſſances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaiſon fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philoſophie qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour ſe développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de diſpoſition pour la muſique; ce fut un bien pour moi: les heures des leçons ſe paſſoient à toute autre choſe qu'à ſolfier. Nous déjeûnions, nous cauſions, nous liſions quelques nouveautés, & pas un mot de muſique.

La correſpondance de Voltaire avec le Prince Royal de Pruſſe faiſoit du bruit alors ; nous nous entretenions ſouvent de ces deux hommes célebres, dont l'un depuis peu ſur le trône s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu ſe montrer, & dont l'autre, auſſi décrié qu'il eſt admiré maintenant, nous faiſoit plaindre ſincérement le malheur qui ſembloit le pourſuivre, & qu'on voit ſi ſouvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Pruſſe avoit été peu heureux dans ſa jeuneſſe, & Voltaire ſembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inſpira le deſir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur

dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ses lettres philosophiques; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourrissoit le train de la maison de Madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la persuasion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à sa maniere, me faisoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à Claude *Anet* dans la confidence de sa maîtresse je suivois

vois de plus près l'état de ſes affaires, j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, preſſé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ſes pieds, je lui avois fortement repréſenté la cataſtrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer ſa dépenſe, à commencer par moi, à ſouffrir plutôt un peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ſes dettes & ſes créanciers, de s'expoſer ſur ſes vieux jours à leurs vexations & à la miſere. Senſible à la ſincérité de mon zele elle s'attendriſſoit avec moi, & me promettoit les plus belles choſes du monde. Un croquant arrivoit-il? A l'inſtant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me reſtoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois pré-

venir ? Je m'éloignois de la maison dont je ne pouvois garder la porte; je faisois de petis voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdissant sur ma peine secrette, en augmentoient en même tems le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurois souffert tous les retranchemens avec joie, si Maman eût vraiment profité de cette épargne; mais certain que ce que je me refusois passoit à des fripons, j'abusois de sa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu sauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman seule m'en eût fourni de reste, tant elle avoit par-tout de liaisons, de négociations, d'affaires, de commissions à donner à quelqu'un de

ſûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller ; cela ne pouvoit manquer de faire une vie aſſez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoiſſances qui m'ont été dans la ſuite agréables ou utiles : entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas aſſez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi ; celle du bon *Pariſot* dont je parlerai dans ſon tems : à Grenoble celles de Madame *Deybens* & de Madame la Préſidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'eſprit, & qui m'eût pris en amitié ſi j'avois été à portée de la voir plus ſouvent : à Geneve celle de M. de la *Cloſure* Réſident de France, qui me parloit ſouvent de ma mere dont malgré la mort & le tems, ſon cœur n'avoit pu ſe déprendre ; celle des deux *Barrillot*, dont le pere, qui m'ap-

pelloit ſon petit-fils, étoit d'une ſo-ciété très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens ſe jetterent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoiſie, le pere dans celui des Magiſtrats, & lorſqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils ſortir armés de la même maiſon, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour ſe rendre à ſon quartier, ſurs de ſe trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, expoſés à s'entr'égorger. Ce ſpectacle affreux me fit une impreſſion ſi vive que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne ſoutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma perſonne ni de mon aveu, ſi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le

témoignage d'avoir tenu ce ſerment dans une occaſion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penſe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotiſme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié de mettre à ſa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paſſé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charleſtown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre couſin étoit auſſi mort au ſervice du Roi de Pruſſe, & ma tante perdit ainſi ſon fils & ſon mari preſque en même tems. Ces pertes réchaufferent un peu ſon amitié pour

le plus proche parent qui lui restât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve je logeois chez elle & je m'amusois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laissés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieuses & des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere *Bernard* le ministre, & entr'autres les œuvres posthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit

du fameux Micheli *Ducret*, homme d'un grand talent, ſavant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magiſtrats de Geneve, & mort derniérement dans la forteresſe d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, diſoit-on, trempé dans la conſpiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique aſſez judicieuſe de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande riſée des gens du métier qui ne ſavent pas le but ſecret qu'avoit le Conſeil dans l'exécution de cette magnifique entrepriſe. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire ſon avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire

qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la poste par ordre du Petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir

rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui savoient les secrets de l'Etat. Cependant par une demi-réserve dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la Cour de Turin, cette piece, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin

de ſe faire rembourſer de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureuſement de tous les futurs contingens, un des moins probables eſt qu'un jour le roi de Sardaigne aſſiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impoſſibilité à la choſe, j'aurai toujours à reprocher à ma ſotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à ſon plus ancien ennemi.

Je paſſai deux ou trois ans de cette façon entre la muſique, les magiſtéres, les projets, les voyages, flottant inceſſamment d'une choſe à l'autre, cherchant à me fixer ſans ſavoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoiſ-

ſance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve j'allois de tems en tems voir en paſſant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naiſſante par des nouvelles toutes fraîches de la République des Lettres tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois auſſi beaucoup à Chambery un Jacobin profeſſeur de Phyſique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faiſoit ſouvent de petites expériences qui m'amuſoient extrémement. Je voulus à ſon exemple faire de l'encre de ſympathie. Pour cet effet après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'effervеſcence commença preſque à l'inſtant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher mais je n'y fus pas à tems; elle me ſauta au viſage comme une bombe.

J'avalai de l'orpiment de la chaux, j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, & j'appris ainsi à ne pas me mêler de Physique expérimentale sans en savoir les élémens.

Cette avanture m'arriva mal-à-propos pour ma santé, qui depuis quelque tems s'altéroit sensiblement. Je ne sais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faisant d'excès d'aucune espece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une assez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aise; cependant j'avois la courte haleine; je me sentois oppressé: je soupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du sang; la fievre lente survint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscere vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé?

L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre, & mes passions m'ont tué. Quelles passions dira-t-on ? Des riens : les choses du monde les plus pueriles ; mais qui m'affectoient comme s'il se fût agi de la possession d'Helene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoroient au sein de la jouissance. J'avois une tendre mere, une amie chérie, mais il me falloit une maîtresse. Je me la figurois à sa place ; je me la créois de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes desirs se seroient éteints ; j'aurois sanglotté de ten-

dreſſe, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce ſort eſt-il fait pour l'homme? Ah ſi jamais une ſeule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle exiſtence y eût pu ſuffire; je ſerois mort ſur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour ſans objet, & c'eſt peut-être ainſi qu'il épuiſe le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de ſon imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer ſa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination qui va toujours au devant des malheurs, me montroit celui-là ſans ceſſe dans tout ſon excès & dans toutes ſes ſuites. Je me voyois d'avance forcément ſéparé par la miſere de celle à qui j'avois conſacré ma vie, & ſans qui je n'en pouvois jouir.

Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les desirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La musique étoit pour moi une autre passion moins fougueuse mais non moins consumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusoit toujours, par mes courses continuelles, par les compilations immenses que j'entassois, passant très-souvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que toutes les folies qui passoient dans mon inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un soupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans

mes plaiſirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de paſſions violentes, qui dans leur impétuoſité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur & ſouvent interrompue, m'a fait faire je crois, plus de mauvais ſang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre-le-Grand à la Cour de Ruſſie ; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon, & pour ſes tréſors de zéros qu'il lui prodiguoit généreuſement, lui tiroit ſes

ſes pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela n'eſt pas difficile : il n'y avoit ſorte de baſſeſſe qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'aviſa de me propoſer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'eſſayai, preſque malgré moi, & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut ſi rapide qu'avant la fin de la premiere ſéance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier : j'achete le calabrois; je m'enferme dans ma chambre, j'y paſſe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer ſeul ſans relâche & ſans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables je vais au caffé, maigre,

jaune, & presque hébêté. Je m'essaye, je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, & après m'être épuisé de fatigue je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere séance, & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siecles que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien

employé, direz-vous ! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre j'avois l'air d'un déterré, & suivant le même train je n'aurois pas resté déterré long-tems. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie ; les vapeurs succéderent aux passions ; ma langueur devint tristesse ; je pleurois & soupirois à propos de rien ; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir

goûtée ; je gémiſſois ſur l'état où je laiſſois ma pauvre Maman, ſur celui où je la voyois prête à tomber ; je puis dire que la quitter & la laiſſer à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me ſoigna comme jamais mere n'a ſoigné ſon enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faiſant diverſion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, ſi alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu ſenti les malheurs. Mon ame paiſible pouvoit partir ſans le ſentiment cruel de l'injuſtice des hommes qui empoiſonne la vie & la mort. J'avois la conſolation de me ſurvivre dans la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois ſur ſon ſort je ſerois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mê-

mes avoient un objet affectueux & tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui disois : vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites en sorte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à sa chambre, pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire pleins de justesse & de sens, mais où l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu ; content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans

les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là !

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva, & il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les choses dont notre bonheur dépend se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas,

cela n'étoit pas possible; mais il prit je ne sais quoi de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun, & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on est soi,

& qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, grace au Ciel, un intervalle ; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reste de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit

chere, à la maintenir dans ſes bonnes réſolutions, à lui faire ſentir en quoi conſiſtoit le vrai charme d'une vie heureuſe, à rendre la ſienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je ſentois même que dans une maiſon ſombre & triſte, la continuelle ſolitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triſte auſſi. Le remede à cela ſe préſenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allaſſe le prendre à la campagne. J'y conſentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne, entouré de maiſons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raiſon

d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faiſant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui propoſai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une ſolitude agréable, dans quelque petite maiſon aſſez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que ſon bon ange & le mien me ſuggéroit, nous eût vraiſemblablement aſſuré des jours heureux & tranquilles, juſqu'au moment où la mort devoit nous ſéparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir paſſé ſa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un aſſemblage de maux de toute eſpece, je devois être un jour

en exemple à quiconque inſpiré du ſeul amour du bien public & de la juſtice, oſe, fort de ſa ſeule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes ſans s'étayer par des cabales, ſans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuſe crainte la retint. Elle n'oſa quitter ſa vilaine maiſon de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite eſt charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma priſon je riſque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins beſoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite penſion au Comte de ****. pour qu'il me laiſſe la mienne. Cherchons quelque réduit aſſez loin de la ville, pour vivre en

paix, & aſſez près pour y revenir toutes les fois qu'il ſera néceſſaire. Ainſi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & ſolitaire comme ſi l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux aſſez élevés eſt un petit vallon nord & ſud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte ſont quelques maiſons éparſes fort agréables pour quiconque aime un aſyle un peu ſauvage & retiré. Après avoir eſſayé deux ou trois de ces maiſons, nous choiſîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au ſervice, appellé M. *Noiret*. La maiſon étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terraſſe, une vigne au-deſſus, un verger au-deſſous, vis-à-vis un petit

bois de Châtaigners, une fontaine à portée ; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail ; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman ! dis-je à cette chere amie en l'embrassant & l'inondant de larmes d'attendrissement & de joie : ce séjour est celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquieme Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululùm sylvæ super his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere* ; mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit assez pour moi de la jouissance, & il y a long-tems que j'ai dit & senti que le propriétaire & le possesseur sont souvent deux personnes très - différentes ; même

en laiſſant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paiſibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & ſi regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon ſouvenir s'il eſt poſſible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive ſucceſſion. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit ſi touchant & ſi ſimple ; pour redire toujours les mêmes choſes & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant ſans ceſſe ? Encore ſi tout cela conſiſtoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait,

ni penſé même, mais goûté, mais ſenti, ſans que je puiſſe énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce ſentiment même. Je me levois avec le ſoleil & j'étois heureux; je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux, je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je liſois, j'étois oiſif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me ſuivoit par-tout; il n'étoit dans aucune choſe aſſignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un ſeul inſtant.

Rien de tout ce qui m'eſt arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & penſé tout le tems qu'elle a duré n'eſt échappé de ma mémoire. Les tems qui précédent & qui ſuivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement

galement & confuſément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeuneſſe alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compenſe par ces doux ſouvenirs l'eſpoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les ſeuls retours du paſſé peuvent me flatter, & ces retours ſi vifs & ſi vrais dans l'époque dont je parle, me font ſouvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces ſouvenirs un ſeul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaiſe à porteurs, & je la ſuivois à pied. Le chemin monte, elle étoit aſſez peſante, & craignant de trop fatiguer ſes porteurs, elle voulut deſcendre à-peu-près à moitié chemin

pour faire le reſte à pied. En marchant elle vit quelque choſe de bleu dans la haie & me dit ; voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baiſſai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour diſtinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai ſeulement en paſſant un coup d'œil ſur celle-là, & près de trente ans ſe ſont paſſés ſans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764 étant à Creſſier avec mon ami M. *Du Peyrou*, nous montions une petite montagne au ſommet de laquelle il a un joli ſalon qu'il appelle avec raiſon Bellevue. Je commençois alors d'herboriſer un peu. En montant & regardant parmi les buiſſons, je pouſſe un cri de joie : *ah voilà de la pervenche* ! & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du tranſport, mais

il en ignoroit la cauſe ; il l'apprendra je l'eſpere, lorſqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impreſſion d'un ſi petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui ſe rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere ſanté. J'étois languiſſant ; je le devins davantage. Je ne pus ſupporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede ; je me mis à l'eau, & ſi peu diſcrétement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois ſucceſſivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à paſſer, comme ſont la plupart des eaux des

montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presque inconcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu'à une espece de tempête qui s'éleva dans mon sang & gagna dans l'instant tous mes membres. Mes arteres se mirent à battre d'une si grande force, que non-seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois même & sur-tout celui des carotides. Un

grand bruit d'oreilles ſe joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple, ſavoir : un bourdonnement grave & ſourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un ſifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire & dont je pouvois aiſément compter les coups ſans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit ſi grand qu'il m'ôta la fineſſe d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait ſourd, mais dur d'oreille, comme je le ſuis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma ſurpriſe & de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appellé ; je lui contai mon cas en frémiſſant & le jugeant ſans remede. Je crois qu'il en penſa de même, mais il fit ſon métier. Il m'enfila de longs raiſonnemens où je ne com-

pris rien du tout ; puis en conséquence de sa sublime théorie il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma

vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible, & cela se pouvoit par une singuliere faveur de la nature, qui dans un état si funeste m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix

aux choſes que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de ſoins plus nobles, comme par anticipation ſur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés juſqu'alors. J'avois ſouvent traveſti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait ſans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce ſujet ſi triſte pour tant de gens, mais ſi doux pour qui s'en fait un objet de conſolation & d'eſpoir. Maman me fut en cette occaſion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute choſe en ſyſtême n'avoit pas manqué d'y mettre auſſi la religion, & ce ſyſtême étoit composé d'idées très-diſparates, les unes très-ſaines, les autres très-folles, de ſentimens relatifs à ſon caractere, & de préjugés venus de ſon éducation. En général les croyans

ſont Dieu comme ils ſont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer parce qu'ils voudroient damner tout le monde : les ames aimantes & douces n'y croyent gueres, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point eſt de voir le bon *Fenelon* en parler dans ſon Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'eſpere qu'il mentoit alors; car enfin quelque véridique qu'on ſoit, il faut bien mentir quelquefois quand on eſt Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame ſans fiel qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé ne voyoit que clémence & miſéricorde où les dévots ne voyent que juſtice & punition. Elle diſoit ſouvent qu'il n'y auroit point de juſtice en Dieu d'être juſte envers nous, parce que

ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être ce feroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que fans croire à l'enfer elle ne laiffoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne favoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jufqu'à ce qu'ils le fuffent devenus ; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans font toujours bien embarraffans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption eft détruite par ce fyftême, que la bafe du Chriftianifme vulgaire en eft ébranlée, & que le Catholicifme au moins ne peut fubfifter. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être, & il eft fûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui fembloit

qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincérement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur ; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholique, lui disoit-elle, je veux toujours l'être ; j'adopte de toutes les puissances

de mon ame les décisions de Sainte Mere Eglise. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus ?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractere. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hom-

mes en repos de conſcience, & ſans même en avoir plus de ſcrupule que de deſir. Je ſais que force dévotes ne ſont pas ſur ce point plus ſcrupuleuſes, mais la différence eſt qu'elles ſont ſéduites par leurs paſſions, & qu'elle ne l'étoit que par ſes ſophiſmes. Dans les converſations les plus touchantes & j'oſe dire les plus édifiantes elle fût tombée ſur ce point ſans changer ni d'air ni de ton, ſans ſe croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au beſoin pour le fait, & puis l'eût repriſe avec la même ſérénité qu'auparavant: tant elle étoit intimement perſuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police ſociale, dont toute perſonne ſenſée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception ſelon l'eſprit de la choſe, ſans le moindre riſque d'offenſer Dieu. Quoique ſur ce point je ne

fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en excepter; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que réclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout; mais j'ai promis d'exposer fidellement ses principes, & je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garan-

tir mon ame des terreurs de la mort & de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait ; j'aurois voulu transporter toute en elle ma vie que je sentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restoit peu de tems à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultoit un état habituel très-calme, & sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes & nos espérances, il me laissoit jouir sans inquiétude & sans trouble du peu de jours qui m'étoient laissés. Une chose contribuoit à les rendre plus agréables ; c'étoit le soin de nourrir son goût pour la campagne par tous les amusemens que j'y pouvois rassembler. En lui faisant aimer son

jardin, sa basse-cour, ses pigeons, ses vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui remplissoient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remedes pour conserver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela se pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuserent le reste de cette année, & nous attacherent de plus en plus à la vie rustique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil. Moi sur-tout qui doutant de revoir le printems croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre & les arbres, & sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant.

Ayant quitté depuis long-tems mes écolieres, ayant perdu le goût des amusemens & des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman, & M. *Salomon* devenu depuis peu son médecin & le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand Cartésien, qui parloit assez bien du systême du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon*; il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour

lui s'étendit aux ſujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux ſciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particuliérement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du Pere *Lami* intitulé, *Entretiens ſur les Sciences.* C'étoit une eſpece d'introduction à la connoiſſance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois; je réſolus d'en faire mon guide. Enfin je me ſentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irréſiſtible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que ſi j'avois dû toujours vivre. On diſoit que cela me faiſoit du mal; je crois, moi,

que cela me fit du bien, & non-ſeulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me paſſionnois me devint ſi délicieuſe, que, ne penſant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il eſt pourtant vrai que rien ne me procuroit un ſoulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penſer au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépériſſement ſucceſſif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort ſeule pouvoit arrêter.

Non-ſeulement cette opinion me détacha de tous les vains ſoins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remedes, auxquels on m'avoit jusqu'alors ſoumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ſes drogues ne pouvoient me ſauver, m'en

épargna le déboire, & se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade, & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'usage du vin, & tout le train de vie d'un homme en santé selon la mesure de mes forces, sobre sur toute chose, mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même & recommençai d'aller voir mes connoissances, sur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaisoit fort. Enfin, soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma derniere heure, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude sembloit l'animer, & je me pressois d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'a-

vois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appellé *Bouchard* où se rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes assez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors je ne crus plus mourir ; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y

ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me ſentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout ſeul; mais quand j'avois donné ſix coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la ſueur me ruiſſeloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baiſſé, mes battemens redoubloient, & le ſang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vîte me redreſſer. Contraint de me borner à des ſoins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai ſi fort que j'y paſſois ſouvent pluſieurs heures de ſuite ſans m'ennuyer un moment. Le pigeon eſt fort timide,

& difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient par-tout & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortege me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. j'en fis usage; mais d'une maniere moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit

que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliothéques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien savoir. Heureusement je m'apperçus que j'enfilois une fausse route qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, & j'en sortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût

pour les ſciences, la premiere choſe qu'on ſent en s'y livrant c'eſt leur liaiſon qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut ſe paſſer de l'autre. Quoique l'eſprit humain ne puiſſe ſuffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, ſi l'on n'a quelque notion des autres, dans la ſienne même on ſe trouve ſouvent dans l'obſcurité. Je ſentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie j'allois la diviſant dans ſes branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire; les prendre chacune ſéparément, & les pourſuivre chacune à part juſqu'au point où elles ſe réuniſſent. Ainſi je revins à la ſyntheſe ordinaire; mais j'y revins en homme qui ſait ce qu'il fait. La méditation me

tenoit en cela lieu de connoissance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas pensé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude ; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite

avec force du même ſujet, ſur-tout en ſuivant les idées d'autrui; car il m'eſt arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes & même avec aſſez de ſuccès. Quand j'ai ſuivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon eſprit l'abandonne & ſe perd dans les nuages. Si je m'obſtine, je m'épuiſe inutilement; les éblouiſſemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des ſujets différens ſe ſuccedent, même ſans interruption, l'un me délaſſe de l'autre, & ſans avoir beſoin de relâche je les ſuis plus aiſément. Je mis à profit cette obſervation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles; mais dans ma ferveur croiſſante je trouvai bientôt

le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'excede ſouvent mon lecteur, je mets pourtant une diſcrétion dont il ne ſe douteroit gueres ſi je n'avois ſoin de l'en avertir. Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens eſſais que je fis pour diſtribuer mon tems de façon que j'y trouvaſſe à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit poſſible, & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade fut celui de ma vie où je fus le moins oiſif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois ſe paſſerent ainſi à tâter la pente de mon eſprit & à jouir dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la

vie dont je ſentois ſi bien le prix, de celui d'une ſociété auſſi libre que douce, ſi l'on peut donner le nom de ſociété à une auſſi parfaite union, & de celui des belles connoiſſances que je me propoſois d'acquérir ; car c'étoit pour moi comme ſi je les avois déjà poſſédées ; ou plutôt c'étoit mieux encore, puiſque le plaiſir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut paſſer ſur ces eſſais qui tous étoient pour moi des jouiſſances, mais trop ſimples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup le vrai bonheur ne ſe décrit pas, il ſe ſent, & ſe ſent d'autant mieux qu'il peut le moins ſe décrire, parce qu'il ne réſulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il eſt un état permanent. Je me répete ſouvent, mais je me répéterois bien davantage, ſi je diſois la même choſe autant de fois qu'elle

me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie souvent changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la distribution.

Je me levois tous les matins avant le soleil. Je montois par un verger voisin dans un très-joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne & suivoit la côte jusqu'à Chambery. Là, tout en me promenant je faisois ma priere, qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une sincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être

exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me féparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille; exempte du vice, de la douleur, des pénibles befoins, la mort des juftes & leur fort dans l'avenir. Du refte cet acte fe paffoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je favois qu'auprès du Difpenfateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous font néceffaires eft moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un affez grand tour, occupé à confidérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les feuls dont l'œil & le cœur ne fe laffent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman; quand je voyois fon contrevent ouvert, je treffaillois de joie

& j'accourois. S'il étoit fermé j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser dans son lit souvent encore à moitié endormie, & cet embrassement aussi pur que tendre tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du caffé au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfere infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, où le

plus

plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur, je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y

mêler les miennes ni celles d'un autre, & ſans jamais diſputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magaſin d'idées, vraies ou fauſſes, mais nettes, en attendant que ma tête en ſoit aſſez fournie pour pouvoir les comparer & choiſir. Cette méthode n'eſt pas ſans inconvéniens, je le ſais, mais elle m'a réuſſi dans l'objet de m'inſtruire. Au bout de quelques années paſſées à ne penſer exactement que d'après autrui, ſans réfléchir, pour ainſi dire, & preſque ſans raiſonner, je me ſuis trouvé un aſſez grand fonds d'acquis pour me ſuffire à moi-même & penſer ſans le ſecours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de conſulter les livres, je me ſuis amuſé à repaſſer & comparer ce que j'avois lu, à peſer chaque choſe à la balance de la raiſon, & à juger quelquefois

mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu ſa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accuſé d'être un diſciple ſervile, & de jurer *in verba magiſtri*.

Je paſſois de-là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obſtinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois ſur mes pas, & de recommencer inceſſamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* qui cherche plutôt la chaîne des démonſtrations que la liaiſon des idées; je préférai la géométrie du Pere *Lami* qui dès-lors devint un de mes auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaiſir les ouvrages. L'algebre ſuivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide; quand je fus plus avancé je pris la

ſcience du calcul du P. *Reynaud*, puis ſon analyſe démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été aſſez loin pour bien ſentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer ſans voir ce qu'on fait ; & il me ſembloit que réſoudre un problême de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit compoſé du quarré de chacune de ſes parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la juſteſſe de ma multiplication, je n'en voulus rien croire juſqu'à ce que j'euſſe fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'euſſe un grand goût pour l'algebre en n'y conſidérant que la quantité abſtraite ; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération ſur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles, & en apprenant la derniere, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force

de tems & d'exercice je ſuis parvenu à lire aſſez couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue; ce qui m'a ſouvent mis dans l'embarras quand je me ſuis trouvé, je ne ſais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conſéquent à cette maniere d'apprendre, eſt que je n'ai jamais ſu la proſodie, encore moins les régles de la verſification. Deſirant pourtant de ſentir l'harmonie de la langue en vers & en proſe, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je ſuis convaincu que ſans maître cela eſt preſque impoſſible. Ayant appris la compoſition du plus facile de tous les vers qui eſt l'hexamêtre, j'eus la patience de ſcander preſque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute ſi une ſyllabe étoit longue ou

breve, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les régles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, & sur-tout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittois mes livres, & si le dîné n'étoit pas prêt, j'allois faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine quand il faisoit

beau, nous allions derriere la maifon prendre le caffé dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faifoit grand plaifir durant la chaleur ; nous paffions là une petite heure à vifiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous en faifoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres, & fouvent Maman avec moi d'aller leur rendre vifite ; je m'intéreffois beaucoup à leur ouvrage, je m'amufois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuiffes quelquefois fi chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curiofité me rendit indifcret, & elles me piquerent deux ou trois fois ; mais enfuite nous fîmes fi bien con-

noissance, que quelque près que je vinsse elles me laissoient faire, & quelques pleines que fussent les ruches, prêtes à jetter leur essaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme & n'ont pas tort; mais sont-ils surs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres: mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant; mais sans gêne & presque sans régle, à lire

ſans étudier. La choſe que je ſuivois le plus exactement étoit l'hiſtoire & la géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'eſprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténebres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte meſure des tems & à la marche des corps céleſtes. J'aurois même pris du goût pour l'aſtronomie ſi j'avois eu des inſtrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, & de quelques obſervations groſſieres faites avec une lunette d'approche, ſeulement pour connoître la ſituation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de diſtinguer *à yeux nuds* aſſez

nettement les aſtres. Je me rappelle à ce ſujet une avanture dont le ſouvenir m'a ſouvent fait rire. J'avois acheté un planiſphere céleſte pour étudier les conſtellations. J'avois attaché ce planiſphere ſur un chaſſis, & les nuits où le Ciel étoit ſerein, j'allois dans le jardin poſer mon chaſſis ſur quatre piquets de ma hauteur, le planiſphere tourné en-deſſous, & pour l'éclairer ſans que le vent ſoufflât ma chandelle, je la mis dans un ſeau à terre entre les quatre piquets; puis regardant alternativement le planiſphere avec mes yeux, & les aſtres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à diſcerner les conſtellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terraſſe; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faiſoit. Un ſoir des payſans paſſant aſſez tard, me virent dans un groteſque équi-

page, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit ſur mon planiſphere & dont ils ne voyoient pas la cauſe, parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du ſeau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les raſſurer : un chapeau clabaud par deſſus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai ſorcier, & comme il étoit près de minuit ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du ſabat. Peu curieux d'en voir davantage ils ſe ſauverent très-alarmés, éveillerent leurs voiſins pour leur conter leur viſion, & l'hiſtoire cou-

rut ſi bien que dès le lendemain chacun ſut dans le voiſinage que le ſabat ſe tenoit chez M. *Noiret.* Je ne ſais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, ſi l'un des payſans témoin de mes conjurations n'en eût le même jour porté ſa plainte à deux Jéſuites qui venoient nous voir, & qui ſans ſavoir de quoi il s'agiſſoit les déſabuſerent par proviſion. Ils nous conterent l'hiſtoire, je leur en dis la cauſe, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut réſolu, crainte de récidive que j'obſerverois déſormais ſans lumiere & que j'irois conſulter le planiſphere dans la maiſon. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Veniſe trouveront je m'aſſure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être ſorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé

d'aucuns ſoins champêtres ; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un payſan ; mais il eſt vrai que mon extrême foibleſſe ne me laiſſoit gueres alors ſur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raiſon je n'en faiſois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire ; je m'obſtinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiois & repaſſois tout en travaillant. Je ne ſais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu ſtupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les éclogues de *Virgile*, dont je ne ſais pas un ſeul mot. J'ai perdu

ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chofe je pofois mon livre au pied d'un arbre ou fur la haye; par-tout j'oubliois de le reprendre, & fouvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébêté, tout occupé que j'étois fans ceffe à marmoter quelque chofe entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je lifois le plus fréquemment m'avoient rendu demi-Janféniſte, & malgré toute ma confiance leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que jufques-là j'avois très-peu craint troubloit peu-à-peu

ma ſécurité, & ſi Maman ne m'eût tranquilliſé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleverſé. Mon confeſſeur, qui étoit auſſi le ſien, contribuoit pour ſa part à me maintenir dans une bonne aſſiette. C'étoit le Pere *Hemet*, Jéſuite, bon & ſage vieillard dont la mémoire me ſera toujours en vénération. Quoique Jéſuite, il avoit la ſimplicité d'un enfant, & ſa morale moins relâchée que douce étoit préciſément ce qu'il me falloit pour balancer les triſtes impreſſions du Janſéniſme. Ce bon homme & ſon compagnon le pere *Coppier*, venoient ſouvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & aſſez long pour des gens de leur âge. Leurs viſites me faiſoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames; car ils étoient trop vieux alors pour que je les

préſume

préſume en vie encore aujourd'hui. J'allois auſſi les voir à Chambery, je me familiariſois peu-à-peu avec leur maiſon ; leur bibliothéque étoit à mon ſervice ; le ſouvenir de cet heureux tems ſe lie avec celui des Jéſuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuſe, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr ſincérement.

Je voudrois ſavoir s'il paſſe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paſſent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puiſſe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore ſouvent. Je me demandois : en quel état ſuis-je ? Si je mourois à l'inſtant-même,

ferois-je damné ? Selon mes Janſéniſtes la choſe étoit indubitable ; mais ſelon ma conſcience il me paroiſſoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en ſortir aux expédiens les plus riſibles, & pour leſquels je ferois volontiers enfermer un homme ſi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triſte ſujet je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adreſſe ordinaire, c'eſt-à-dire, ſans preſque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'aviſai de m'en faire une eſpece de pronoſtic pour calmer mon inquiétude. Je me dis, je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre qui eſt vis-à-vis de moi. Si je le touche, ſigne de ſalut ; ſi je le manque, ſigne de damnation Tout en diſant ainſi je jette ma pierre

d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais ſi heureuſement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'étoit pas difficile ; car j'avois eu ſoin de le choiſir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon ſalut. Je ne ſais en me rappellant ce trait ſi je dois rire ou gémir ſur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez ſurement, félicitez-vous, mais n'inſultez pas à ma miſere ; car je vous jure que je la ſens bien.

Au reſte ces troubles, ces alarmes inſéparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois aſſez tranquille, & l'impreſſion que l'idée d'une mort prochaine faiſoit ſur mon ame, étoit moins de la triſteſſe qu'une langueur paiſible, & qui même avoit ſes douceurs. Je viens

de retrouver parmi de vieux papiers une eſpece d'exhortation que je me faiſois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve aſſez de courage en ſoi pour enviſager la mort, & ſans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'eſprit durant ma vie. Que j'avois bien raiſon! Un preſſentiment me faiſoit craindre de vivre pour ſouffrir. Il ſembloit que je prévoyois le ſort qui m'attendoit ſur mes vieux jours. Je n'ai jamais été ſi près de la ſageſſe que durant cette heureuſe époque. Sans grands remords ſur le paſſé; délivré des ſoucis de l'avenir, le ſentiment qui dominoit conſtamment dans mon ame étoit de jouir du préſent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite ſenſualité très-vive qui leur fait ſavourer avec délices les plaiſirs innocens qui leur ſont permis. Les mondains

leur en font un crime je ne ſais pourquoi, ou plutôt je le ſais bien. C'eſt qu'ils envient aux autres la jouiſſance des plaiſirs ſimples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le ſatisfaire en ſureté de conſcience. Mon cœur neuf encore ſe livroit à tout avec un plaiſir d'enfant, ou plutôt ſi je l'oſe dire, avec une volupté d'ange: car en vérité ces tranquilles jouiſſances ont la ſérénité de celles du paradis. Des dînés faits ſur l'herbe à Montagnole, des ſoupés ſous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faiſoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaiſir que moi. Des promenades plus ſolitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en

fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de St. Louis dont Maman portoit le nom. Nous partîmes ensemble & seuls de bon matin après la messe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, & que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & grasse ne marchoit pas mal ; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au soleil & souvent à l'ombre ; nous reposant de tems en tems, & nous oubliant des heures entieres ; causant de nous de notre union de la douceur de notre sort, & faisant pour sa

durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout ſembloit conſpirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu ; point de pouſſiere, & des ruiſſeaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon ſans nuages ; la ſérénité régnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un payſan & partagé avec ſa famille qui nous béniſſoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards ſont ſi bonnes gens ! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre ſous de grands arbres, où tandis que j'amaſſois des brins de bois ſec pour faire notre caffé, Maman s'amuſoit à herboriſer parmi les brouſſailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faiſant je lui avois ramaſſé, elle me fit remarquer dans leur ſtructure mille choſes curieuſes qui m'amuſerent beaucoup & qui devoient me

donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu; j'étois diſtrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diverſion aux fleurs & aux plantes. La ſituation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé me rappellerent l'eſpece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy ſept ou huit ans auparavant & dont j'ai rendu compte en ſon lieu. Les rapports en étoient ſi frappans, qu'en y penſant j'en fus ému juſqu'aux larmes. Dans un tranſport d'attendriſſement j'embraſſai cette chere amie. Maman, Maman, lui dis-je avec paſſion, ce jour m'a été promis depuis longtems, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur grace à vous eſt à ſon comble, puiſſe-t-il ne pas décliner déſormais! Puiſſe-t-il durer auſſi

long-tems que j'en conſerverai le goût! il ne finira qu'avec moi.

Ainſi coulerent mes jours heureux, & d'autant plus heureux que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'enviſageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la ſource de mes ſoucis fût abſolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux ſur des objets utiles, afin qu'elle portât ſon remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédiſſoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des ſoins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit ſur cela des connoiſſances dont elle faiſoit uſage avec plaiſir. Non contente de ce qui dépendoit de la maiſon qu'elle avoit priſe, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant ſon hu-

meur entreprenante ſur des objets d'agriculture, au lieu de reſter oiſive dans ſa maiſon, elle prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainſi s'étendre, & je m'y oppoſois tant que je pouvois; bien ſûr qu'elle ſeroit toujours trompée, & que ſon humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenſe au-delà du produit. Toutefois je me conſolois en penſant que ce produit du moins ne ſeroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entrepriſes qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiſſoit la moins ruineuſe, & ſans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans cette idée je deſirois ardemment de recouvrer autant de force & de ſanté qu'il m'en falloit pour

veiller à ſes affaires, pour être piqueur de ſes ouvriers ou ſon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faiſoit faire, m'arrachant ſouvent à mes livres, & me diſtraiſant ſur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver ſuivant *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per muſica du P. *Banchieri* qui me donnerent du goût pour l'hiſtoire de la muſique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* reſta quelque tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis pluſieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems ſuivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on ſût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été réſolu. J'allai à Geneve,

mon pere y vint de ſon côté. Depuis long-tems il y revenoit ſans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé ſon décret: mais comme on avoit de l'eſtime pour ſon courage & du reſpect pour ſa probité, on feignoit d'avoir oublié ſon affaire, & les Magiſtrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoiſie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés ſur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve ſont à cet égard moins dures que celles de Berne, où, quiconque change de religion, perd non-ſeulement ſon état mais ſon bien. Le mien ne me fut donc pas diſputé, mais ſe trouva je ne ſais comment, réduit à fort peu de

chose. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres suffisans pour réclamer sa part, & je la laissai sans regret pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames qui faisant ces choses-là sans effort, les voyent sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le

même , s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma ſanté ne ſe rétabliſſoit point. Je dépériſſois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un ſquelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes, j'étois continuellement oppreſſé , & ma foibleſſe enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois preſſer le pas ſans étouffer, je ne pouvois me baiſſer ſans avoir des vertiges, je ne pouvois ſoulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme auſſi remuant que moi. Il eſt certain qu'il ſe mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs ſont les maladies des gens heureux ; c'étoit la mienne : les pleurs que je verſois ſouvent ſans raiſon de pleurer, les

frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiſeau ; l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait pour ainſi dire extravaguer la ſenſibilité. Nous ſommes ſi peu faits pour être heureux ici-bas qu'il faut néceſſairement que l'ame ou le corps ſouffrent quand ils ne ſouffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait preſque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieuſement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, ſans qu'on pût dire où la cauſe du mal avoit ſon vrai ſiége. Dans la ſuite malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps ſemble avoir repris des forces pour mieux ſentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & preſque ſexagénaire ; accablé de douleurs de

toute eſpece, je me ſens pour ſouffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le ſein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de phyſiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & paſſant en revue la multitude & le jeu des pieces qui compoſoient ma machine, je m'attendois à ſentir détraquer tout cela vingt fois le jour, loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je puſſe encore vivre, & je ne liſois pas la deſcription d'une maladie que je ne cruſſe être la mienne. Je ſuis ſûr que ſi je n'avois pas été malade je le ſerois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des ſymptômes de la mienne je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-deſſus une plus cruelle

cruelle encore dont je m'étois cru délivré ; la fantaiſie de guérir ; c'en eſt une difficile à éviter quand on ſe met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la baſe de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raiſonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma réſolution précédente. Je ne fis point ainſi. Je tendis tous les reſſorts de mon eſprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, réſolu d'entreprendre cette merveilleuſe cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonſtrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en ſouvint & m'en parla. Il n'en fallut pas

davantage pour m'inſpirer le deſir d'aller conſulter M. *Fizes*. L'eſpoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte ; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas beſoin d'aller ſi loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop, j'avois pris une chaiſe à Grenoble. A Moirans cinq ou ſix autres chaiſes arriverent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'avanture des brancards. La plupart de ces chaiſes étoient le cortege d'une nouvelle mariée appellée Madame de***. Avec elle étoit une autre femme appellée Madame *N****, moins jeune & moins belle que Madame de***, mais non moins aimable, & qui de Romans où s'arrêtoit celle-ci devoit

pourſuivre ſa route juſqu'au***. près le Pont du St. Eſprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoiſſance ne fut pas ſi-tôt faite avec des femmes brillantes & la ſuite qui les entouroit : mais enfin ſuivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & ſous peine de paſſer pour un loup-garou, forcé de me préſenter à la même table, il falloit bien que cette connoiſſance ſe fît ; elle ſe fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade & ſur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curioſité rend ces coquines de femmes ſi inſinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainſi arriva de moi. Madame de***. trop entourée de ſes jeunes roquets, n'avoit gueres le tems

de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puiſque nous allions nous quitter; mais Madame *N****, moins obſédée, avoit des proviſions à faire pour ſa route: voilà Madame *N****. qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me reſterent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma ſanté fut le premier texte de notre connoiſſance. On voyoit que j'étois malade, on ſavoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçaſſent pas un débauché; car il fut clair dans la ſuite qu'on ne m'avoit pas ſoupçonné d'aller y faire un tour de caſſerolle. Quoique l'état de maladie ne ſoit pas pour un homme une grande recommandation près

des Dames, il me rendit toutefois intéreſſant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient ſavoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois paſſé la nuit. Une fois, ſelon ma louable coutume de parler ſans penſer, je répondis que je ne ſavois pas. Cette réponſe leur fit croire que j'étois fou; elles m'examinerent davantage, & cet examen ne me nuiſit pas. J'entendis une fois Madame de ***. dire à ſon amie : il manque de monde, mais il eſt aimable. Ce mot me raſſura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En ſe familiariſant il falloit parler de ſoi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarraſſoit ; car je ſentois très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti

m'alloit tuer. Je ne ſais par quelle bizarrerie je m'aviſai de paſſer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de***. qui étoit là, malade ainſi que moi, vieux au par-deſſus, & d'aſſez mauvaiſe humeur, s'aviſa de lier converſation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jaques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois ſur les épines. Je ne ſavois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes; cependant je fis de ce peu ſi bon uſage que je me tirai d'affaire: heureux qu'on ne ſe fût pas aviſé de me queſtionner ſur la langue angloiſe dont je ne ſavois pas un ſeul mot.

Toute la compagnie ſe convenoit & voyoit à regret le moment de ſe

quitter. Nous faiſions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin ; Madame *N****. voulut aller à la meſſe, j'y fus avec elle ; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeſte & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaiſe opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut enſuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaiſe impreſſion, ou plutôt Madame *N****. en femme d'expérience & qui ne ſe rebutoit pas aiſément, voulut bien courir les riſques de ſes avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de préſumer de ma figure, je crus qu'elle ſe moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut ſorte de bêtiſes que je

ne fiſſe ; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N****. tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choſes ſi tendres, qu'un homme beaucoup moins ſot eût eu bien de la peine à prendre tout cela ſérieuſement. Plus elle en faiſoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me diſois & je lui diſois en ſoupirant : ah ! que tout cela n'eſt-il vrai ! je ſerois le plus heureux des hommes. Je crois que ma ſimplicité de novice ne fit qu'irriter ſa fantaiſie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laiſſé à Romans Madame de***. & ſa ſuite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame *N****. le Marquis de***. & moi. Le Marquis quoique

malade & grondeur, étoit un aſſez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger ſon pain à la fumée du rôti. Madame *N****. cachoit ſi peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & ſes ſarcaſmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'oſois prendre aux bontés de la Dame, ſi par un travers d'eſprit dont moi ſeul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me perſiffler. Cette ſotte idée acheva de me renverſer la tête, & me fit faire le plus plat perſonnage, dans une ſituation où, mon cœur étant réellement pris m'en pouvoit dicter un aſſez brillant. Je ne conçois pas comment Madame *N****. ne ſe rebuta pas de ma mauſſaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'eſprit qui ſavoit diſcerner

ſon monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtiſe que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à ſe faire entendre, & ce ne fut pas ſans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & ſelon notre louable coutume nous y paſſâmes le reſte du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jaques, je me ſouviendrai toujours de cette auberge ainſi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le dîné elle voulut ſe promener; elle ſavoit que le Marquis n'étoit pas allant : c'étoit le moyen de ſe ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien réſolu de tirer parti ; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des foſſés. Là je repris la longue hiſtoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton

ſi tendre, me preſſant quelquefois contre ſon cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une ſtupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier ſi elle parloit ſérieuſement. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même exceſſivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la premiere jeuneſſe, & elle ménageoit ſes agaceries avec tant d'art qu'elle auroit ſéduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aiſe & toujours ſur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenſer ou de déplaire; la frayeur plus grande encore d'être hué, ſifflé, berné, de fournir une hiſtoire à table, & d'être complimenté ſur mes entrepriſes par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma ſotte honte,

& de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au ſupplice ; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je ſentois tout le ridicule en ſi beau chemin ; ne ſachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taiſois ; j'avois l'air boudeur ; enfin je faiſois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureuſement Madame *N****. prit un parti plus humain. Elle interrompit bruſquement ce ſilence en paſſant un bras autour de mon cou, & dans l'inſtant ſa bouche parla trop clairement ſur la mienne pour me laiſſer mon erreur. La criſe ne pouvoit ſe faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a preſque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes ſens, mon cœur & ma

bouche n'ont ſi bien parlé ; jamais je n'ai ſi pleinement réparé mes torts, & ſi cette petite conquête avoit coûté des ſoins à Madame *N****. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans je ne me rappellerois jamais ſans plaiſir le ſouvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune ; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans ſa figure qui empêchât ſon eſprit & ſes graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le viſage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ſes raiſons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout ſon prix. On pouvoit la voir ſans l'aimer, mais non pas la poſſéder ſans l'adorer, & cela prouve, ce me ſemble,

qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable, mais où le cœur entroit du moins autant que les sens, & durant le tems court & délicieux que je passai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit, que quoique sensuelle & voluptueuse elle aimoit encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux transi, martyr des rigueurs de sa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un sourire, un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, si Madame *N****. qui voyoit mieux que moi ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas,

mais qu'il étoit galant homme ; & en effet on ne ſauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni ſe comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, ſauf ſes plaiſanteries, ſur-tout depuis mon ſuccès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me ſuppoſoit moins ſot que je ne l'avois paru ; il ſe trompoit comme on a vu, mais n'importe ; je profitois de ſon erreur, & il eſt vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur & d'aſſez bonne grace à ſes épigrammes, & j'y ripoſtois quelquefois même aſſez heureuſement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'eſprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une ſaiſon de bonne chere. Nous la faiſions par-tout excellente, grace

aux bons soins du Marquis. Je me serois pourtant passé qu'il les étendit jusqu'à nos chambres; mais il envoyoit devant son laquais pour les retenir, & le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N****. & me fourroit à l'autre bout de la maison; mais cela ne m'embarrassoit gueres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélange de peines, ce sont les premieres & les seules que j'aye ainsi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N****. de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentois pour elle n'étoit pas précisément de l'amour, c'étoit du moins un retour si tendre pour

pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une ſenſualité ſi brûlante dans le plaiſir & une intimité ſi douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la paſſion ſans en avoir le délire qui tourne la tête & fait qu'on ne ſait pas jouir. Je n'ai ſenti l'amour vrai qu'une ſeule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens*; mais c'étoit pour cela même que je la poſſédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaiſir étoit toujours troublé par un ſentiment de triſteſſe, par un ſecret ſerrement de cœur que je ne ſurmontois pas ſans peine; au lieu de me féliciter de la poſſéder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N****. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes ſens avec joie, avec

confiance, je partageois l'impreſſion que je faiſois ſur les ſiens; j'étois aſſez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là dequoi le redoubler.

Je ne me ſouviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes ſeuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit ſa femme-de-chambre dans ma chaiſe, & je paſſai dans la ſienne avec elle. Je puis aſſurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant leſquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une viſite qui lui attira des importunités déſolantes & des invitations qu'elle n'eut garde

d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & ſous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours ! J'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en eſt plus revenu de ſemblables.

Des amours de voyage ne ſont pas faits pour durer. Il fallut nous ſéparer, & j'avoue qu'il en étoit tems ; non que je fuſſe raſſaſié ni prêt à l'être ; je m'attachois chaque jour davantage ; mais malgré toute la diſcrétion de la Dame, il ne me reſtoit gueres que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puiſque ce régime me faiſoit du bien j'en uſerois, & que j'irois paſſer l'hiver au ***. ſous la direction de Madame *N****. Je de-

vois ſeulement reſter à Montpellier cinq ou ſix ſemaines, pour lui laiſſer le tems de préparer les choſes de maniere à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples inſtructions ſur ce que je devois ſavoir, ſur ce que je devois dire, ſur la maniere dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & ſérieuſement du ſoin de ma ſanté; m'exhorta de conſulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me preſcriroient, & ſe chargea, quelque ſévere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je ſerois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit ſincérement, car elle m'aimoit: elle m'en donna mille preuves plus ſures que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence; quoiqu'elle ne fût pas

riche elle-même, elle voulut à notre ſéparation me forcer de partager ſa bourſe qu'elle apportoit de Grenoble aſſez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laiſſant, ce me ſemble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes ſouvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaiſe pour y rêver plus à mon aiſe aux plaiſirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne penſois qu'au ***. & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame *N****. & ſes entours. Tout le reſte de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans leſquels Madame *N****. étoit entrée pour me faire d'avance

une idée de ſa demeure, de ſon voiſinage, de ſes ſociétés, de toute ſa maniere de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-ſouvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans paſſés; elle étoit vive, charmante, & d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en ſerois careſſé, je n'avois pas oublié cette promeſſe, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiſelle *N****. traiteroit le bon ami de ſa Maman. Tels furent les ſujets de mes rêveries depuis le Pont St. Eſprit juſqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'euſſe vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient conſtruit. Pour le coup l'ob-

jet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carriere, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentois tout en me

faiſant petit, je ne ſais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me diſois en ſoupirant: que ne ſuis-je né Romain! Je reſtai là pluſieurs heures dans une contemplation raviſſante. Je m'en revins diſtrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame *N****. Elle avoit bien ſongé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'aviſe jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arênes; c'eſt un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impreſſion, ſoit que mon admiration ſe fût épuiſée ſur le premier objet, ſoit que la ſituation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaſte & ſuperbe Cirque eſt entouré de vilaines petites maiſons, & d'autres maiſons plus pe-

tites & plus vilaines encore en rempliſſent l'Arêne, de ſorte que le tout ne produit qu'un effet diſparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaiſir & la ſurpriſe. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conſervé avec toute la décence & la propreté poſſibles, & qui par cela même me fit une impreſſion plus forte & plus agréable. Les François n'ont ſoin de rien & ne reſpectent aucun monument. Ils ſont tout feu pour entreprendre & ne ſavent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point & ma ſenſualité miſe en exercice s'étoit ſi bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret le plus eſtimé de l'Europe, méritoit alors de l'être.

Ceux qui le tenoient avoient ſu tirer parti de ſon heureuſe ſituation pour le tenir abondamment approviſionné & avec choix. C'étoit réellement une choſe curieuſe de trouver dans une maiſon ſeule & iſolée au milieu de la campagne, une table fournie en poiſſon de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, ſervie avec ces attentions & ces ſoins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq ſous. Mais le Pont-de-Lunel ne reſta pas long-tems ſur ce pied, & à force d'uſer ſa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade ; je m'en ſouvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me reſtoient, & quoique l'habitude m'y rendît moins ſenſible, c'en étoit aſſez pour ſe croire mort à qui s'en trouveroit

attaqué tout d'un coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que distrait par des passions vives je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentois si-tôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, sur-tout M. *Fizes*, & pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table assez nombreuse d'étudians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture &

ne prenoit rien de ſes penſionnaires pour ſes ſoins, comme médecin. Il ſe chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller ſur ma ſanté. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigeſtions à cette penſion-là, & quoique je ne ſois pas fort ſenſible aux privations de cette eſpece, les objets de comparaiſon étoient ſi proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que *M****. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeuneſſe étoit fort gaie; cette maniere de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je paſſois la matinée à prendre des drogues, ſur-tout, je ne ſais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à

écrire à Madame *N****. car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois, & suivant avec l'intérêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faisois un exercice agréable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais,

mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz-Moris*, grand joueur de mail étoit notre président, & je puis dire malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois par précaution pour le ***. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N****. m'en pressoit chaque ordinaire, & je me prépa-

rois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient ſur ce pied, avec leur ſquine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philoſophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la meſure des poſſibles. Ces Meſſieurs ne connoiſſoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade : car comment ſuppoſer que des Docteurs ne ſuſſent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuſer & me faire manger mon argent, & jugeant que leur ſubſtitut du ***. feroit cela tout auſſi bien qu'eux, mais plus agréablement, je réſolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette ſage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après six semaines ou deux mois de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit, & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avançant toujours vers le Pont St. Esprit, qui étoit également la route du ***. & de Chambery. Les souvenirs de Maman & ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame *N****. réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent si vifs au retour que, ba-

lançant

lançant l'amour du plaiſir, ils me mirent en état d'écouter la raiſon ſeule. D'abord dans le rôle d'avanturier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois ; il ne falloit dans tout le ***. qu'une ſeule perſonne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui ſût leur langue, pour me démaſquer. La famille de Madame *N****. pouvoit ſe prendre de mauvaiſe humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je penſois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faiſoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere, chercher à corrompre ſa fille, à lier le plus déteſtable commerce, à mettre la diſſention, le déshonneur, le ſcandale & l'enfer dans ſa maiſon?

Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme résolution de me combattre & de me vaincre si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mere dont je serois rassasié, & de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur? Quelle nécessité d'aller chercher cet état, & m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisis dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme: car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa premiere vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore, mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette Maman si bonne, si généreuse, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit

pour moi, & que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du St. Esprit, je pris la résolution de brûler l'étappe du ***. & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue ; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la premiere fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre estime : je sais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la premiere obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés il y avoit peu de tems ; après les regles de sagesse & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois senti si fier de suivre ; la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt &

ſi haut mes propres maximes, l'emporta ſur la volupté : l'orgueil eut peut-être autant de part à ma réſolution que la vertu ; mais ſi cet orgueil n'eſt pas la vertu même, il a des effets ſi ſemblables qu'il eſt pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions eſt d'élever l'ame & de la diſpoſer à en faire de meilleures : car telle eſt la foibleſſe humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abſtinence du mal qu'on eſt tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma réſolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivreſſe avoit fait diſparoître. Plein de bons ſentimens & de bonnes réſolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute ; ne penſant qu'à régler déſormais ma conduite ſur les

loix de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas! La sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choses bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de tems à Chaparillan, afin

d'arriver juſte au moment que j'a-
vois marqué. Je voulois goûter dans
tout ſon charme le plaiſir de la revoir.
J'aimois mieux le différer un peu
pour y joindre celui d'être attendu.
Cette précaution m'avoit toujours
réuſſi. J'avois vu toujours marquer
mon arrivée par une eſpece de pe-
tite fête : je n'en attendois pas moins
cette fois, & ces empreſſemens qui
m'étoient ſi ſenſibles, valoient bien
la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure.
De tout loin je regardois ſi je ne la
verrois point ſur le chemin ; le cœur
me battoit de plus en plus à meſure
que j'approchois. J'arrive eſſoufflé ;
car j'avois quitté ma voiture en ville :
je ne vois perſonne dans la cour,
ſur la porte, à la fenêtre ; je com-
mence à me troubler ; je redoute
quelque accident. J'entre ; tout eſt
tranquille ; des ouvriers goûtoient

dans la cuiſine ; du reſte aucun apprêt. La ſervante parut ſurpriſe de me voir ; elle ignoroit que je duſſe arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chere Maman ſi tendrement, ſi vivement, ſi purement aimée ; j'accours, je m'élance à ſes pieds. Ah ! te voilà petit ! me dit-elle en m'embraſſant : as-tu fait bon voyage ? Comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai ſi elle n'avoit pas reçu ma lettre ? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je ; & l'éclairciſſement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoiſſois pour l'avoir vu déjà dans la maiſon avant mon départ : mais cette fois il y paroiſſoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place priſe.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud, ſon pere appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou ſoi-diſant

capitaine du château de Chillon. Le fils de Monſieur le capitaine étoit garçon perruquier, & couroit le monde en cette qualité quand il vint ſe préſenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faiſoit tous les paſſans, & ſur-tout ceux de ſon pays. C'étoit un grand fade blondin, aſſez bien fait, le viſage plat, l'eſprit de même, parlant comme le beau *Liandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de ſon état avec la longue hiſtoire de ſes bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des Marquiſes avec leſquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eût auſſi coiffé les maris. Vain, ſot, ignorant, inſolent; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le ſubſtitut qui me fut donné durant mon abſence, & l'aſſocié qui me fut offert après mon retour.

O! Si les ames dégagées de leurs terreſtres entraves, voyent encore du ſein de l'éternelle lumiere ce qui ſe paſſe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & reſpectable, ſi je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, ſi je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh! Combien votre aimable & doux caractere, votre inépuiſable bonté de cœur, votre franchiſe & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foibleſſes, ſi l'on peut appeller ainſi les torts de votre ſeule raiſon? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices; votre conduite fut répréhenſible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré

zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions qui étoient toujours en grand nombre ; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir & sur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier, de scier ou fendre du bois, on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main ; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en imposa à ma pauvre Maman ; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle

employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui ſur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ſes ſentimens les plus conſtans, les plus vrais, ceux ſur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleverſement dans tout mon être! Qu'on ſe mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je careſſois ſi affectueuſement diſparurent; & moi qui depuis mon enfance ne ſavois voir mon exiſtence qu'avec la ſienne, je me vis ſeul pour la premiere fois. Ce moment fut affreux: ceux qui le ſuivirent furent toujours ſombres. J'étois jeune encore: mais ce doux ſentiment de jouiſſance & d'eſpé-

rance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide, & si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes desirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je sentois qu'en l'obtenant je ne serois pas vraiment heureux.

J'étois si bête & ma confiance étoit si pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause, si elle ne me l'eût dite elle-même; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là; trouvant quant-à-

elle la chofe toute fimple, me reprochant ma négligence dans la maifon, & m'alléguant mes fréquentes abfences, comme fi elle eût été d'un tempérament fort preffé d'en remplir les vides. Ah, Maman, lui dis-je, le cœur ferré de douleur, qu'ofez-vous m'apprendre ? Quel prix d'un attachement pareil au mien ? Ne m'avez-vous tant de fois confervé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere ? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces chofes-là ; que je ne perdrois rien, que nous n'en ferions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les fens, que fon tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit enten-

dre, en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes ſentimens pour elle; jamais la ſincérité, l'honnêteté de mon ame ne ſe firent mieux ſentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ſes pieds, j'embraſſai ſes genoux en verſant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec tranſport; je vous aime trop pour vous avilir; votre poſſeſſion m'eſt trop chere pour la partager: les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis ſe ſont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conſerver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations; ſoyez-en toujours digne: il m'eſt plus néceſſaire encore de vous honorer

que de vous poſſéder. C'eſt à vous, ô Maman, que je vous céde; c'eſt à l'union de nos cœurs que je ſacrifie tous mes plaiſirs. Puiſſai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime.

Je tins cette réſolution avec une conſtance digne, j'oſe le dire, du ſentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman ſi chérie que des yeux d'un véritable fils; & il eſt à noter que, bien que ma réſolution n'eût point ſon approbation ſecrette, comme je m'en ſuis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos inſinuans, ni careſſes, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes ſavent uſer ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en

pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement, que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent desir de la voir heureuse à quelque prix que ce fût, absorboit toutes mes affections : elle avoit beau séparer son bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainsi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit supplanté. Je voulus au contraire, & je voulus sincérement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler

à ſon éducation, lui faire ſentir ſon bonheur, l'en rendre digne s'il étoit poſſible, & faire, en un mot, pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occaſion pareille. Mais la parité manquoit entre les perſonnes. Avec plus de douceur & de lumieres, je n'avois pas le ſang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en impoſoit, & dont j'aurois eu beſoin pour réuſſir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoiſſance; ſur-tout le ſentiment du beſoin que j'avois de ſes ſoins & l'ardent deſir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme

importYant dans la maiſon, & meſurant les ſervices qu'il y croyoit rendre ſur le bruit qu'il y faiſoit, il regardoit ſes haches & ſes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort; mais il partoit de-là pour ſe donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du Gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried*, ne lui paroiſſant pas aſſez noble, il le quitta pour celui de Monſieur de *Courtilles*, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'il a été connu à Chambery, & en Maurienne où il s'eſt marié.

Enfin tant fit l'illuſtre perſonnage qu'il fut tout dans la maiſon & moi rien. Comme lorſque j'avois le malheur de lui déplaire c'étoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la

crainte de l'expoſer à ſes brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il deſiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il rempliſſoit avec une fierté ſans égale, il falloit que je fuſſe là ſpectateur oiſif & tranquille admirateur de ſa proueſſe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abſolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman parce qu'il étoit impoſſible de ne la pas aimer : il n'avoit même pas pour moi de l'averſion, & quand les intervalles de ſes fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois aſſez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un ſot, après quoi il n'en faiſoit pas moins de nouvelles ſottiſes. Il avoit d'ailleurs une intelligence ſi bornée & des goûts ſi bas, qu'il étoit difficile de lui parler raiſon & preſque impoſſible de ſe plaire avec lui. A la poſſeſſion

d'une femme pleine de charmes ; il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rouſſe, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant ſervice, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manége, & j'en fus outré d'indignation : mais je m'apperçus d'une autre choſe qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors. Ce fut le refroidiſſement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois impoſée, & qu'elle avoit fait ſemblant d'approuver, eſt une de ces choſes que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles faſſent, moins par la privation qu'il en réſulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur

poſſeſſion. Prenez la femme la plus ſenſée, la plus philoſophe, la moins attachée à ſes ſens, le crime le plus irrémiſſible que l'homme dont au reſte elle ſe ſoucie le moins, puiſſe commettre envers elle, eſt d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci ſoit ſans exception, puiſqu'une ſympathie ſi naturelle & ſi forte fut altérée en elle par une abſtinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'eſtime. Dès-lors je ceſſai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouiſſance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à ſe plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien enſemble, j'entrois peu dans ſes confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faiſois plus partie. Ma préſence lui faiſoit plaiſir

encore, mais elle ne lui faiſoit plus beſoin, & j'aurois paſſé des jours entiers ſans la voir, qu'elle ne s'en ſeroit pas apperçue.

Inſenſiblement je me ſentis iſolé & ſeul dans cette même maiſon dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois pour ainſi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me ſéparer de tout ce qui s'y faiſoit, de ceux mêmes qui l'habitoient, & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois ſoupirer & pleurer à mon aiſe au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait inſupportable. Je ſentis que la préſence perſonnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit ſi chere irritoient ma douleur, & qu'en ceſſant de la voir je m'en ſentirois moins cruellement ſéparé. Je formai le projet de quitter

ſa maiſon ; je le lui dis, & loin de s'y oppoſer elle le favoriſa. Elle avoit à Grenoble une amie appellée Madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably* grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me propoſa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai, & je partis pour Lyon ſans laiſſer ni preſque ſentir le moindre regret d'une ſéparation, dont auparavant la ſeule idée nous eût donné les angoiſſes de la mort.

J'avois à-peu-près les connoiſſances néceſſaires pour un Précepteur, & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je paſſai chez M. de *Mably* j'eus le tems de me déſabuſer. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier ſi l'emportement n'y eût mêlé ſes orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réuſſir mes ſoins & mes peines qu'alors je n'épargnois point,

j'étois un ange. J'étois un diable quand les choſes alloient de travers. Quand mes éleves ne m'entendoient pas j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre ſavans & ſages. J'en avois deux ; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans appellé *Ste. Marie*, étoit d'une jolie figure, l'eſprit aſſez ouvert, aſſez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet appellé *Condillac* paroiſſoit preſque ſtupide, muſard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux ſujets je n'avois pas beſogne faite. Avec de la patience & du ſang-froid peut-être aurois-je pu réuſſir ; mais faute de l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille, & mes éleves tournoient très-mal. Je ne manquois

pas d'aſſiduité, mais je manquois d'égalité, ſur-tout de prudence. Je ne ſavois employer auprès d'eux que trois inſtrumens, toujours inutiles & ſouvent pernicieux auprès des enfans ; le ſentiment, le raiſonnement, la colere. Tantôt je m'attendriſſois avec *Ste. Marie* juſqu'à pleurer, je voulois l'attendrir lui-même comme ſi l'enfant étoit ſuſceptible d'une véritable émotion de cœur : tantôt je m'épuiſois à lui parler raiſon comme s'il avoit pu m'entendre, & comme il me faiſoit quelquefois des argumens très-ſubtils, je le prenois tout de bon pour raiſonnable, parce qu'il étoit raiſonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarraſſant ; parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit

mis en fureur ; alors c'étoit lui qui étoit le ſage & c'étoit moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les ſentois, j'étudiois l'eſprit de mes éleves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une ſeule fois j'aye été la dupe de leurs ruſes : mais que me ſervoit de voir le mal, ſans ſavoir appliquer le remede ? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réuſſiſſois à rien, & tout ce que je faiſois étoit préciſément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réuſſiſſois gueres mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde ; elle y prit quelques ſoins & voulut que j'appriſſe à faire les honneurs de ſa maiſon ; mais je m'y pris ſi gauchement, j'étois ſi honteux, ſi

ſot qu'elle ſe rebuta & me planta-là. Cela ne m'empêcha pas de devenir ſelon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis aſſez pour qu'elle s'en apperçût, mais je n'oſai jamais me déclarer ; elle ne ſe trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes ſoupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutiſſoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries; parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre déſormais bien ſupérieur à de telles baſſeſſes, & il eſt certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'eſt moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand'peur de voler

comme dans mon enfance ſi j'étois ſujet aux mêmes deſirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choſes volables que je ne regardois même pas, je m'aviſai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table, m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyois ſavoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là; je le collai & le gâtai, mais aux yeux ſeulement. Il reſta toujours agréable à boire, & l'occaſion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aiſe en mon petit particulier. Malheureuſement je n'ai jamais pu boire ſans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impoſſible d'en mettre en réſerve. En faire acheter par les laquais,

c'étoit me déceler & preſque inſulter le maître de la maiſon. En acheter moi-même, je n'oſai jamais. Un beau Monſieur, l'épée au côté aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela ſe pouvoit-il? Enfin je me rappellai le pis-aller d'une grande Princeſſe à qui l'on diſoit que les payſans n'avoient pas de pain, & qui répondit, qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir-là! Sorti ſeul à ce deſſein je parcourois quelquefois toute la ville & paſſois devant trente pâtiſſiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une ſeule perſonne dans la boutique, & que ſa phyſionomie m'attirât beaucoup pour que j'oſaſſe franchir le pas. Mais auſſi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une

armoire, quelles bonnes petites buvettes je faiſois-là tout ſeul en liſant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaiſie au défaut d'un tête-à-tête. C'eſt le ſupplément de la ſociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'eſt comme ſi mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été diſſolu ni crapuleux, & ne me ſuis enivré de ma vie. Ainſi mes petits vols n'étoient pas fort indiſcrets : cependant ils ſe découvrirent ; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas ſemblant ; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* ſe conduiſit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui ſous un air auſſi dur que ſon emploi, avoit une véritable douceur de caractere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux,

équitable, & ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit tout cela aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus insuppportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté : c'étoit le souvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & sur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des serremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant & à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la revisse encore une fois j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant,

complaiſant, aſſez careſſant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes tranſports de ma premiere jeuneſſe, & je me retrouve à ſes pieds. Ah! j'y ſerois mort de joie ſi j'avois retrouvé dans ſon accueil, dans ſes careſſes, dans ſon cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuſe illuſion des choſes humaines! Elle me reçut toujours avec ſon excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle: mais je venois rechercher le paſſé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je reſté demi-heure avec elle, que je ſentis mon an-

cien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela, sans que je puisse dire qu'il y eût de la faute de personne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant. L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeller incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester

ſeul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des diſtractions utiles, & ſentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir, quand Maman n'auroit plus de reſſource. J'avois mis les choſes dans ſa maiſon ſur le pied d'aller ſans empirer; mais depuis moi tout étoit changé. Son Econome étoit un diſſipateur. Il vouloit briller: bon cheval, bon équipage; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voiſins; il faiſoit des entrepriſes continuelles en choſes où il n'entendoit rien. La penſion ſe mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette penſion ne tarderoit pas d'être ſaiſie & peut-être ſupprimée. Enfin

je n'envisageois que ruine & désastres, & le moment m'en sembloit si proche que j'en sentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois, & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentois pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'ensei-

gner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique, n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans

l'eſprit, & je vis en y repenſant, que ces difficultés n'étoient pas inſurmontables. J'y rêvai avec ſuccès, & je parvins à noter quelque muſique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande ſimplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne ſongeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en préſentant mon projet à l'Académie je ne fiſſe une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma réſolution fut priſe & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inſpirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoye avec mon ſyſtême de muſique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeuneſſe. J'en ai narré l'hiſtoire avec une fidélité dont mon cœur eſt content. Si dans la ſuite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchiſe, & c'étoit mon deſſein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la poſtérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on ſaura pourquoi je me tais.

Fin du ſixieme Livre.

LES

LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc ſeul ſur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de ſociété que moi-même. Le plus ſociable & le plus aimant des humains en a été proſcrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les rafinemens de leur haine quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame ſenſible, & ils ont briſé

violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers inconnus, nuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que suis-je moi-même ? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil sur ma position. C'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, & que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui,

ſans doute, il faut que j'aye fait ſans que je m'en apperçuſſe un ſaut de la veille au ſommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne ſais comment de l'ordre des choſes, je me ſuis vu précipité dans un cahos incompréhenſible où je n'apperçois rien du tout, & plus je penſe à ma ſituation préſente, & moins je puis comprendre où je ſuis.

Eh ! Comment aurois-je pu prévoir le deſtin qui m'attendoit ? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y ſuis livré ? Pouvois-je dans mon bon ſens ſuppoſer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je ſuis encore, je paſſerois, je ſerois tenu ſans le moindre doute pour un monſtre, un empoiſonneur, un aſſaſſin, que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la ſalutation

que me feroient les paſſans ſeroit de cracher ſur moi ; qu'une génération toute entiere s'amuſeroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ? Quand cette étrange révolution ſe fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleverſé. Mes agitations, mon indignation, me plongerent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour ſe calmer, & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de ſottiſe en ſottiſe, j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma deſtinée autant d'inſtrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer ſans retour. . . .

Je me ſuis débattu long-tems auſſi violemment que vainement. Sans adreſſe, ſans art, ſans diſſimulation, ſans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage,

& leur donner inceſſamment de nouvelles priſes qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre, celui de me ſoumettre à ma deſtinée ſans plus regimber contre la néceſſité. J'ai trouvé dans cette réſignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une réſiſtance auſſi pénible qu'infructueuſe.

Une autre choſe a contribué à cette tranquillité. Dans tous les raffinemens de leur haine, mes perſécuteurs en ont omis un que leur animoſité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer ſi bien les effets, qu'ils puſſent entretenir & renouveller mes douleurs ſans ceſſe, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte.

S'ils avoient eu l'adresse de me laisser quelque lueur d'espérance, ils me tiendroient encore par là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources; en ne me laissant rien ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y soustraire. Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misere, que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y sauroit plus rien ajouter. La douleur physique elle-même au lieu d'augmenter

mes peines y feroit diverſion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémiſſemens, & les déchiremens de mon corps ſuſpendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux puiſque tout eſt fait ? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne ſauroient plus m'inſpirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi ſont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré : c'eſt toujours un ſoulagement. Les maux réels ont ſur moi peu de priſe ; je prends aiſément mon parti ſur ceux que j'éprouve, mais non pas ſur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur préſence, & la menace m'eſt plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant

tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juste valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma souffrance, je ne laisse pas de me sentir soulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'espérance, la seule habitude suffira pour me rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut empirer, & à mesure que le sentiment s'en émousse par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes persécuteurs en épuisant sans mesure tous les traits de leur animosité. Ils se sont ôté sur moi tout empire, & je puis désormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne

craignois plus rien ; mais j'efpérois encore, & cet efpoir tantôt bercé, tantôt fruftré, étoit une prife par laquelle mille paffions diverfes ne ceffoient de m'agiter. Un événement auffi trifte qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'efpérance, & m'a fait voir ma deftinée fixée à jamais fans retour ici-bas. Dès-lors je me fuis réfigné fans réferve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute fon étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public fur mon compte, & même ce retour ne pouvant plus être réciproque me feroit déformais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont infpiré leur commerce me

ſeroit inſipide & même à charge, & je ſuis cent fois plus heureux dans ma ſolitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la ſociété. Elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge ; il eſt trop tard. Qu'ils me faſſent déſormais du bien ou du mal, tout m'eſt indifférent de leur part, & quoi qu'ils faſſent, mes contemporains ne feront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore ſur l'avenir, & j'eſpérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci ſur mon compte, & ſa conduite avec moi, démêleroit aiſément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je ſuis. C'eſt cet eſpoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a ſuggéré mille

folles tentatives pour les faire paſſer à la poſtérité. Cet eſpoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le ſiecle un cœur juſte, & mes eſpérances que j'avois beau jetter au loin me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues ſur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai ſenti par bonheur aſſez à tems pour trouver encore avant ma derniere heure un intervalle de pleine quiétude, & de repos abſolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne ſera plus interrompu.

Il ſe paſſe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter ſur le retour du public, même dans un au tre âge ; puiſqu'il

eſt conduit dans ce qui me regarde par des guides qui ſe renouvellent ſans ceſſe dans les Corps qui m'ont pris en averſion. Les particuliers meurent ; mais les Corps collectifs ne meurent point. Les mêmes paſſions s'y perpétuent, & leur haine ardente immortelle comme le démon qui l'inſpire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers ſeront morts, les Médecins, les Oratoriens vivront encore, & quand je n'aurois pour perſécuteurs que ces deux Corps-là, je dois être ſûr qu'ils ne laiſſeront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laiſſent à ma perſonne de mon vivant. Peut-être, par trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offenſés pourroient-ils s'appaiſer : mais les Oratoriens que j'aimois, que j'eſtimois, en qui j'avois toute confiance & que je n'offenſai jamais, les Orato-

riens gens d'églife & demi-moines, feront à jamais implacables, leur propre iniquité fait mon crime que leur amour-propre ne me pardonnera jamais, & le public dont ils auront foin d'entretenir & ranimer l'animofité fans ceffe, ne s'appaifera pas plus qu'eux.

Tout eft fini pour moi fur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me refte plus rien à efpérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impaffible comme Dieu même.

Tout ce qui m'eft extérieur, m'eft étranger déformais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni femblables, ni freres. Je fuis fur la terre comme dans une planete étrangere où je ferois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi

quelque chofe, ce ne font que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur, & je ne peux jetter les yeux fur ce qui me touche & m'entoure fans y trouver toujours quelque fujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon efprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois auffi douloureufement qu'inutilement. Seul pour le refte de ma vie, puifque je ne trouve qu'en moi la confolation, l'efpérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'eft dans cet état que je reprends la fuite de l'examen févere & fincere que j'appellai jadis mes Confeffions. Je confacre mes derniers jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converfer

avec mon ame puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entiérement inutiles, & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de mes promenades journalieres ont souvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore ; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs, mes persécuteurs, mes opprobres, en songeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne seront propre-

ment qu'un informe journal de mes rêveries. Il y ſera beaucoup queſtion de moi, parce qu'un ſolitaire qui réfléchit s'occupe néceſſairement beaucoup de lui-même. Du reſte toutes les idées étrangeres qui me paſſent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai penſé tout comme il m'eſt venu, & avec auſſi peu de liaiſon que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en réſultera toujours une nouvelle connoiſſance de mon naturel & de mon humeur par celle des ſentimens & des penſées, dont mon eſprit fait ſa pâture journaliere dans l'étrange état où je ſuis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes confeſſions, mais je ne leur en donne plus le titre, ne ſentant plus rien à dire

qui

qui puiſſe le mériter. Mon cœur s'eſt purifié à la coupelle de l'adverſité, & j'y trouve à peine en le ſondant avec ſoin, quelque reſte de penchant répréhenſible. Qu'aurois-je encore à confeſſer quand toutes les affections terreſtres en ſont arrachées? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je ſuis nul déſormais parmi les hommes, & c'eſt tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable ſociété. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir ſans nuire à autrui, ou à moi-même, m'abſtenir eſt devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il eſt en moi. Mais dans ce déſœuvrement du corps mon ame eſt encore active, elle produit encore des ſentimens, des penſées, & ſa vie interne &

morale semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre & temporel. Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras, qu'un obstacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une situation si singuliere mérite assurément d'être examinée & d'écrite, & c'est à cet examen que je consacre mes derniers loisirs. Pour le faire avec succès il y faudroit procéder avec ordre & méthode: Mais je suis incapable de ce travail & même il m'écarteroit de mon but qui est de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs successions. Je ferai sur moi-même à quelqu'égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & long-tems répetées me

pourroient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. Mais je n'étends pas jusques-là mon entreprise. Je me contenterai de tenir le régistre des opérations, sans chercher à les réduire en systême. Je fais la même entreprise que Montagne, mais avec un but tout contraire au sien: car il n'écrivoit ses Essais que pour les autres, & je n'écris mes Rêveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours aux approches du départ, je reste, comme je l'espére, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rapellera la douceur que je goûte à les écrire, & faisant renaître ainsi pour moi le tems passé doublera pour ainsi dire mon existence. En dépit des hommes je saurai goûter encore le charme de la société & je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premieres Confeſſions & mes Dialogues dans un ſouci continuel ſur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes perſécuteurs, pour les tranſmettre s'il étoit poſſible à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je ſais qu'elle ſeroit inutile, & le deſir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laiſſe qu'une indifférence profonde ſur le ſort & de mes vrais écrits, & des monumens de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiete de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les ſupprime, qu'on les falſifie, tout cela m'eſt égal déſormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant, on ne m'enlevera ni

le plaiſir de les avoir écrites, ni le ſouvenir de leur contenu, ni les méditations ſolitaires dont elles ſont le fruit & dont la ſource ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premieres calamités j'avois ſu ne point regimber contre ma deſtinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines euſſent été ſur moi ſans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler déſormais par tous leurs ſuccès ; qu'ils jouiſſent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.

DEUXIEME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus simple & plus sure d'exécuter cette entreprise, que de tenir un régistre fidelle de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entiérement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée, où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon ima-

gination déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiſcence que de création dans ce qu'elle produit déſormais, un tiede allanguiſſement énerve toutes mes facultés, l'eſprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de ſa caduque envelope, & ſans l'eſpérance de l'état auquel j'aſpire parce que je m'y ſens avoir droit, je n'exiſterois plus que par des ſouvenirs. Ainſi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où perdant tout eſpoir ici-bas & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur ſur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le nourrir de ſa propre ſubſtance, & à chercher

toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aimantes & douces. Ces ravissemens, ces extases que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainsi seul, étoient des jouissances que je devois à mes persécuteurs : sans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les trésors que je portois en moi-même.

Au milieu de tant de richeſſes, comment en tenir un régiſtre fidelle? En voulant me rappeller tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombois. C'eſt un état que ſon ſouvenir ramene, & qu'on ceſſeroit bientôt de connoître, en ceſſant tout-à-fait de le ſentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui ſuivirent le projet d'écrire la ſuite de mes Confeſſions, ſur-tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque tems un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776, je ſuivis après dîné les boulevards juſqu'à la rue du chemin verd par laquelle je gagnois les hauteurs de Ménil-montant, & de-là, prenant les ſentiers à travers les vignes & les prairies, je traverſai juſqu'à Charonne le riant

payſage qui ſépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amuſois à les parcourir avec ce plaiſir & cet intérêt que m'ont toujours donné les ſites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois aſſez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une eſt le *Picris hieracioïdes* de la famille des compoſées, & l'autre le *Bupleurum falcatum* de celles des ombelliferes. Cette découverte me réjouit & m'amuſa très-long-tems, & finit par celle d'une plante encore plus rare ſur-tout dans un pays élevé, ſavoir le *Ceraſtium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois ſur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aspect & l'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces menues observations pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante que faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déjà retirés; les paysans aussi quittoient les champs jusques aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie & déjà presque déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'ap-

plication. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de ſentimens vivaces & l'eſprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la triſteſſe & deſſéchées par les ennuis. Seul & délaiſſé je ſentois venir le froid des premieres glaces, & mon imagination tariſſante ne peuploit plus ma ſolitude d'êtres formés ſelon mon cœur. Je me diſois en ſoupirant: qu'ai-je fait ici-bas? J'étois fait pour vivre, & je meurs ſans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, ſinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laiſſé faire, du moins un tribut de bonnes intentions fruſtrées, de ſentimens ſains mais rendus ſans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendriſſois ſur ces réflexions, je récapitu-

lois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachemens si tendres mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeller assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand au fort de ma rêverie, j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la des-

cente de Ménil-montant presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchoient devant moi, s'étant tout-à-coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le tems de retenir sa course ou de se détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand saut si juste, que le chien passât sous moi tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de raisonner ni d'exécuter, fut la derniere avant mon accident. Je ne sentis ni le coup ni la chûte ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connoissance. Je me trouvai

entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir ſon élan s'étoit précipité ſur mes deux jambes, & me choquant de ſa maſſe & de ſa vîteſſe, m'avoit fait tomber la tête en avant : la mâchoire ſupérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé ſur un pavé très-raboteux, & la chûte avoit été d'autant plus violente qu'étant à la deſcente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carroſſe auquel appartenoit le chien ſuivoit immédiatement, & m'auroit paſſé ſur le corps, ſi le cocher n'eût à l'inſtant retenu ſes chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me ſoutenoient encore lorſque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet inſtant

eſt trop ſingulier pour n'en pas faire ici la deſcription.

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette premiere ſenſation fut un moment délicieux. Je ne me ſentois encore que par là. Je naiſſois dans cet inſtant à la vie, & il me ſembloit que je rempliſſois de ma légere exiſtence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment préſent je ne me ſouvenois de rien; je n'avois nulle notion diſtincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver; je ne ſavois ni qui j'étois ni où j'étois; je ne ſentois ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon ſang, comme j'aurois vu couler un ruiſſeau, ſans ſonger ſeulement que ce ſang m'appartînt en aucune ſorte. Je ſentois dans tout mon être un calme raviſſant auquel chaque fois

que

que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurois ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étois ; on me dit, *à la haute borne* ; c'étoit comme si l'on m'eût dit, *au mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnoître ; il me fallut tout le trajet de-là jusqu'au boulevard pour me rappeller ma demeure & mon nom. Un Monsieur que je ne connoissois pas & qui eut la charité de m'accompagner quelque tems, apprenant que je demeurois si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légérement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je

crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avois un frisson glacial qui faisoit claquer d'une façon très - incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que puisque je marchois sans peine il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied, que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtriere, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant & suivant mon chemin tout aussi - bien que j'aurois pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, & j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chûte & ses suites dont je ne m'appercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que

j'étois plus maltraité que je ne pensois. Je passai la nuit sans connoître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez, en dehors la peau l'avoit mieux garantie & empêchoit la totale séparation, quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche griévement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé & qu'une contusion forte & douloureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chûte comme celle-là.

Voilà très-fidellement l'histoire de mon accident. En peu de jours

cette hiſtoire ſe répandit dans Paris tellement changée & défigurée qu'il étoit impoſſible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance ſur cette métamorphoſe ; mais il s'y joignit tant de circonſtances bizarres; tant de propos obſcurs & de réticences l'accompagnerent, on m'en parloit d'un air ſi riſiblement diſcret que tous ces myſteres m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténebres, elles m'inſpirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les ſingularités de cette époque je n'en remarquerai qu'une, mais ſuffiſante pour faire juger des autres.

M. ***. avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya ſon ſecrétaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'inſtantes offres de ſervice qui ne me parurent pas

dans la circonſtance, d'une grande utilité pour mon ſoulagement. Son ſecrétaire ne laiſſa pas de me preſſer très-vivement de me prévaloir de ces offres, juſqu'à me dire que ſi je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empreſſement & l'air de confidence qu'il y joignit me firent comprendre qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, ſur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fievre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & triſtes, & je faiſois ſur tout ce qui ſe paſſoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fievre, que le ſang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever

de troubler ma tranquillité. Madame***. m'avoit recherché depuis quelques années, sans que je pusse deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes visites sans objet & sans plaisir me marquoient assez un but secret à tout cela, mais ne me le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le présenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je pensois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétablissement de sa fortune pour lequel elle avoit besoin de protection; je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis que n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de

me montrer auparavant le manuſcrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour durant ma convaleſcence, je reçus de ſa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de ſi groſſes louanges de moi, ſi mauſſadement plaquées & avec tant d'affectation que j'en fus déſagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faiſoit ſentir ne s'allia jamais avec la bienveillance; mon cœur ne ſauroit ſe tromper là-deſſus.

Quelques jours après Madame ***. me vint voir avec ſa fille. Elle m'apprit que ſon livre faiſoit le plus grand bruit à cauſe d'une note qui le lui attiroit; j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame ***; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver

le motif de ſes viſites, de ſes cajoleries, des groſſes louanges de ſa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de diſpoſer le public à m'attribuer la note, & par conſéquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à ſon auteur dans la circonſtance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impreſſion qu'il pouvoit faire, & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir en ſouffrant la continuation des vaines & oſtenſives viſites de Madame ***. & de ſa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

" *Rouſſeau* ne recevant chez lui „ aucun auteur, remercie Madame „ ***. de ſes bontés, & la prie de „ ne plus l'honorer de ſes viſites. „

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée

comme toutes celles que l'on m'écrit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard dans fon cœur fenfible, & je devois croire au ton de fa lettre qu'ayant pour moi des fentimens fi vifs & fi vrais, elle ne fupporteroit point fans mourir cette rupture. C'eft ainfi que la droiture & la franchife en toute chofe font des crimes affreux dans le monde, & je paroîtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà forti plufieurs fois & je me promenois même affez fouvent aux Thuilleries, quand je vis à l'étonnement de plufieurs de ceux qui me rencontroient qu'il y avoit encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit, que

j'étois mort de ma chûte, & ce bruit ſe répandit ſi rapidement & ſi opiniâtrément que plus de quinze jours après que j'en fus inſtruit, l'on en parla à la Cour comme d'une choſe ſure. Le Courrier d'Avignon, à ce qu'on eut ſoin de m'écrire, annonçant cette heureuſe nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occaſion ſur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort en forme d'oraiſon funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonſtance encore plus ſinguliere que je n'appris que par haſard & dont je n'ai pu ſavoir aucun détail. C'eſt qu'on avoit ouvert en même tems une ſouſcription pour l'impreſſion des manuſcrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour

me les attribuer d'abord après ma mort : car de penſer qu'on imprimât fidellement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtiſe qui ne pouvoit entrer dans l'eſprit d'un homme ſenſé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup ſur coup & ſuivies de beaucoup d'autres qui n'étoient gueres moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination que je croyois amortie, & ces noires ténebres qu'on renforçoit ſans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inſpirent naturellement. Je me fatiguai à faire ſur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des myſteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le ſeul réſultat conſtant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes con-

clusions précédentes, savoir, que la destinée de ma personne, & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire puisqu'il m'est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis affectée pour ainsi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrette, pour concourir au commun complot, cet accord universel est trop extraordi-

naire pour être purement fortuit. Un ſeul homme qui eût refuſé d'en être complice, un ſeul événement qui lui eût été contraire, une ſeule circonſtance imprévue, qui lui eût fait obſtacle ſuffiſoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un concours ſi frappant qui tient du prodige, ne peut me laiſſer douter que ſon plein ſuccès ne ſoit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'obſervations particulieres, ſoit dans le paſſé, ſoit dans le préſent, me confirment tellement dans cette opinion que je ne puis m'empêcher de regarder déſormais comme un de ces ſecrets du Ciel impénétrables à la raiſon humaine, la même œuvre que je n'enviſageois juſqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée loin de m'être cruelle & déchirante, me console, me tranquillise, & m'aide à me résigner. Je ne vais pas si loin que St. Augustin qui se fût consolé d'être damné si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins désintéressée, il est vrai, mais non moins pure & plus digne à mon gré de l'Etre parfait que j'adore.

Dieu est juste ; il veut que je souffre ; & il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon cœur & ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes & la destinée ; apprenons à souffrir sans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.

TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit ſouvent ce vers dans ſa vieilleſſe. Il a un ſens dans lequel je pourrois le dire auſſi dans la mienne; mais c'eſt une bien triſte ſcience que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance eſt encore préférable. L'adverſité ſans doute eſt un grand maître; mais ce maître fait payer cher ſes leçons, & ſouvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons ſi tardives, l'à propos d'en uſer ſe paſſe. La jeuneſſe eſt le tems d'étudier la ſageſſe; la vieilleſſe eſt le tems de la pratiquer. L'expérience inſtruit toujours, je l'avoue; mais

elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi. Est-il tems au moment qu'il faut mourir d'apprendre comment on auroit dû vivre ?

Eh que me servent des lumieres si tard & si douloureusement acquises sur ma destinée & sur les passions d'autrui dont elle est l'œuvre ! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux sentir la misere où ils m'ont plongé, sans que cette connoissance en me découvrant tous leurs piéges m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, sans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en eusse même le moindre soupçon ! J'étois leur dupe & leur victime, il est vrai, mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouissoit

jouiſſoit de l'amitié qu'ils m'avoient inſpirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illuſions ſont détruites. La triſte vérité que le tems & la raiſon m'ont dévoilée, en me faiſant ſentir mon malheur m'a fait voir qu'il étoit ſans remede & qu'il ne me reſtoit qu'à m'y réſigner. Ainſi toutes les expériences de mon âge ſont pour moi dans mon état ſans utilité préſente, & ſans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naiſſance, nous en ſortons à la mort. Que ſert d'apprendre à mieux conduire ſon char quand on eſt au bout de la carriere ? Il ne reſte plus à penſer alors que comment on en ſortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reſte encore à faire, eſt uniquement d'apprendre à mourir, & c'eſt préciſément celle qu'on fait le moins à mon âge ; on y penſe à tout,

hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en ſortent de plus mauvaiſe grace que les jeunes gens. C'eſt que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voyent à ſa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs ſoins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuſes veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont ſongé à rien acquérir durant leur vie qu'ils puſſent emporter à leur mort.

Je me ſuis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire, & ſi je n'ai pas mieux ſu tirer parti de mes réflexions, ce n'eſt pas faute de les avoir faites à tems & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étois pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrois

jamais à l'état dont mon cœur ſentoit le beſoin. Ceſſant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je ſentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination ſautoit déjà par-deſſus l'eſpace de ma vie à peine commencée, comme ſur un terrain qui m'étoit étranger, pour ſe repoſer ſur une aſſiette tranquille où je puſſe me fixer.

Ce ſentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par ce long tiſſu de miſeres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la deſtination de mon être avec plus d'intérêt & de ſoin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philoſophoient bien plus doctement que moi, mais leur philoſophie leur étoit pour ainſi dire étrangere. Voulant

être plus ſavans que d'autres, ils étudioient l'univers pour ſavoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curioſité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler ſavamment, mais non pas pour ſe connoître ; ils travailloient pour inſtruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Pluſieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, ſon contenu ne les intéreſſoit plus en aucune ſorte, ſi ce n'eſt pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reſte ſans en rien tirer pour leur propre uſage, ſans s'embarraſſer même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi

quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même & non pas pour enseigner ; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par savoir assez pour soi, & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire, & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems pour diriger l'emploi de ma vie, à connoitre sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans

ce monde, en ſentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété ; élevé enſuite avec douceur chez un miniſtre plein de ſageſſe & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des careſſes, ſéduit par la vanité, leurré par l'eſpérance, forcé par la néceſſité, je me fis catholique ; mais je demeurai toujours chrétien, & bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attacha ſincérement à ma nouvelle religion. Les inſtructions, les exemples de Madame de *Warens* m'affermirent dans cet attachement. La ſolitude champêtre où j'ai paſſé la fleur de ma jeuneſſe, l'étude des bons livres à laquelle je

me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes diſpoſitions naturelles aux ſentimens affectueux, & me rendirent dévot preſque à la maniere de *Fénelon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un ſolitaire à s'élancer inceſſamment vers l'Auteur des choſes, & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la cauſe de tout ce qu'il ſent. Lorſque ma deſtinée me rejetta dans le torrent du monde je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loiſirs me ſuivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût ſur tout ce qui pouvoit ſe trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets deſirs, j'eſpérois peu, j'obtins moins, & je ſentis dans des lueurs même

de prospérité que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide sans en savoir démêler l'objet. Ainsi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans flottant entre l'indigence & la fortune, entre la sagesse & l'égarement, plein de vices d'habitude sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard sans principes bien décidés par ma raison, & distrait sur mes devoirs sans les mépriser, mais souvent sans les bien connoître.

Dès ma jeunesse j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien résolu, dès cet âge at-

teint & dans quelque ſituation que je fuſſe, de ne plus me débattre pour en ſortir & de paſſer le reſte de mes jours à vivre au jour la journée ſans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet ſans peine, & quoiqu'alors ma fortune ſemblât vouloir prendre une aſſiette plus fixe; j'y renonçai non-ſeulement ſans regret mais avec un plaiſir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines eſpérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'eſprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ſes pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute ſimple, un bon gros habit de drap, & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les

cupidités & les convoitiſes qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la muſique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choſes extérieures. Je ſentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible ſans doute, mais plus néceſſaire dans les opinions, & réſolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de ſoumettre mon intérieur à un examen ſévere qui le réglât pour le reſte de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de ſe faire en moi, un autre monde moral qui ſe dévoiloit à mes regards, les inſenſés jugemens des hommes, dont ſans prévoir encore combien

j'en ſerois la victime, je commençois à ſentir l'abſurdité, le beſoin toujours croiſſant d'un autre bien que la glo-riole littéraire dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dé-goûté, le deſir enfin de tracer pour le reſte de ma carriere une route moins incertaine que celle dans la-quelle j'en venois de paſſer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je ſentois depuis long-tems le beſoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécu-ter cette entrepriſe.

C'eſt de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la ſoli-tude, qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entre-prenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite abſolue ; il deman-doit de longues & paiſibles médita-

tions que le tumulte de la ſociété ne ſouffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre dont enſuite je me trouvai ſi bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'inſtans, je l'ai repriſe de tout mon cœur & m'y ſuis borné ſans peine, auſſi-tôt que je l'ai pu, & quand enſuite les hommes m'ont réduit à vivre ſeul, j'ai trouvé qu'en me ſéqueſtrant pour me rendre miſérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois ſu faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné, & à l'importance de la choſe & au beſoin que je ſentois en avoir. Je vivois alors avec des philoſophes modernes qui ne reſſembloient gueres aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irréſolu-

tions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir ſur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens miſſionnaires d'athéïſme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point ſans colere, que ſur quelque point que ce pût être, on oſât penſer autrement qu'eux. Je m'étois défendu ſouvent aſſez foiblement par haine pour la diſpute, & par peu de talent pour la ſoutenir ; mais jamais je n'adoptai leur déſolante doctrine, & cette réſiſtance, à des hommes auſſi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres cauſes qui attiſerent leur animoſité.

Ils ne m'avoient pas perſuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, ſans m'avoir jamais convaincu ; je n'y trouvois point de bonne réponſe,

mais je ſentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accuſois moins d'erreur, que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raiſon.

Je me dis enfin ; me laiſſerai-je éternellement balotter par les ſophiſmes des mieux diſans, dont je ne ſuis pas même ſûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres ſoyent bien les leurs à eux-mêmes ? Leurs paſſions, qui gouvernent leurs doctrines, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impoſſible à pénétrer ce qu'ils croyent eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti ? Leur philoſophie eſt pour les autres ; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces tandis qu'il eſt tems encore, afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reſte de mes jours. Me voilà dans la

maturité de l'âge, dans toute la force de l'entendement. Déjà je touche au déclin. Si j'attends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive l'ufage de toutes mes forces; mes facultés intellectuelles auront déjà perdu de leur activité, je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux poffible: faififfons ce moment favorable; il eft l'époque de ma réforme externe & matérielle , qu'il foit auffi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, & foyons pour le refte de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien penfé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverfes reprifes, mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je fentois vivement que le repos du refte de mes jours &

mon ſort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuoſités, de ténebres que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus prêt, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune, ſans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me ſentois ſi peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre choſe que vouloir à travers les mers & les orages, chercher ſans gouvernail, ſans bouſſole, un fanal preſque inacceſſible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je perſiſtai : pour la premiere fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à ſon ſuccès d'avoir pu ſoutenir l'horrible

rible destinée qui dès-lors commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus sinceres qui jamais peut-être ayent été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie sur tous les sentimens qu'il m'importoit d'avoir, & si j'ai pu me tromper dans mes résultats, je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il est vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur, & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejetter les jugemens de l'autre vie ne détermine la foi de la plupart

des hommes ſur leur eſpérance ou leur crainte. Tout cela pouvoit faſciner mon jugement, j'en conviens, mais non pas altérer ma bonne foi : car je craignois de me tromper ſur toute choſe. Si tout conſiſtoit dans l'uſage de cette vie il m'importoit de le ſavoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi tandis qu'il étoit encore tems & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la diſpoſition où je me ſentois, étoit d'expoſer le ſort éternel de mon ame pour la jouiſſance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma ſatisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarraſſé, & dont nos philoſophes avoient ſi ſouvent rebattu mes oreilles. Mais, réſolu de me décider enfin ſur des

matieres où l'intelligence humaine a ſi peu de priſe, & trouvant de toutes parts des myſteres impénétrables & des objections inſolubles, j'adoptai dans chaque queſtion le ſentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, ſans m'arrêter aux objections que je ne pouvois réſoudre, mais qui ſe retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le ſyſtême oppoſé. Le ton dogmatique ſur ces matieres ne convient qu'à des charlatans; mais il importe d'avoir un ſentiment pour ſoi, & de le choiſir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en ſaurions porter la peine en bonne juſtice, puiſque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui ſert de baſe à ma ſécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches, fut tel à-peu-près que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne foi.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, sans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu résoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui se présentoient nouvellement de tems à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela

ne ſont que des arguties & des ſubtilités métaphyſiques, qui ne ſont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raiſon, confirmés par mon cœur, & qui tous portent le ſceau de l'aſſentiment intérieur dans le ſilence des paſſions. Dans des matieres ſi ſupérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis réſoudre, renverſera-t-elle tout un corps de doctrine ſi ſolide, ſi bien liée, & formée avec tant de méditation & de ſoin, ſi bien appropriée à ma raiſon, à mon cœur, à tout mon être, & renforcé de l'aſſentiment intérieur que je ſens manquer à toutes les autres? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la conſtitution de ce monde, & l'ordre phyſique que j'y vois régner. J'y

trouve dans l'ordre moral correſpondant & dont le ſyſtême eſt le réſultat de mes recherches, les appuis dont j'ai beſoin pour ſupporter les miſeres de ma vie. Dans tout autre ſyſtême je vivrois ſans reſſource, & je mourrois ſans eſpoir. Je ſerois la plus malheureuſe des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui ſeul ſuffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la concluſion que j'en tirai ne ſemblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même pour me préparer à la deſtinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la ſoutenir ? Que ſerois-je devenu, que deviendrois-je encore, dans les angoiſſes affreuſes qui m'attendoient, & dans l'incroyable ſituation où je ſuis réduit pour le reſte de ma vie, ſi, reſté ſans aſyle où je puſſe échap-

per à mes implacables perſécuteurs, ſans dédommagement des opprobres qu'ils me font eſſuyer en ce monde, & ſans eſpoir d'obtenir jamais la juſtice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible ſort qu'ait éprouvé ſur la terre aucun mortel? Tandis que, tranquille dans mon innocence je n'imaginois qu'eſtime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres, les traîtres m'enlaçoient en ſilence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere, traîné dans la fange ſans jamais ſavoir par qui, ni pourquoi, plongé dans un abyme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténebres à travers leſquelles je n'appercevois que de ſiniſtres objets, à

la premiere ſurpriſe je fus terraſſé, & jamais je ne ſerois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, ſi je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que reprenant enfin mes eſprits & commençant de rentrer en moi-même, je ſentis le prix des reſſources que je m'étois ménagées pour l'adverſité. Décidé ſur toutes les choſes dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma ſituation, que je donnois aux inſenſés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fuſſent de telle ou telle ſorte pourvu qu'il en réſultât l'effet auquel elles

étoient destinées, & que par consé-
quent plus les épreuves étoient gran-
des, fortes, multipliées, plus il
étoit avantageux de les savoir soute-
nir. Toutes les plus vives peines per-
dent leur force pour quiconque en
voit le dédommagement grand &
sûr ; & la certitude de ce dédomma-
gement étoit le principal fruit que
j'avois retiré de mes méditations
précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outra-
ges sans nombre & des indignités
sans mesure dont je me sentois acca-
blé de toutes parts, des intervalles
d'inquiétude & de doutes venoient
de tems à autre ébranler mon espé-
rance & troubler ma tranquillité.
Les puissantes objections que je n'a-
vois pu résoudre se présentoient alors
à mon esprit avec plus de force,
pour achever de m'abattre précisé-
ment dans les momens, où surchargé

du poids de ma deſtinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'eſprit à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah! me diſois-je alors dans des ſerremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du déſeſpoir ſi dans l'horreur de mon ſort je ne vois plus que des chimeres dans les conſolations que me fourniſſoit ma raiſon? Si détruiſant ainſi ſon propre ouvrage, elle renverſe tout l'appui d'eſpérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adverſité. Quel appui que des illuſions qui ne bercent que moi ſeul au monde? Toute la génération préſente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les ſentimens dont je me nourris ſeul; elle trouve la vérité, l'évidence dans le ſyſtême contraire au mien; elle ſemble même ne pouvoir

croire que je l'adopte de bonne foi, & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés insurmontables qu'il m'est impossible de résoudre & qui ne m'empêchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels? Pour croire que les choses sont ainsi suffit-il qu'elles me conviennent? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, & qui me sembleroient illusoires à moi-même si mon cœur ne soutenoit pas ma raison? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de rester sur les chimeres des miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser? Je me crois sage, & je ne suis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au déſeſpoir. Si jamais j'avois paſſé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces criſes, quoi qu'autrefois aſſez fréquentes ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en ſuis pas délivré tout-à-fait encore, elles ſont ſi rares & ſi rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce ſont de légeres inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai ſenti que remettre en délibération les mêmes points ſur leſquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me ſuppoſer de nouvelles lumieres ou le jugement plus formé, ou plus de zele pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches, qu'aucun de ces cas n'é-

tant ni ne pouvant être le mien, je ne pouvois préférer par aucune raiſon ſolide, des opinions qui dans l'accablement du déſeſpoir ne me tentoient que pour augmenter ma miſere, à des ſentimens adoptés dans la vigueur de l'âge, dans toute la maturité de l'eſprit, après l'examen le plus réfléchi, & dans des tems où le calme de ma vie ne me laiſſoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ſerré de détreſſe, mon ame affaiſſée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par tant d'affreux myſteres dont je ſuis environné, aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieilleſſe & les angoiſſes ont perdu tout leur reſſort, irai-je m'ôter à plaiſir toutes les reſſources que je m'étois ménagées, & donner plus de confiance à

ma raiſon déclinante pour me rendre injuſtement malheureux, qu'à ma raiſon pleine & vigoureuſe pour me dédommager des maux que je ſouffre ſans les avoir mérités ? Non, je ne ſuis ni plus ſage, ni mieux inſtruit, ni de meilleure foi que quand je me décidai ſur ces grandes queſtions, je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laiſſe troubler aujourd'hui ; elles ne m'arrêterent pas, & s'il s'en préſente quelques nouvelles dont on ne s'étoit pas encore aviſé, ce ſont les ſophiſmes d'une ſubtile métaphyſique qui ne ſauroient balancer les vérités éternelles admiſes de tous les tems, par tous les Sages, reconnues par toutes les nations, & gravées dans le cœur humain en caracteres ineffaçables. Je ſavois en méditant ſur ces matieres que l'entendement humain circonſcrit par les ſens ne les pouvoit em-

brasser dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée sans m'engager dans ce qui la passoit. Ce parti étoit raisonnable, je l'embrassai jadis & m'y tins avec l'assentiment de mon cœur & de ma raison. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui que tant de puissans motifs m'y doivent tenir attaché? Quel danger vois-je à le suivre? Quel profit trouverois-je à l'abandonner? En prenant la doctrine de mes persécuteurs prendrois-je aussi leur morale? Cette morale sans racine & sans fruit, qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelque action d'éclat sur le théâtre, sans qu'il en pénetre jamais rien dans le cœur ni dans la raison; ou bien cette autre morale secrette & cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne sert que de masque, qu'ils suivent seule dans

leur conduite, & qu'ils ont ſi habilement pratiquée à mon égard. Cette morale, purement offenſive, ne ſert point à la défenſe, & n'eſt bonne qu'à l'aggreſſion. De quoi me ſerviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit? Ma ſeule innocence me ſoutient dans les malheurs, & combien me rendrois-je plus malheureux encore, ſi m'ôtant cette unique mais puiſſante reſſource, j'y ſubſtituois la méchanceté? Les atteindrois-je dans l'art de nuire, & quand j'y réuſſirois, de quel mal me ſoulageroit celui que je leur pourrois faire? Je perdrois ma propre eſtime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'eſt ainſi que raiſonnant avec moi-même je parvins à ne plus me laiſſer ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections inſolubles, & par des difficultés qui paſſoient ma portée & peut-être

peut-être celle de l'eſprit humain. Le mien, reſtant dans la plus ſolide aſſiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma ſi bien à s'y repoſer à l'abri de ma conſcience, qu'aucune doctrine étrangere ancienne ou nouvelle ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un inſtant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appeſantiſſement d'eſprit, j'ai oublié juſqu'aux raiſonnemens ſur leſquels je fondois ma croyance & mes maximes; mais je n'oublierai jamais les concluſions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conſcience & de ma raiſon, & je m'y tiens déſormais. Que tous les philoſophes viennent ergoter contre: ils perdront leur tems & leurs peines. Je me tiens pour le reſte de ma vie en toute choſe, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choiſir.

Tranquille dans ces diſpoſitions, j'y trouve avec le contentement de moi, l'eſpérance & les conſolations dont j'ai beſoin dans ma ſituation. Il n'eſt pas poſſible qu'une ſolitude auſſi complette, auſſi permanente, auſſi triſte en elle-même, l'animoſité toujours ſenſible & toujours active de toute la génération préſente, les indignités dont elle m'accable ſans ceſſe, ne me jettent quelquefois dans l'abattement, l'eſpérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore de tems à autre troubler mon ame & la remplir de triſteſſe. C'eſt alors qu'incapable des opérations de l'eſprit néceſſaires pour me raſſurer moi-même, j'ai beſoin de me rappeller mes anciennes réſolutions, les ſoins, l'attention, la ſincérité de cœur que j'ai miſes à les prendre reviennent alors à mon ſouvenir & me rendent toute ma confiance. Je

me refuſe ainſi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funeſtes, qui n'ont qu'une fauſſe apparence, & ne ſont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainſi retenu dans l'étroite ſphere de mes anciennes connoiſſances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'inſtruire chaque jour en vieilliſſant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je ſuis déſormais hors d'état de bien ſavoir. Mais s'il me reſte peu d'acquiſitions à eſpérer du côté des lumieres utiles, il m'en reſte de bien importantes à faire du côté des vertus néceſſaires à mon état. C'eſt-là qu'il ſeroit tems d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorſque délivrée de ce corps qui l'offuſque & l'aveugle, & voyant la vérité ſans voile, elle ap-

percevra la misere de toutes ces connoissances dont nos faux savans sont si vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique & utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré !

QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque eſt celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce ſera la derniere de ma vieilleſſe; c'eſt preſque le ſeul Auteur que je n'ai jamais lu ſans en tirer quelque fruit. Avant-hier je liſois dans ſes œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer uti.ité de ſes ennemis*? Le même jour en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai ſur un des journaux de l'Abbé *R****. au titre duquel il avoit mis ces paroles *vitam vero impendenti*, *R****. Trop au fait des tournures de ces Meſſieurs, pour prendre le change ſur celle-là, je com-

pris qu'il avoit cru ſous cet air de politeſſe me dire une cruelle contre-vérité : mais ſur quoi fondé ? Pourquoi ce ſarcaſme ? Quel ſujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je réſolus d'employer à m'examiner ſur le menſonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà priſe que, le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime ſi facile à ſuivre, que je l'avois cru dans mes Confeſſions.

Le lendemain m'étant mis en marche pour exécuter cette réſolution, la premiere idée qui me vint en commençant à me recueillir, fut celle d'un menſonge affreux fait dans ma premiere jeuneſſe, dont le ſouvenir m'a troublé toute ma vie & vient juſques dans ma vieilleſſe con-

trister encore mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il étoit possible. Cependant à ne consulter que la disposition où j'étois en le faisant, ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte, & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du Ciel qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer, qu'en disant comme je crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjugua tous les vœux de mon cœur.

Le ſouvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laiſſés m'ont inſpiré pour le menſonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reſte de ma vie. Lorſque je pris ma deviſe je me ſentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fuſſe digne quand ſur le mot de l'Abbé *R****. je commençai de m'examiner plus ſérieuſement.

Alors en m'épluchant avec plus de ſoin, je fus bien ſurpris du nombre de choſes de mon invention que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même tems où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui ſacrifiois ma ſureté, mes intérêts, ma perſonne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me ſurprit le plus étoit

qu'en me rappellant ces choſes controuvées, je n'en ſentois aucun vrai repentir. Moi dont l'horreur pour la fauſſeté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les ſupplices s'il les falloit éviter par un menſonge, par quelle bizarre inconſéquence mentois-je ainſi de gaîté de cœur ſans néceſſité, ſans profit, & par quelle inconcevable contradiction n'en ſentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un menſonge n'a ceſſé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me ſuis jamais endurci ſur mes fautes; l'inſtinct moral m'a toujours bien conduit, ma conſcience a gardé ſa premiere intégrité, & quand même elle ſe feroit altérée en ſe pliant à mes intérêts, comment, gardant toute ſa droiture dans les occaſions où l'homme forcé par ſes paſſions peut au moins s'excuſer ſur ſa foibleſſe,

la perd-elle uniquement dans les choſes indifférentes où le vice n'a point d'excuſe ? Je vis que de la ſolution de ce problême dépendoit la juſteſſe du jugement que j'avois à porter en ce point ſur moi-même, & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me ſouviens d'avoir lu dans un livre de philoſophie que mentir c'eſt cacher une vérité que l'on doit manifeſter. Il ſuit bien de cette définition que taire une vérité qu'on n'eſt pas obligé de dire n'eſt pas mentir : mais celui qui non content en pareil cas de ne pas dire la vérité dit le contaire, ment-il alors, ou ne ment-il pas ? Selon la définition l'on ne ſauroit dire qu'il ment. Car s'il donne de la fauſſe monnoie à un homme auquel il ne doit rien,

il trompe cet homme, ſans doute, mais il ne le vole pas.

Il ſe préſente ici deux queſtions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La premiere, quand & comment on doit à autrui la vérité, puiſqu'on ne la doit pas toujours. La ſeconde, s'il eſt des cas où l'on puiſſe tromper innocemment. Cette ſeconde queſtion eſt très-décidée, je le ſais bien; négativement dans les livres, où la plus auſtere morale ne coûte rien à l'Auteur, affirmativement dans la ſociété où la morale des livres paſſe pour un bavardage impoſſible à pratiquer. Laiſſons donc ces autorités qui ſe contrediſent, & cherchons par mes propres principes à réſoudre pour moi ces queſtions.

La vérité générale & abſtraite eſt le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme eſt aveugle; elle eſt l'œil de la raiſon. C'eſt par elle

que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin. La vérité particuliere & individuelle n'est pas toujours un bien, elle est quelquefois un mal, très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir & dont la connoissance est nécessaire à son bonheur, ne sont peut-être pas en grand nombre, mais en quelque nombre qu'elles soient elles sont un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le frustrer sans commettre le plus inique de tous les vols, puisqu'elle est de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité, ni pour l'instruction ni dans la pratique, com-

ment ſeroient-elles un bien dû, puiſqu'elles ne ſont pas même un bien, & puiſque la propriété n'eſt fondée que ſur l'utilité, où il n'y a point d'utilité poſſible il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique ſtérile, parce qu'on peut au moins habiter ſur le ſol: mais qu'un fait oiſeux, indifférent à tous égards, & ſans conſéquence pour perſonne ſoit vrai ou faux, cela n'intéreſſe qui que ce ſoit. Dans l'ordre moral rien n'eſt inutile, non plus que dans l'ordre phyſique. Rien ne peut être dû de ce qui n'eſt bon à rien; pour qu'une choſe ſoit due il faut qu'elle ſoit, ou puiſſe être utile. Ainſi la vérité due eſt celle qui intéreſſe la juſtice, & c'eſt profaner ce nom ſacré de vérité que de l'appliquer aux choſes vaines dont l'exiſtence eſt indifférente à tous, & dont la connoiſſance eſt inutile à tout. La

vérité dépouillée de toute eſpece d'utilité même poſſible, ne peut donc pas être une choſe due, & par conſéquent celui qui la tait, ou la déguiſe ne ment point.

Mais eſt-il de ces vérités ſi parfaitement ſtériles qu'elles ſoient de tout point inutiles à tout, c'eſt un autre article à diſcuter & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à préſent paſſons à la ſeconde queſtion.

Ne pas dire ce qui eſt vrai, & dire ce qui eſt faux ſont deux choſes très-différentes ; mais dont peut néanmoins réſulter le même effet ; car ce réſultat eſt aſſurément bien le même toutes les fois que cet effet eſt nul. Par-tout où la vérité eſt indifférente, l'erreur contraire eſt indifférente auſſi ; d'où il ſuit qu'en pareil cas celui qui trompe en diſant le contraire de la vérité n'eſt pas plus

injuste que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car en fait de vérités inutiles, l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croye le sable qui est au fond de la mer blanc ou rouge cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il est. Comment pourroit-on être injuste en ne nuisant à personne, puisque l'injustice ne consiste que dans le tort fait à autrui ?

Mais ces questions ainsi sommairement décidées ne sauroient me fournir encore aucune application sure pour la pratique, sans beaucoup d'éclaircissemens préalables nécessaires pour faire avec justesse cette application dans tous les cas qui peuvent se présenter. Car si l'obligation de dire la vérité n'est fondée que sur son utilité, comment me constituerai-je juge de cette utilité ? Très-souvent l'avantage de l'un fait le préju-

dice de l'autre, l'intérêt particulier eſt preſque toujours en oppoſition avec l'intérêt public. Comment ſe conduire en pareil cas? Faut-il ſacrifier l'utilité de l'abſent à celle de la perſonne à qui l'on parle? Faut-il taire ou dire la vérité qui profitant à l'un nuit à l'autre? Faut-il peſer tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la juſtice diſtributive, & ſuis-je aſſuré de connoître aſſez tous les rapports de la choſe pour ne diſpenſer les lumieres dont je diſpoſe que ſur les regles de l'équité? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné ſuffiſamment ce qu'on ſe doit à ſoi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle ſeule? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'enſuit-il que je ne m'en faſſe point à moi-même, & ſuffit-il de n'être jamais injuſte pour être toujours innocent?

Que

Que d'embarraſſantes diſcuſſions dont il ſeroit aiſé de ſe tirer en ſe diſant, ſoyons toujours vrai au riſque de tout ce qui en peut arriver. La juſtice elle-même eſt dans la vérité des choſes; le menſonge eſt toujours iniquité, l'erreur eſt toujours impoſture, quand on donne ce qui n'eſt pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelqu'effet qui réſulte de la vérité on eſt toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du ſien.

Mais c'eſt-là trancher la queſtion ſans la réſoudre. Il ne s'agiſſoit pas de prononcer s'il ſeroit bon de dire toujours la vérité, mais ſi l'on y étoit toujours également obligé, & ſur la définition que j'examinois ſuppoſant que non, de diſtinguer les cas où la vérité eſt rigoureuſement due, de ceux où l'on peut la taire ſans injuſtice & la déguiſer ſans menſonge:

car j'ai trouvé que de tels cas exiſtoient réellement. Ce dont il s'agit eſt donc de chercher une regle ſure pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de ſon infaillibilité ? . . . . . Dans toutes les queſtions de morale difficiles comme celle-ci, je me ſuis toujours bien trouvé de les réſoudre par le dictamen de ma conſcience, plutôt que par les lumieres de ma raiſon. Jamais l'inſtinct moral ne m'a trompé : il a gardé juſqu'ici ſa pureté dans mon cœur aſſez pour que je puiſſe m'y confier, & s'il ſe tait quelquefois devant mes paſſions dans ma conduite, il reprend bien ſon empire ſur elles dans mes ſouvenirs. C'eſt-là que je me juge moi-même avec autant de ſévérité peut-être, que je ſerai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des discours des hommes par les effets qu'ils produisent, c'est souvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne sont pas toujours sensibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini comme les circonstances dans lesquelles ces discours sont tenus. Mais c'est uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper, & l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que

ce ſoit. Il eſt rare & difficile qu'on puiſſe avoir cette certitude; auſſi eſt-il difficile & rare qu'un menſonge ſoit parfaitement innocent. Mentir pour ſon avantage à ſoi-même eſt impoſture, mentir pour l'avantage d'autrui eſt fraude, mentir pour nuire eſt calomnie; c'eſt la pire eſpece de menſonge. Mentir ſans profit ni préjudice de ſoi ni d'autrui n'eſt pas mentir : ce n'eſt pas menſonge, c'eſt fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables, & comme leur objet n'eſt ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles ſous des formes ſenſibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache gueres à cacher le menſonge de fait qui n'eſt que l'habit de la vérité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il eſt d'autres fictions purement oiſeuſes telles que ſont la plupart des contes & des romans qui, ſans renfermer aucune inſtruction véritable n'ont pour objet que l'amuſement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente, & lorſqu'il les débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut gueres diſconvenir qu'elles ne ſoient de vrais menſonges. Cependant, qui jamais s'eſt fait un grand ſcrupule de ces menſonges-là, & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font? S'il y a par exemple quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet eſt bien offuſqué & gâté par les détails voluptueux & par les images laſcives. Qu'a fait l'Auteur pour couvrir cela d'un vernis de modeſtie? Il a feint

que ſon ouvrage étoit la traduction d'un manuſcrit Grec, & il a fait l'hiſtoire de la découverte de ce manuſcrit de la façon la plus propre à perſuader ſes lecteurs de la vérité de ſon récit. Si ce n'eſt pas là un menſonge bien poſitif, qu'on me diſe donc ce que c'eſt que mentir? Cependant qui eſt-ce qui s'eſt aviſé de faire à l'Auteur un crime de ce menſonge & de le traiter pour cela d'impoſteur?

On dira vainement que ce n'eſt-là qu'une plaiſanterie, que l'Auteur tout en affirmant ne vouloit perſuader perſonne, qu'il n'a perſuadé perſonne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il ſe donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaiſanterie ſans aucun objet n'eût été qu'un bien ſot

enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme quoiqu'il ne perſuade pas, qu'il faut détacher du public inſtruit des multitudes de lecteurs ſimples & crédules à qui l'hiſtoire du manuſcrit narrée par un Auteur grave avec un air de bonne foi en a réellement impoſé, & qui ont bu ſans crainte dans une coupe de forme antique le poiſon dont ils ſe feroient au moins défiés s'il leur eût été préſenté dans un vaſe moderne.

Que ces diſtinctions ſe trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien ſe permettre que ſa conſcience puiſſe lui reprocher. Car dire une choſe fauſſe à ſon avantage, n'eſt pas moins mentir que ſi on la diſoit au préjudice d'autrui ; quoique le menſonge ſoit

moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'eſt troubler l'ordre de la juſtice, attribuer fauſſement à ſoi-même ou à autrui un acte d'où peut réſulter louange ou blâme, inculpation ou diſculpation, c'eſt faire une choſe injuſte ; or tout ce qui, contraire à la vérité, bleſſe la juſtice en quelque façon que ce ſoit, c'eſt menſonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéreſſe la juſtice en aucune ſorte n'eſt que fiction, & j'avoue que quiconque ſe reproche une pure fiction comme un menſonge a la conſcience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle menſonges officieux ſont de vrais menſonges, parce qu'en impoſer à l'avantage ſoit d'autrui, ſoit de ſoi-même, n'eſt pas moins injuſte, que d'en impoſer à ſon détriment. Quiconque loue ou

blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une perſonne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout qu'il veut, ſans mentir, à moins qu'il ne juge ſur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge fauſſement : car alors s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus reſpectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuiſe dans les converſations oiſeuſes à citer fidellement, les lieux, les tems, les perſonnes, à ne ſe permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonſtance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils ſont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de nar-

rer quelque fait qui leur touche de près ; toutes les couleurs ſont employées pour préſenter les choſes ſous le jour qui leur eſt le plus avantageux, & ſi le menſonge leur eſt utile & qu'ils s'abſtiennent de le dire eux-mêmes, ils le favoriſent avec adreſſe, & font en ſorte qu'on l'adopte ſans le leur pouvoir imputer. Ainſi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout le contraire. En choſes parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre reſpecte ſi fort, le touche fort peu, & il ne ſe fera gueres de ſcrupule d'amuſer une compagnie par des faits controuvés, dont il ne réſulte aucun jugement injuſte ni pour ni contre qui que ce ſoit vivant ou mort. Mais tout diſcours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, eſtime ou mé-

pris, louange ou blâme contre la juſtice & la vérité eſt un menſonge qui jamais n'approchera de ſon cœur, ni de ſa bouche, ni de ſa plume. Il eſt ſolidement *vrai*, même contre ſon intérêt, quoiqu'il ſe pique aſſez peu de l'être dans les converſations oiſeuſes. Il eſt *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper perſonne, qu'il eſt auſſi fidelle à la vérité qui l'accuſe, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impoſe jamais pour ſon avantage, ni pour nuire à ſon ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai*, & l'autre, eſt que celui du monde eſt très-rigoureuſement fidelle à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne la ſert jamais ſi fidellement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent

amour pour la vérité dont je le glorifie? Cet amour eſt donc faux puiſqu'il ſouffre tant d'alliage? Non, il eſt pur & vrai : mais il n'eſt qu'une émanation de l'amour de la juſtice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il ſoit ſouvent fabuleux. Juſtice & vérité ſont dans ſon eſprit deux mots ſynonymes qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La ſainte vérité que ſon cœur adore ne conſiſte point en faits indifférens, & en noms inutiles, mais à rendre fidellement à chacun ce qui lui eſt dû en choſes qui ſont véritablement ſiennes, en imputations bonnes ou mauvaiſes, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange & d'improbation. Il n'eſt faux ni contre autrui, parce que ſon équité l'en empêche & qu'il ne veut nuire à perſonne injuſtement, ni pour lui - même, parce que ſa

conſcience l'en empêche, & qu'il ne ſauroit s'approprier ce qui n'eſt pas à lui. C'eſt ſur-tout de ſa propre eſtime qu'il eſt jaloux; c'eſt le bien dont il peut le moins ſe paſſer, & il ſentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choſes indifférentes, ſans ſcrupule & ſans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités hiſtoriques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la juſtice, à la ſociabilité, aux lumieres utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres autant qu'il dépendra de lui. Tout menſonge hors de-là, ſelon lui n'en eſt pas un. Si le Temple de Gnide eſt un ouvrage utile, l'hiſtoire du manuſcrit Grec n'eſt qu'une fiction très-innocente;

elle eſt un menſonge très-puniſſable, ſi l'ouvrage eſt dangereux.

Telles furent mes regles de conſcience ſur le menſonge & ſur la vérité. Mon cœur ſuivoit machinalement ces regles avant que ma raiſon les eût adoptées, & l'inſtinct moral en fit ſeul l'application. Le criminel menſonge dont la pauvre Marion fut la victime m'a laiſſé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reſte de ma vie non-ſeulement de tout menſonge de cette eſpece, mais de tous ceux qui de quelque façon que ce pût être pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généraliſant ainſi l'excluſion je me ſuis diſpenſé de peſer exactement l'avantage, & le préjudice, & de marquer les limites préciſes du menſonge nuiſible, & du menſonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme cou-

pables, je me les suis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reste mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes, ou plutôt sur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles ou n'ai gueres suivi d'autres regles en toute chose que les impulsions de mon naturel. Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais souvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en choses indifférentes, ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul, lors qu'ayant à soutenir un entretien la lenteur de mes idées, & l'aridité de ma conversation, me forçoit de recourir aux fictions pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présen-

tent pas aſſez-tôt à mon eſprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai ſoin, tant que je puis, qu'elles ne ſoient pas des menſonges, c'eſt-à-dire qu'elles ne bleſſent ni la juſtice ni la vérité due, & qu'elles ne ſoient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon deſir feroit bien d'y ſubſtituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'eſt-à-dire d'y bien repréſenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire ſortir toujours quelque inſtruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de préſence d'eſprit que je n'en aï, & plus de facilité dans la parole pour ſavoir mettre à profit pour l'inſtruction, le babil de la converſation. Sa marche, plus rapide que celle

celle de mes idées me forçant presque toujours de parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises & des inepties, que ma raison désapprouvoit, & que mon cœur désavouoit à mesure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui précédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être réformées par sa censure.

C'est encore par cette premiere, & irrésistible impulsion du tempérament, que dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges, auxquels ma volonté n'a point de part; mais qui la précédent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres, mais non pas ceux qui

peuvent ſervir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi ſeul, ce qui n'eſt pas moins contre ma conſcience & mes principes, que ceux qui peuvent influer ſur le ſort d'autrui.

J'atteſte le Ciel que ſi je pouvois l'inſtant d'après retirer le menſonge qui m'excuſe, & dire la vérité qui me charge ſans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur; mais la honte de me prendre ainſi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-ſincérement de ma faute, ſans néanmoins l'oſer réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité: mais uniquement par embarras & mauvaiſe honte, ſachant même très-bien quelquefois que ce menſonge eſt connu

pour tel, & ne peut me ſervir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. *F****. m'engagea contre mon uſage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic avec lui & M. *B****. chez la Dame ***. reſtauratrice, laquelle & ſes deux filles dînerent auſſi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui eſt mariée depuis peu & qui étoit groſſe, ... (*) s'aviſa de me demander bruſquement & en me fixant, ſi j'avois eu des enfans. Je répondis en rougiſſant juſqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle ſourit malignement en regardant la compagnie: tout cela n'étoit pas bien obſcur, même pour moi.

Il eſt clair d'abord que cette ré-

(*) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pas pu lire dans le manuſcrit.

ponse n'est point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer; car dans la disposition où je voyois les convives, j'étois bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point

ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me ſervir de rien. Il eſt donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dicterent ma réponſe, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faiſois l'aveu de mes fautes avec plus de franchiſe que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je ſentois au-dedans de moi; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte; en devenant plus malheureux, je ſuis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux ſenti mon averſion naturelle pour le menſonge qu'en écrivant mes Confeſſions: car c'eſt là que les tentations auroient été fréquentes & fortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de

ce côté. Mais loin d'avoir rien tû, rien dissimulé qui fût à ma charge, par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me sentois plutôt porté à mentir dans le sens contraire en m'accusant avec trop de sévérité, qu'en m'excusant avec trop d'indulgence, & ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévérement que je ne me suis jugé moi-même. Oui je le dis & le sens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme; sentant que le bien surpassoit le mal, j'avois mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits,

mais dans les circonſtances, & cette eſpece de menſonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller menſonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confeſſions déjà vieux, & dégoûté des vains plaiſirs de la vie que j'avois tous effleurés, & dont mon cœur avoit bien ſenti le vide. Je les écrivois de mémoire ; cette mémoire me manquoit ſouvent ou ne me fourniſſoit que des ſouvenirs imparfaits, & j'en rempliſſois les lacunes par des détails que j'imaginois en ſupplément de ces ſouvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre ſur les momens heureux de ma vie, & je les embelliſſois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je diſois les choſes que j'avois oubliées comme il

me sembloit qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que si quelquefois sans y songer par un mouvement involontaire j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compensées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui tout incroyable qu'elle est n'en est pas moins réelle : j'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout

ce qu'il eut d'aimable, & ſouvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honoroit trop, & qu'en faiſant mes Confeſſions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans ſans me vanter des heureuſes qualités dont mon cœur étoit doué, & même en ſupprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma premiere enfance, qui tous deux ſont bien venus à mon ſouvenir en écrivant, mais que j'ai rejettés l'un & l'autre par l'unique raiſon dont je viens de parler.

J'allois preſque tous les dimanches paſſer la journée aux Pâquis chez M. *Fazy* qui avoit épouſé une de mes tantes & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luiſant flattoit

ma vue, je fus tenté d'y poser mes doigts & je les promenois avec plaisir sur le lissé du cylindre, quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue lui donna un demi-quart de tour si adroitement, qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts ; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent écrasés par le bout & que les deux ongles y restassent. Je fis un cri perçant, *Fazy* détourne à l'instant la roue, mais les ongles ne resterent pas moins au cylindre & le sang ruisseloit de mes doigts. *Fazy* consterné s'écrie, sort de la roue, m'embrasse & me conjure d'appaiser mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la sienne me toucha, je me tus, nous fûmes à la carpiere, où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon sang avec de la mousse. Il me supplia avec larmes de ne point l'accuser ; je le lui

promis & le tins ſi bien, que plus de vingt ans après, perſonne ne ſavoit par quelle avanture j'avois deux de mes doigts cicatriſés; car ils le ſont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois ſemaines, & plus de deux mois hors d'état de me ſervir de ma main, diſant toujours qu'une groſſe pierre en tombant m'avoit écraſé mes doigts.

> Magnanima menzôgna! or quando è il vero
> Si bello che ſi poſſa à te preporre?

Cet accident me fut pourtant bien ſenſible par la circonſtance, car c'étoit le tems des exercices où l'on faiſoit manœuvrer la Bourgeoiſie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec leſquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie paſſant ſous ma fenêtre avec mes

trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre hiſtoire eſt toute ſemblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appellé *Plince.* Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna ſur la tête nue un coup de mail ſi bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait ſauter la cervelle. Je tombe à l'inſtant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon ſang ruiſſeler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il ſe précipite ſur moi, m'embraſſe, me ſerre étroitement en fondant en larmes & pouſſant des cris perçans. Je l'embraſſois auſſi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuſe, qui n'étoit pas ſans quel-

que douceur. Enfin il ſe mit en devoir d'étancher mon ſang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient ſuffire, il m'entraîna chez ſa mere qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne Dame faillit à ſe trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle ſut conſerver des forces pour me panſer, & après avoir bien baſſiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macerées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très-uſité dans notre pays. Ses larmes & celles de ſon fils pénétrerent mon cœur au point que long-tems je la regardois comme ma mere & ſon fils comme mon frere, juſqu'à-ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même ſecret ſur cet accident que ſur l'autre, & il m'en

eſt arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confeſſions, tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je ſentois dans mon caractere. Non, quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choſes indifférentes & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le plaiſir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confeſſions impartialement, ſi jamais cela arrive, ſentira que les aveux que j'y fais ſont plus humilians, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il ſuit de toutes ces réflexions que la profeſſion de véracité que je

me ſuis faite a plus ſon fondement ſur des ſentimens de droiture & d'équité que ſur la réalité des choſes & que j'ai plus ſuivi dans la pratique, les directions morales de ma conſcience, que les notions abſtraites du vrai, & du faux. J'ai ſouvent débité bien des fables, mais j'ai très-rarement menti. En ſuivant ces principes j'ai donné ſur moi beaucoup de priſes aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me ſuis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'eſt uniquement par-là, ce me ſemble, que la vérité eſt une vertu. A tout autre égard elle n'eſt pour nous qu'un être métaphyſique dont il ne réſulte ni bien, ni mal.

Je ne ſens pourtant pas mon cœur aſſez content de ces diſtinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhenſi-

ble. En peſant avec tant de ſoin ce que je devois aux autres, ai-je aſſez examiné ce que je me devois à moi-même ? S'il faut être juſte pour autrui, il faut être vrai pour ſoi, c'eſt un hommage que l'honnête-homme doit rendre à ſa propre dignité. Quand la ſtérilité de ma converſation me forçoit d'y ſuppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuſer autrui s'avilir ſoi-même; & quand, entraîné par le plaiſir d'écrire, j'ajoutois à des choſes réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore parce que orner la vérité par des fables, c'eſt en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcuſable eſt la deviſe que j'avois choiſie. Cette deviſe m'obligeoit plus que tout autre homme à une profeſſion plus étroite de la vérité, & il

il ne ſuffiſoit pas que je lui ſacrifiaſſe par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui ſacrifier auſſi ma foibleſſe, & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occaſion & qu'il ne ſortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoit particuliérement conſacrée à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere deviſe, & me répéter ſans ceſſe tant que j'oſai la porter. Jamais la fauſſeté ne dicta mes menſonges, ils ſont tous venus de foibleſſe, mais cela m'excuſe très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus ſe garantir du vice, mais c'eſt être arrogant & téméraire d'oſer profeſſer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me ſeroient jamais venues dans l'eſprit ſi l'Abbé *R****. ne

me les eût ſuggérées. Il eſt bien tard, ſans doute, pour en faire uſage; mais il n'eſt pas trop tard au moins pour redreſſer mon erreur, & remettre ma volonté dans la regle: car c'eſt déſormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choſes ſemblables, la maxime de Solon eſt applicable à tous les âges, & il n'eſt jamais trop tard pour apprendre même de ſes ennemis, à être ſage, vrai, modeſte, & à moins préſumer de ſoi.

CINQUIEME PROMENADE.

De toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes,) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux & ne m'a laissé de si tendres regrets que l'Isle de St. Pierre au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Isle qu'on appelle à Neufchâtel l'Isle de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable & singuliérement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aye trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne ſont plus ſauvages & romantiques que celles du Lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne ſont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maiſons ; il y a auſſi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'aſyles ombragés de boccages, des contraſtes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas ſur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays eſt peu fréquenté par les voyageurs ; mais il eſt intéreſſant pour des contemplatifs ſolitaires qui aiment à s'enivrer à loiſir des charmes de la nature, & à ſe recueillir dans un ſilence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques

oiſeaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau baſſin d'une forme preſque ronde, enferme dans ſon milieu deux petites Isles, l'une habitée & cultivée d'environ demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déſerte & en friche, & qui ſera détruite à la fin par les tranſports de la terre qu'on en ôte ſans ceſſe pour réparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'eſt ainſi que la ſubſtance du foible eſt toujours employée au profit du puiſſant.

Il n'y a dans l'Isle qu'une ſeule maiſon, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainſi que l'Isle, & où loge un Receveur avec ſa famille & ſes domeſtiques. Il y entretient une nombreuſe baſſe-cour, une voliere, & des réſervoirs pour le poiſſon. L'Isle dans ſa petiteſſe eſt tellement variée

dans ſes terrains & ſes aſpects, qu'elle offre toutes ſortes de ſites, & ſouffre toutes ſortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, des gras pâturages ombragés de boſquets, & bordés d'arbriſſeaux de toute eſpece dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terraſſe plantée de deux rangs d'arbres borde l'Isle dans ſa longueur, & dans le milieu de cette terraſſe on a bâti un joli ſalon où les habitans des rives voiſines ſe raſſemblent & viennent danſer les dimanches durant les vendanges.

C'eſt dans cette Isle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le ſéjour ſi charmant, j'y menois une vie ſi convenable à mon humeur que, réſolu d'y finir mes jours je n'avois d'autre inquiétude ſinon qu'on ne me laiſſât pas exécuter ce projet qui ne s'ac-

cordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je ſentois déjà les premiers effets. Dans les preſſentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet aſyle une priſon perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puiſſance & tout eſpoir d'en ſortir, on m'eût interdit toute eſpece de communication avec la terre ferme, de ſorte qu'ignorant tout ce qui ſe faiſoit dans le monde j'en euſſe oublié l'exiſtence, & qu'on y eût oublié la mienne auſſi.

On ne m'a laiſſé paſſer gueres que deux mois dans cette Isle, mais j'y aurois paſſé deux ans, deux ſiecles, & toute l'éternité ſans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y euſſe avec ma compagne, d'autre ſociété que celle du Receveur, de ſa femme & de ſes domeſtiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes

gens, & rien de plus; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie, & tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur & en quoi consistoit sa jouissance ? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce siecle sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, & tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé

de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient, cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées, & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient

alloient ſi bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque choſe. Un de mes plus grands délices étoit ſur-tout de laiſſer toujours mes livres bien encaiſſés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuſes lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois en murmurant l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine eſpérance de n'avoir plus beſoin de la remprunter. Au lieu de ces triſtes paperaſſes & de toute cette bouquinerie j'empliſſois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma premiere ferveur de Botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avoit inſpiré un goût qui bientôt devint paſſion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amuſement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle

qu'aime à prendre un pareſſeux. J'entrepris de faire la *Flora petrinſularis* & de décrire toutes les plantes de l'Isle ſans en omettre une ſeule avec un détail ſuffiſant pour m'occuper le reſte de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre ſur un zeſt de citron, j'en aurois fait un ſur chaque gramen des prés, ſur chaque mouſſe des bois, ſur chaque lichen qui tapiſſe les rochers; enfin je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conſéquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faiſions tous enſemble, j'allois, une loupe à la main & mon *ſyſtema naturæ* ſous le bras, viſiter un canton de l'Isle que j'avois pour cet effet diviſée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en cha-

que saison. Rien n'est plus singulier que les ravissemens, les extases que j'éprouvois à chaque observation que je faisois sur la structure & l'organisation végétale, & sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le systême étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La distinction des caracteres génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée m'enchantoit en les vérifiant sur les especes communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle, le ressort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire, l'explosion du fruit de la Balsamine & de la capsule du Buis, mille petits jeux de la fructification que j'observois pour la premiere fois me combloient de joie, & j'allois demandant si l'on avoit vu les cornes de

la Brunelle comme La Fontaine demandoit si l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. J'employois le reste de la matinée à aller avec le Receveur, sa femme & Thérese visiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux, & souvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres ceint d'un sac que je remplissois de fruit, & que je dévallois ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en est inséparable me rendoient le repos du dîné très-agréable; mais quand il se prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois si long-tems attendre,

& pendant qu'on étoit encore à table, je m'esquivois & j'allois me jetter seul dans un bateau que je conduisois au milieu du lac quand l'eau étoit calme, & là, m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le Ciel, je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, & qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissoient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvois si loin de l'Isle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau je me plaisois à cô-

toyer les verdoyantes rives de l'Isle dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont ſouvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle, d'y débarquer & d'y paſſer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonſcrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des perſicaires, des arbriſſeaux de toute eſpece, & tantôt m'établiſſant au ſommet d'un tertre ſablonneux, couvert de gazon, de ſerpolet, de fleurs, même d'eſparcette, & de treffles qu'on y avoit vraiſemblablement ſemés autrefois, & très-propre à loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix ſans rien craindre, & ſans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles & femelles, & nous allâmes en grande

pompe, ſa femme, une de ſes ſœurs, Thérèſe & moi les établir dans la petite Isle, où ils commençoient à peupler avant mon départ & où ils auront proſpéré ſans doute, s'ils ont pu ſoutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Isle à la petite, & je notois avec orgueil, que la Receveuſe qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua ſous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traverſée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation je paſſois mon après-midi à parcourir l'Isle en herboriſant à droite & à gauche, m'aſſeyant tantôt dans les réduits les plus

plus rians & les plus ſolitaires pour y rêver à mon aiſe, tantôt ſur les terraſſes & les tertres, pour parcourir des yeux le ſuperbe & raviſſant coup-d'œil du lac & de ſes rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines dans leſquelles la vue s'étendoit juſqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le ſoir approchoit je deſcendois des cimes de l'Isle & j'allois volontiers m'aſſeoir au bord du lac ſur la grève dans quelque aſyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes ſens, & chaſſant de mon ame toute autre agitation, la plongeoient dans une rêverie délicieuſe où la nuit me ſurprenoit ſouvent ſans que je m'en fuſſe apperçu. Le flux & reflux de cette eau, ſon bruit continu mais

renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille & mes yeux, suppléoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De tems à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offroit l'image : mais bientôt ces impressions légeres s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui sans aucun concours actif de mon ame ne laissoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de-là sans efforts.

Après le soupé quand la soirée étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de pro-

menade ſur la terraſſe pour y reſpirer l'air du lac & la fraîcheur. On ſe repoſoit dans le pavillon, on rioit, on cauſoit, on chantoit quelque vieille chanſon qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de ſa journée & n'en deſirant qu'une ſemblable pour le lendemain.

Telle eſt, laiſſant à part les viſites imprévues & importunes, la maniere dont j'ai paſſé mon tems dans cette Isle durant le ſéjour que j'y ai fait. Qu'on me diſe à préſent ce qu'il y a là d'aſſez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets ſi vifs, ſi tendres & ſi durables, qu'au bout de quinze ans il m'eſt impoſſible de ſonger à cette habitation chérie ſans m'y ſentir à chaque fois tranſporter encore par les élans du deſir.

J'ai remarqué dans les viciſſitudes d'une longue vie que les époques

des plus douces jouiſſances & des plaiſirs les plus vifs ne ſont pourtant pas celles dont le ſouvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de paſſion, quelques vifs qu'ils puiſſent être ne ſont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair-ſemés dans la ligne de la vie. Ils ſont trop rares & trop rapides pour conſtituer un état, & le bonheur que mon cœur regrette n'eſt point compoſé d'inſtans fugitifs, mais un état ſimple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroit le charme au point d'y trouver enfin la ſuprême félicité.

Tout eſt dans un flux continuel ſur la terre. Rien n'y garde une forme conſtante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choſes extérieures paſſent & changent né-

ceſſairement comme elles. Toujours en avant ou en arriere de nous, elles rappellent le paſſé qui n'eſt plus, ou préviennent l'avenir qui ſouvent ne doit point être : il n'y a rien là de ſolide à quoi le cœur ſe puiſſe attacher. Auſſi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaiſir qui paſſe; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y ſoit connu. A peine eſt-il dans nos plus vives jouiſſances un inſtant où le cœur puiſſe véritablement nous dire: *je voudrois que cet inſtant durât toujours.* Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laiſſe encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque choſe avant, ou deſirer encore quelque choſe après ?

Mais s'il eſt un état où l'ame trouve une aſſiette aſſez ſolide pour s'y repoſer toute entiere & raſſembler là tout ſon être, ſans avoir be-

ſoin de rappeller le paſſé, ni d'enjamber ſur l'avenir ; où le tems ne ſoit rien pour elle, où le préſent dure toujours ſans néanmoins marquer ſa durée & ſans aucune trace de ſucceſſion, ſans aucun autre ſentiment de privation ni de jouiſſance, de plaiſir ni de peine, de deſir ni de crainte que celui ſeul de notre exiſtence, & que ce ſentiment ſeul puiſſe la remplir toute entiere ; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaiſirs de la vie ; mais d'un bonheur ſuffiſant, parfait & plein, qui ne laiſſe dans l'ame aucun vide qu'elle ſente le beſoin de remplir. Tel eſt l'état où je me ſuis trouvé ſouvent à l'Isle de St. Pierre dans mes rêveries ſolitaires, ſoit couché dans mon bateau que je laiſſois dé-

river au gré de l'eau, ſoit aſſis ſur les rives du lac agité, ſoit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruiſſeau murmurant ſur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille ſituation? De rien d'extérieur à ſoi, de rien ſinon de ſoi-même & de ſa propre exiſtence; tant que cet état dure, on ſe ſuffit à ſoi-même, comme Dieu. Le ſentiment de l'exiſtence dépouillé de toute autre affection eſt par lui-même un ſentiment précieux de contentement & de paix, qui ſuffiroit ſeul pour rendre cette exiſtence chere & douce, à qui ſauroit écarter de ſoi toutes les impreſſions ſenſuelles & terreſtres qui viennent ſans ceſſe nous en diſtraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de paſſions continuelles connoiſſent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu

d'inſtans, n'en conſervent qu'une idée obſcure & confuſe qui ne leur en fait pas ſentir le charme. Il ne ſeroit pas même bon dans la préſente conſtitution des choſes, qu'avides de ces douces extaſes, ils s'y dégoûtaſſent de la vie active dont leurs beſoins toujours renaiſſans leur preſcrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la ſociété humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour ſoi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui ſauroient ôter.

Il eſt vrai que ces dédommagemens ne peuvent être ſentis par toutes les ames ni dans toutes les ſituations. Il faut que le cœur ſoit en paix & qu'aucune paſſion n'en vienne troubler le calme. Il y faut

des diſpoſitions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos abſolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni ſecouſſes ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'eſt qu'une léthargie. Si le mouvement eſt inégal ou trop fort il réveille; en nous rappellant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'inſtant ſous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au ſentiment de nos malheurs. Un ſilence abſolu porte à la triſteſſe. Il offre une image de la mort. Alors le ſecours d'une imagination riante eſt néceſſaire & ſe préſente aſſez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors,

ſe fait alors au-dedans de nous. Le repos eſt moindre, il eſt vrai, mais il eſt auſſi plus agréable, quand de légeres & douces idées, ſans agiter le fond de l'ame, ne font pour ainſi dire qu'en effleurer la ſurface. Il n'en faut qu'aſſez pour ſe ſouvenir de ſoi-même en oubliant tous ſes maux. Cette eſpece de rêverie peut ſe goûter par tout où l'on peut être tranquille, & j'ai ſouvent penſé qu'à la Baſtille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela ſe faiſoit bien mieux & plus agréablement dans une Isle fertile & ſolitaire, naturellement circonſcrite & ſéparée du reſte du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des ſouvenirs attriſtans, où la ſociété

du petit nombre d'habitans étoit liante & douce ſans être intéreſſante au point de m'occuper inceſſamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour ſans obſtacles & ſans ſoins aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oiſiveté. L'occaſion ſans doute étoit belle pour un rêveur, qui, ſachant ſe nourrir d'agréables chimeres au milieu des objets les plus déplaiſans, pouvoit s'en raſſaſier à ſon aiſe en y faiſant concourir tout ce qui frappoit réellement ſes ſens. En ſortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiſeaux & laiſſant errer mes yeux au loin ſur les romaneſques rivages qui bordoient une vaſte étendue d'eau claire & criſtalline, j'aſſimilois à mes fictions tous ces aimables objets, & me trouvant enfin ramené par degrés à moi

même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois marquer le point de séparation des fictions aux réalités; tant tout concouroit également à me rendre chere la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Isle chérie sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le souvenir des calamités de toute espece qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années! Ils seroient bientôt oubliés pour jamais: sans doute ils ne m'oublieroient pas de même: mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon ame s'élance-

roit fréquemment au-dessus de cette atmosphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences célestes dont elle espere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les aîles de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux seroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis ne fais-je pas la même chose? Je fais même plus; à l'attrait d'une rêverie abstraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient souvent à mes sens dans mes extases, & maintenant, plus ma rêverie est profonde,

plus elle me les peint vivement. Je ſuis ſouvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur eſt qu'à meſure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas ſi longtems. Hélas! c'eſt quand on commence à quitter ſa dépouille qu'on en eſt le plus offuſqué!

SIXIEME PROMENADE.

NOUS n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne pussions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher.

Hier en passant sur le nouveau boulevard pour aller herboriser le long de la Biévre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'enfer, & m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même, mais en me rappellant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, & je ne pus

m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la ſortie de la barriere d'enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tiſanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boîteux, qui, clopinant avec ſes béquilles s'en va d'aſſez bonne grace demandant l'aumône aux paſſans. J'avois fait une eſpece de connoiſſance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je paſſois de venir me faire ſon petit compliment, toujours ſuivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaiſir, y joignant même le plus ſouvent celui d'exciter & d'écouter ſon petit babil que

je trouvois agréable. Ce plaiſir devenu par degrés habitude ſe trouva je ne ſais comment transformé dans une eſpece de devoir dont je ſentis bientôt la gêne ; ſur-tout à cauſe de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller ſouvent M. *Rouſſeau*, pour montrer qu'il me connoiſſoit bien, ce qui m'apprenoit aſſez au contraire qu'il ne me connoiſſoit pas plus que ceux qui l'avoient inſtruit. Dès-lors je paſſois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus ſouvent un détour quand j'approchois de cette traverſe.

Voilà ce que je découvris en y réfléchiſſant : car rien de tout cela ne s'étoit offert juſqu'alors diſtinctement à ma penſée. Cette obſervation m'en a rappellé ſucceſſivement des multitudes d'autres qui m'ont

bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je sais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter ; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui réglent ma destinée ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est jamais qu'un leurre qu'on me présente pour m'attirer dans le piége où l'on veut m'enlacer. Je sais cela ; je sais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance est de m'abstenir d'agir, de peur de

mal faire ſans le vouloir & ſans le ſavoir.

Mais il fut des tems plus heureux où ſuivant les mouvemens de mon cœur je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content, & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaiſir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus ſecret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai ſenti ſouvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur ſuite : alors le plaiſir a diſparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes ſoins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne preſque inſupportable. Durant mes courtes proſpérités beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais dans tous les ſervices que je pus leur rendre aucun d'eux ne

fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur, naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient suivre ; & dès que quelque infortuné avoit jetté sur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait désormais, & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite, sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'onereux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obs-

curité. Mais quand une fois ma per-
ſonne fut affichée par mes écrits,
faute grave ſans doute, mais plus
qu'expiée par mes malheurs; dès-
lors je devins le bureau général d'a-
dreſſe de tous les ſouffreteux ou ſoi-
diſants tels, de tous les avanturiers
qui cherchoient des dupes, de tous
ceux qui ſous prétexte du grand crédit
qu'ils feignoient de m'attribuer vou-
loient s'emparer de moi de maniere
ou d'autre. C'eſt alors que j'eus lieu
de connoître que tous les penchans
de la nature, ſans excepter la bien-
faiſance elle-même, portés ou ſuivis
dans la ſociété ſans prudence & ſans
choix changent de nature & devien-
nent ſouvent auſſi nuiſibles qu'ils
étoient utiles dans leur premiere di-
rection. Tant de cruelles expérien-
ces changerent peu-à-peu mes pre-
mieres diſpoſitions ou plutôt les ren-
fermant enfin dans leurs véritables

bornes, elles m'apprirent à ſuivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorſqu'il ne ſervoit qu'à favoriſer la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puiſqu'elles m'ont procuré par la réflexion de nouvelles lumieres ſur la connoiſſance de moi-même & ſur les vrais motifs de ma conduite en mille circonſtances ſur leſquelles je me ſuis ſi ſouvent fait illuſion. J'ai vu que pour bien faire avec plaiſir, il falloit que j'agiſſe librement, ſans contrainte, & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre il ſuffiſoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouiſſances, &, comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'euſſe été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où

le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems de ma propre vertu ; car il n'y en a point à ſuivre ſes penchans, & à ſe donner, quand ils nous y portent, le plaiſir de bien faire : mais elle conſiſte à les vaincre quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous preſcrit, & voilà ce que j'ai ſu moins faire qu'homme du monde. Né ſenſible & bon, portant la pitié juſqu'à la foibleſſe, & me ſentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la généroſité, je fus humain, bienfaiſant, ſecourable par goût, par paſſion même, tant qu'on n'intéreſſa que mon cœur ; j'euſſe été le meilleur & le plus clément des hommes, ſi j'en avois été le plus puiſſant, & pour éteindre en moi tout deſir de vengeance, il m'eût ſuffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juſte

ſans peine contre mon propre intérêt, mais contre celui des perſonnes qui m'étoient cheres je n'aurois pu me réſoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût ſeulement que m'abſtenir ; alors j'étois fort le plus ſouvent ; mais agir contre mon penchant me fut toujours impoſſible. Que ce ſoit les hommes, le devoir ou même la néceſſité qui commande, quand mon cœur ſe tait, ma volonté reſte ſourde, & je ne ſaurois obéir. Je vois le mal qui me menace & je le laiſſe arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me laſſe & m'épuiſe bien vîte ; je ne ſaurois continuer. En toute choſe imaginable ce que je ne fais pas avec plaiſir, m'eſt bientôt impoſſible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon desir suffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en aversion même, pour peu qu'elle agisse trop fortement ; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faisois de moi-même, lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de sa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaisir à l'être, dès-lors la gêne commence, & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cede, est foiblesse & mauvaise honte, mais la bonne volonté n'y est plus, & loin que je m'en applaudisse en moi-même,

je me reproche en ma conſcience de bien faire à contre-cœur.

Je ſais qu'il y a une eſpece de contrat & même le plus ſaint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'eſt une ſorte de ſociété qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général, & ſi l'obligé s'engage tacitement à la reconnoiſſance, le bienfaiteur s'engage de même à conſerver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveller les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en ſera requis. Ce ne ſont pas là des conditions expreſſes, mais ce ſont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la premiere fois refuſe un ſervice gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de ſe plain-

dre à celui qu'il a refusé ; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grace qu'il lui accorda ci-devant, frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir ; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne sais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre, mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette c'est un devoir que je remplis ; quand je fais un don c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élevent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences j'ai appris à prévoir de loin les con-

ſéquences de mes premiers mouvemens ſuivis, & je me ſuis ſouvent abſtenu d'une bonne œuvre que j'avois le deſir & le pouvoir de faire, effrayé de l'aſſujettiſſement auquel dans la ſuite je m'allois ſoumettre, ſi je m'y livrois inconſidérément. Je n'ai pas toujours ſenti cette crainte, au contraire dans ma jeuneſſe je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai ſouvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoiſſance encore plus que par intérêt. Mais les choſes ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, auſſi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne reſſembloit point à la premiere, & mes propres ſentimens pour les autres ont ſouffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les

mêmes gens que j'ai vus ſucceſſivement dans ces deux générations ſi différentes, ſe ſont pour ainſi dire aſſimilés ſucceſſivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils ſont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela ſeul que les tems ſont changés les hommes ont changé comme eux. Eh comment pourrois-je garder les mêmes ſentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître! Je ne les hais point, parce que je ne ſaurois haïr; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent ni m'abſtenir de le leur témoigner.

Peut-être ſans m'en appercevoir ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel réſiſteroit ſans s'altérer, à une ſituation pareille à la mienne? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce

que la nature a mis d'heureuſes diſpoſitions dans mon cœur eſt tourné par ma deſtinée, & par ceux qui en diſpoſent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me préſente à faire que comme un piége qu'on me tend, & ſous lequel eſt caché quelque mal. Je ſais que quel que ſoit l'effet de l'œuvre je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y eſt toujours ſans doute, mais le charme intérieur n'y eſt plus, & ſi-tôt que ce ſtimulant me manque, je ne ſens qu'indifférence & glace au-dedans de moi, & ſûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au déſaveu de la raiſon ne m'inſpire que répugnance & réſiſtance, où j'euſſe été plein d'ardeur & de zele dans mon état naturel.

Il eſt des ſortes d'adverſités qui élevent & renforcent l'ame, mais il en eſt qui l'abattent & la tuent ; telle eſt celle dont je ſuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frénétique ; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abſtiens d'agir ; & cet état qui n'eſt innocent que parce qu'il eſt forcé, me fait trouver une ſorte de douceur à me livrer pleinement ſans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin ſans doute, puiſque j'évite les occaſions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laiſſe pas voir les choſes comme elles ſont, je m'abſtiens de juger ſur les apparences qu'on leur donne, & de quelque leurre

qu'on couvre les motifs d'agir, il ſuffit que ces motifs ſoient laiſſés à ma portée pour que je ſois ſûr qu'ils ſont trompeurs.

Ma deſtinée ſemble avoir tendu dès mon enfance le premier piége qui m'a rendu long-tems ſi facile à tomber dans tous les autres. Je ſuis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une ſeule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens & de choſes, j'ai donné dans mille embûches ſans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine ſuffi pour m'éclairer ſur mon ſort. Une fois convaincu qu'il n'y a que menſonge & fauſſeté dans les démonſtrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai paſſé rapidement à l'autre extrémité : car quand on eſt une fois ſorti

ſorti de ſon naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me ſuis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire, cette répugnance ne peut jamais aller juſqu'à l'averſion. En penſant à la dépendance où ils ſe ſont mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne ſuis malheureux, ils le ſont eux-mêmes, & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être ſe mêle encore à ces jugemens, je me ſens trop au-deſſus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéreſſer tout au plus juſqu'au mépris, mais jamais juſqu'à la haine: enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui

que ce ſoit. Ce ſeroit reſſerrer, comprimer mon exiſtence, & je voudrois plutôt l'étendre ſur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aſpect frappe mes ſens, & par eux, mon cœur d'impreſſions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le mal-aiſe ceſſe auſſitôt que l'objet qui le cauſe a diſparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur préſence, mais jamais par leur ſouvenir. Quand je ne les vois plus, ils ſont pour moi comme s'ils n'exiſtoient point.

Ils ne me ſont même indifférens qu'en ce qui ſe rapporte à moi : car dans leurs rapports entr'eux, ils peuvent encore m'intéreſſer & m'émouvoir comme les perſonnages d'un drame que je verrois repréſenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la juſtice me devînt indifférente. Le ſpectacle de l'in-

juſtice & de la méchanceté me fait encore bouillir le ſang de colere ; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni oſtentation me font toujours treſſaillir de joie, & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie moi-même ; car après ma propre hiſtoire, il faudroit que je fuſſe inſenſé pour adopter, ſur quoi que ce fût, le jugement des hommes, & pour croire aucune choſe ſur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient auſſi parfaitement inconnus aux hommes que le ſont mon caractere & mon naturel, je vivrois encore ſans peine au milieu d'eux. Leur ſociété même pourroit me plaire tant que je leur ſerois parfaitement étranger. Livré ſans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais

de moi. J'exercerois ſur eux une bienveillance univerſelle & parfaitement déſintéreſſée : mais ſans former jamais d'attachement particulier, & ſans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois reſté libre, obſcur, iſolé comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune paſſion nuiſible. Si j'euſſe été inviſible & tout-puiſſant comme Dieu, j'aurois été bienfaiſant & bon comme lui. C'eſt la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foibleſſe & l'eſclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'euſſe été poſſeſſeur de l'anneau de Gygès il m'eût tiré de la dépendance des hommes

& les eût mis dans la mienne. Je me ſuis ſouvent demandé dans mes châteaux en Eſpagne quel uſage j'aurois fait de cet anneau ; car c'eſt bien là que la tentation d'abuſer doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes deſirs, pouvant tout, ſans pouvoir être trompé par perſonne, qu'aurois-je pu deſirer avec quelque ſuite ? Une ſeule choſe : c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aſpect de la félicité publique eût pu ſeul toucher mon cœur d'un ſentiment permanent ; & l'ardent deſir d'y concourir eût été ma plus conſtante paſſion. Toujours juſte ſans partialité, & toujours bon ſans foibleſſe, je me ſerois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils ſont, & liſant aiſément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'aſſez ai-

mables pour mériter toutes mes affections ; peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges : mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice févere, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence & dispensateur de ses loix, selon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de Saint Médard.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de pénétrer par-tout

invisible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'eussai-je point été conduit par elles? Ce seroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme doit être au-dessus des foiblesses de l'humanité, sans quoi, cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres, & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que

je ne ſuis & que mon aſpect irrite leur injuſtice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipſer au milieu d'eux. C'eſt à eux de ſe cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumiere du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur eſt impoſſible; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils ſe ſont fait & qu'ils ont fait ſelon leur cœur pour le haïr à leur aiſe. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent: je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'eſt pas moi qu'ils voyent ainſi.

Le réſultat que je puis tirer de toutes ces réflexions eſt, que je n'ai jamais été vraiment propre à la ſociété civile où tout eſt gêne, obligation, devoir, & que mon naturel

indépendant me rendit toujours incapable des aſſujettiſſemens néceſſaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je ſuis bon, & je ne fais que du bien; mais ſi-tôt que je ſens le joug, ſoit de la néceſſité ſoit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je ſuis nul. Lorſqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je ſuis foible. Je m'abſtiens d'agir: car toute ma foibleſſe eſt pour l'action, toute ma force eſt négative, & tous mes péchés ſont d'omiſſion, rarement de commiſſion. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme conſiſtât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours reclamée, ſouvent conſervée, & par qui j'ai été

le plus en ſcandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, déteſtant la liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils faſſent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils ſe gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de ſervile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la ſociété comme un membre inutile, mais de m'en proſcrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue; mais pour du mal, il n'en eſt entré dans ma volonté de ma vie, & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.

SEPTIEME PROMENADE.

Le recueil de mes longs rêves eſt à peine commencé, & déjà je ſens qu'il touche à ſa fin. Un autre amuſement lui ſuccéde, m'abſorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis ; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la ſituation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de ſuivre en tout mon penchant ſans contrainte. Je ne peux rien à mon ſort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant déſormais nuls pour moi, la ſageſſe même veut qu'en ce qui reſte à ma portée je faſſe tout ce qui me flatte, ſoit en public, ſoit à-part-moi, ſans

autre regle que ma fantaiſie, & ſans autre meſure que le peu de force qui m'eſt reſté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la Botanique pour toute occupation. Déjà vieux j'en avois pris la premiere teinture en Suiſſe auprès du Docteur d'*Ivernois*, & j'avois herboriſé aſſez heureuſement durant mes voyages pour prendre une connoiſſance paſſable du regne végétal. Mais devenu plus que ſexagénaire & ſédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herboriſations, & d'ailleurs aſſez livré à ma copie de muſique pour n'avoir pas beſoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amuſement qui ne m'étoit plus néceſſaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je

trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle le peu que je ſavois s'eſt preſque entiérement effacé de ma mémoire & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de ſoixante-cinq ans paſſés, privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me reſtoient pour courir la campagne, ſans guide, ſans livres, ſans jardin, ſans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la premiere fois; me voilà ſérieuſement occupé du ſage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues ſur la terre. Hors d'état de racheter des livres de Botanique, je me ſuis mis en devoir de tranſcrire ceux qu'on m'a prêtés, & réſolu de re-

faire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes & de tous les arbres des Indes. Je commence toujours à bon compte par le Mouron, le Cerfeuil, la Bourache & le Seneçon; j'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à justifier le parti que je prends de suivre cette fantaisie; je la trouve très-raisonnable, persuadé que dans la position où je suis, me livrer aux amusemens qui me flattent, est une grande sagesse, & même une grande vertu: c'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma def-

tinée du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me venger de mes persécuteurs à ma maniere, je ne saurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, sans doute, la raison me permet, me prescrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empêche de suivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite sans profit, sans progrès, & qui, vieux, radoteur, déjà caduque & pesant, sans facilité, sans mémoire, me ramene aux exercices de la jeunesse & aux leçons d'un écolier. Or c'est une bizarrerie que je voudrois m'expliquer; il me semble que, bien éclaircie, elle pourroit jetter quelque nouveau jour sur cette

connoiſſance de moi-même, à l'acquiſition de laquelle j'ai conſacré mes derniers loiſirs.

J'ai penſé quelquefois aſſez profondément ; mais rarement avec plaiſir, preſque toujours contre mon gré & comme par force : la rêverie me délaſſe & m'amuſe, la réflexion me fatigue & m'attriſte ; penſer fut toujours pour moi une occupation pénible & ſans charme. Quelquefois mes rêveries finiſſent par la méditation, mais plus ſouvent mes méditations finiſſent par la rêverie, & durant ces égaremens, mon ame erre & plâne dans l'univers ſur les aîles de l'imagination dans des extaſes qui paſſent toute autre jouiſſance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute ſa pureté, toute autre occupation me fut toujours inſipide. Mais quand une fois, jetté dans la carriere

riere littéraire par des impulſions étrangeres, je ſentis la fatigue du travail d'eſprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuſe, je ſentis en même tems languir & s'attiédir mes douces rêveries, & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triſte ſituation je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extaſes qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & ſans autre dépenſe que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oiſiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce côté ſon activité, & que le continuel ſentiment de mes peines me reſſerrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un inſtinct qui m'eſt naturel, me faiſant fuir toute

idée attriſtante, impoſa ſilence à mon imagination, & fixant mon attention ſur les objets qui m'environnoient, me fit pour la premiere fois détailler le ſpectacle de la nature, que je n'avois gueres contemplé juſqu'alors qu'en maſſe, & dans ſon enſemble.

Les arbres, les arbriſſeaux, les plantes ſont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'eſt ſi triſte que l'aſpect d'une campagne nue & pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon, & des ſables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de ſa robe de noces au milieu du cours des eaux & du chant des oiſeaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois regnes, un ſpectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le ſeul ſpectacle au monde dont ſes yeux & ſon cœur ne ſe laſſent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame

ſenſible, plus il ſe livre aux extaſes qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ſes ſens, & il ſe perd avec une délicieuſe ivreſſe dans l'immenſité de ce beau ſyſtême avec lequel il ſe ſent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne ſent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonſtance particuliere reſſerre ſes idées & circonſcrive ſon imagination pour qu'il puiſſe obſerver par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embraſſer.

C'eſt ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur reſſerré par la détreſſe, rapprochoit & concentroit tous ſes mouvemens autour de lui pour conſerver ce reſte de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment

dans les bois & dans les montagnes, n'oſant penſer de peur d'attiſer mes douleurs. Mon imagination qui ſe refuſe aux objets de peine laiſſoit mes ſens ſe livrer aux impreſſions légeres mais douces des objets environnans. Mes yeux ſe promenoient ſans ceſſe de l'un à l'autre, & il n'étoit pas poſſible que dans une variété ſi grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage, & les arrêtoient plus long-tems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui dans l'infortune repoſe, amuſe, diſtrait l'eſprit & ſuſpend le ſentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diverſion & la rend plus ſéduiſante. Les odeurs ſuaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes ſemblent ſe diſputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaiſir pour ſe livrer à des ſenſations ſi

douces, & si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés, c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle, & dans la plupart que leur esprit trop occupé d'autres idées ne se livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs sens.

Une autre chose contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût ; c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remedes. *Théophraste* s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philosophe comme le seul Botaniste de l'antiquité : aussi n'est-il presque point connu parmi nous ; mais grace à un certain Dioscoride grand compilateur de recettes, & à ses commentateurs, la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point ; savoir les pré-

tendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organifation végétale puiffe par elle-même mériter quelque attention ; des gens qui paffent leur vie à arranger favamment des coquilles, fe moquent de la botanique comme d'une étude inutile quand on n'y joint pas comme ils difent celle des propriétés, c'eft-à-dire quand on n'abandonne pas l'obfervation de la nature qui ne ment point & qui ne nous dit rien de tout cela, pour fe livrer uniquement à l'autorité des hommes qui font menteurs, & qui nous affirment beaucoup de chofes qu'il faut croire fur leur parole, fondée elle-même le plus fouvent fur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner fucceffivement les fleurs dont elle brille, ceux qui vous verront faire vous prenant pour

un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé eſt détruit en partie dans les autres pays & ſurtout en Angleterre, grace à Linnæus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'hiſtoire naturelle & aux uſages économiques; mais en France où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on eſt reſté ſur ce point tellement barbare qu'un bel eſprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares s'écria pour tout éloge; *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire!* A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'eſt pas aiſé d'imaginer un jardin mieux aſſorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicinales ne sont assurément gueres propres à rendre agréable l'étude de la botanique, elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des boccages, rendent la verdure & les ombrages insipides & dégoûtans ; toutes ces structures charmantes & gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne souilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tisannes, & des emplâtres. J'ai souvent pensé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans que le regne végétal étoit un magasin d'alimens donnés par la nature à

l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'eſt venu à l'eſprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverſes productions qui m'indique un pareil uſage, & elle nous auroit montré le choix, ſi elle nous l'avoit preſcrit, comme elle a fait pour les comeſtibles. Je ſens même que le plaiſir que je prends à parcourir les boccages ſeroit empoiſonné par le ſentiment des infirmités humaines, s'il me laiſſoit penſer à la fiévre, à la pierre, à la goutte, & au mal caduc. Du reſte je ne diſputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai ſeulement qu'en ſuppoſant ces vertus réelles, c'eſt malice pure aux malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les hommes ſe donnent il n'y en a pas une ſeule

dont vingt ſortes d'herbes ne guériſſent radicalement.

Ces tournures d'eſprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher partout du profit ou des remedes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature ſi l'on ſe portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me ſens là-deſſus tout à rebours des autres hommes: tout ce qui tient au ſentiment de mes beſoins attriſte & gâte mes penſées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaiſirs de l'eſprit qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainſi quand même je croirois à la médecine, & quand même ſes remedes ſeroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure & déſintéreſſée, & mon ame ne ſauroit s'exalter &

plâner ſur la nature, tant que je la ſens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, ſans avoir eu jamais grande confiance à la médecine j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'eſtimois, que j'aimois & à qui je laiſſois gouverner ma carcaſſe avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont inſtruit à mes dépens; rentré maintenant ſous les ſeules loix de la nature, j'ai repris par elles ma premiere ſanté. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine? Je ſuis la preuve vivante de la vanité de leur art, & de l'inutilité de leurs ſoins.

Non rien de perſonnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieuſement que quand je m'oublie moi-même. Je ſens des exta-

ſes, des raviſſemens inexprimables à me fondre pour ainſi dire dans le ſyſtême des êtres, à m'identifier avec la nature entiere. Tant que les hommes furent mes freres je me faiſois des projets de félicité terreſtre; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma miſere. Alors pour ne les pas haïr il a bien fallu les fuir; alors me réfugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ſes bras à me ſouſtraire aux atteintes de ſes enfans, je ſuis devenu ſolitaire, ou, comme ils diſent, inſociable & miſantrope, parce que la plus ſauvage ſolitude me paroît préférable à la ſociété des méchans qui

ne ſe nourrit que de trahiſons & de haine.

Forcé de m'abſtenir de penſer, de peur de penſer à mes malheurs malgré moi; forcé de contenir les reſtes d'une imagination riante, mais languiſſante, que tant d'angoiſſes pourroient effaroucher à la fin; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contre eux, je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expanſive cherche malgré que j'en aye à étendre ſes ſentimens & ſon exiſtence ſur d'autres êtres, & je ne puis plus comme autrefois me jetter tête baiſſée dans ce vaſte océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets aſſez déterminés,

aſſez fixes, aſſez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que je ne me ſens plus aſſez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extaſes. Mes idées ne ſont preſque plus que des ſenſations, & la ſphere de mon entendement ne paſſe pas les objets dont je ſuis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la ſolitude, n'imaginant plus, penſant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languiſſante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un inſtinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en ſoi d'aimable & d'attrayant; ſes richeſſes enfermées dans le ſein de la terre ſemblent avoir été éloignées des regards des

hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles ſont là comme en réſerve pour ſervir un jour de ſupplément aux véritables richeſſes qui ſont plus à ſa portée & dont il perd le goût à meſure qu'il ſe corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'induſtrie, la peine & le travail au ſecours de ſes miſeres ; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans ſon centre aux riſques de ſa vie & aux dépens de ſa ſanté des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il ſavoit en jouir. Il fuit le ſoleil & le jour qu'il n'eſt plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feu, ſuccedent aux douces images des tra-

vaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux ciclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue au sein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du Ciel azuré, des bergers amoureux & des laboureurs robustes sur sa surface.

Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable & des pierres, d'en remplir ses poches & son cabinet & de se donner avec cela les airs d'un naturaliste : mais ceux qui s'attachent & se bornent à ces sortes de collections sont pour l'ordinaire de riches ignorans qui ne cherchent à cela que le plaisir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux il faut être chymiste & physicien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuses, travailler dans des laboratoires,

laboratoires, dépenser beaucoup d'argent, & de tems parmi le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée, & les vapeurs étouffantes, toujours au risque de sa vie & souvent aux dépens de sa santé. De tout ce triste & fatigant travail résulte pour l'ordinaire beaucoup moins de savoir que d'orgueil, & où est le plus médiocre chymiste qui ne croye pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé par hasard peut-être quelques petites combinaisons de l'art?

Le regne animal est plus à notre portée & certainement mérite encore mieux d'être étudié; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts & ses peines? sur-tout pour un solitaire qui n'a ni dans ses jeux, ni dans ses travaux d'assistance à es-

pérer de perſonne; comment obſerver, diſſéquer, étudier, connoître les oiſeaux dans les airs, les poiſſons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme & qui ne ſont pas plus diſpoſés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y ſoumettre de force? J'aurois donc pour reſſource des eſcargots, des vers, des mouches, & je paſſerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres inſectes, à diſſéquer des ſouris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par haſard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'eſt rien ſans l'anatomie; c'eſt par elle qu'on apprend à les claſſer, à diſtinguer les genres, les eſpeces. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des vo-

lieres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre en quelque maniere que ce pût être à rester assemblés autour de moi; je n'ai ni le goût ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agileté nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique, des cadavres puants, de baveuses & livides chairs, du sang, des intestins dégoûtans, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles! Ce n'est pas là, sur ma parole, que J. J. ira chercher ses amusemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux

objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles ; je n'ai plus que des sensations, & ce n'est plus que par elles que la peine ou le plaisir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riants objets qui m'entourent, je les considere, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les classer, & me voilà tout d'un coup aussi botaniste qu'a besoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'instruire : il est trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de science contribuât au bonheur de la vie ; mais je cherche à me donner des amusemens doux & simples que je puisse goûter sans peine, & qui me distraisent de mes malheurs. Je n'ai ni

dépenſe à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caracteres, pour marquer leurs rapports & leurs différences, enfin pour obſerver l'organiſation végétale de maniere à ſuivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec ſuccès leurs loix générales, la raiſon & la fin de leurs ſtructures diverſes, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoiſſante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes ſemblent avoir été ſemées avec profuſion ſur la terre comme les étoiles dans le ciel pour inviter l'homme par l'attrait du plaiſir & de la curioſité à l'étude de la nature; mais les aſtres ſont placés loin de nous; il faut des connoiſ-

ſances préliminaires, des inſtrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y ſont naturellement. Elles naiſſent ſous nos pieds, & dans nos mains pour ainſi dire, & ſi la petiteſſe de leurs parties eſſentielles les dérobe quelquefois à la ſimple vue, les inſtrumens qui les y rendent ſont d'un beaucoup plus facile uſage que ceux de l'aſtronomie. La botanique eſt l'étude d'un oiſif & pareſſeux ſolitaire : une pointe & une loupe ſont tout l'appareil dont il a beſoin pour les obſerver. Il ſe promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curioſité, & ſi-tôt qu'il commence à ſaiſir les loix de leur ſtructure, il goûte à les obſerver un plaiſir ſans peine, auſſi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans

cette oiſeuſe occupation un charme qu'on ne ſent que dans le plein calme des paſſions, mais qui ſuffit ſeul alors pour rendre la vie heureuſe & douce : mais ſi-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, ſoit pour remplir des places, ou pour faire des livres, ſi-tôt qu'on ne veut apprendre que pour inſtruire, qu'on n'herboriſe que pour devenir auteur, ou profeſſeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des inſtrumens de nos paſſions, on ne trouve plus aucun vrai plaiſir dans leur étude, on ne veut plus ſavoir, mais montrer qu'on ſait, & dans les bois on n'eſt que ſur le théâtre du monde, occupé du ſoin de s'y faire admirer ; ou bien ſe bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'obſerver les végétaux dans la nature, on ne

s'occupe que de ſyſtêmes & de méthodes ; matiere éternelle de diſpute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere ſur l'hiſtoire naturelle & le regne végétal. De-là les haines, les jalouſies que la concurrence de célébrité excite chez les botaniſtes auteurs, autant & plus que chez les autres ſavans. En dénaturant cette aimable étude, ils la tranſplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des diſpoſitions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une eſpece de paſſion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois pour me dérober autant qu'il eſt poſſible au ſou-

venir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me ſemble que ſous les ombrages d'une forêt, je ſuis oublié, libre & paiſible comme ſi je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon ſouvenir, & je m'imagine dans ma bêtiſe qu'en ne penſant point à eux ils ne penſeront point à moi. Je trouve une ſi grande douceur dans cette illuſion que je m'y livrerois tout entier ſi ma ſituation, ma foibleſſe & mes beſoins me le permettoient. Plus la ſolitude où je vis alors eſt profonde, plus il faut que quelque objet en rempliſſe le vide, & ceux que mon imagination me refuſe ou que ma mémoire repouſſe ſont ſuppléés par les productions ſpontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts.

Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes persécuteurs, & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je respire plus à mon aise comme dans un asyle où leur haine ne me poursuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robaila montagne du justicier *Clerc*. J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrieres impénétrables, quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte

n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'osois regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares mais familiers tempéroient cependant l'horreur de cette solitude, là je trouvai la Dentaire *heptaphyllos*, le *Ciclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Laserpitium* & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent long-tems : mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de *Lycopodium* & de Mousses, & je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement

d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une isle déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici ; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée j'entendis peu loin de moi, un certain cliquetis que je crus reconnoître ; j'écoute : le même bruit se répéte & se multiplie. Surpris & curieux, je me leve, je perce à travers un fourré de brouſſailles du côté d'où venoit le bruit, & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette décou-

verte. Mon premier mouvement fut un ſentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement ſeul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un ſentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien ſûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fuſſent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ſes premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triſte idée & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile & de la maniere comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufac-

ture dans un précipice! Il n'y a que la Suiſſe au monde qui préſente ce mélange de la nature ſauvage, & de l'induſtrie humaine. La Suiſſe entiere n'eſt pour ainſi dire qu'une grande Ville dont les rues larges & longues plus que celles de St. Antoine, ſont ſemées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maiſons éparſes & iſolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rappellai à ce ſujet une autre herboriſation que *Du Peyrou*, *Deſcherny*, le colonel *Pury*, le juſticier *Clerc* & moi avions faite il y avoit quelque tems ſur la montagne de Chaſſeron, du ſommet de laquelle on découvre ſept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une ſeule maiſon ſur cette montagne, & nous n'euſſions ſurement pas deviné la profeſſion de celui qui l'habitoit, ſi l'on n'eût ajouté que

c'étoit un Libraire, & qui même faiſoit fort bien ſes affaires dans le pays (*). Il me ſemble qu'un ſeul fait de cette eſpece fait mieux connoître la Suiſſe que toutes les deſcriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à peu près qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon ſéjour à Grenoble je faiſois ſouvent de petites herboriſations hors la Ville avec le ſieur *Bovier* avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni ſût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il ſe faiſoit, autant que la choſe étoit poſſible, une loi de ne pas me quitter d'un

---

(*) C'eſt ſans doute la reſſemblance des noms qui a entraîné M. Rouſſeau à appliquer l'anecdote du Libraire, à *Chaſſeron*, au lieu de *Chaſſeral*, autre montagne très-élevée ſur les frontieres de la Principauté de Neufchâtel.

pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isere, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le sieur *Bovier* se tenoit à côté de moi sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint qui me voyant picorer ces grains, me dit: eh! Monsieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoisonne? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris! Sans doute, reprit-il, & tout le monde sait si bien cela, que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardois le sieur *Bovier* & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas? Ah, Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osois pas prendre cette liberté.

Je

Je me mis à rire de cette humilité Dauphinoiſe, en diſcontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois perſuadé, comme je le ſuis encore, que toute production naturelle agréable au goût, ne peut être nuiſible au corps, ou ne l'eſt du moins que par ſon excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reſte de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude ; je ſoupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite ſanté, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophæe*, qui empoiſonne à très-petite doſe, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette avanture me parut ſi plaiſante, que je ne me la rappelle jamais ſans rire de la ſinguliere diſcrétion de M. l'avocat *Bovier*.

Toutes mes courſes de botanique,

les diverſes impreſſions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y ſont mêlés, tout cela m'a laiſſé des impreſſions qui ſe renouvellent par l'aſpect des plantes herboriſées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payſages, ces forêts, ces lacs, ces boſquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aſpect a toujours touché mon cœur: mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuſes contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y tranſporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies ſuffiſent pour me rappeller tout ce magnifique ſpectacle. Cet herbier eſt pour moi un journal d'herboriſations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'eſt la chaîne des idées acceſſoires qui m'attache à la botanique. Elle raſſemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage, les prés, les eaux, les bois, la ſolitude, la paix ſur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, ſont retracés par elle inceſſamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les perſécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & ſincere attachement pour eux. Elle me tranſporte dans des habitations paiſibles, au milieu de gens ſimples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaiſirs, elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien ſouvent encore, au milieu du plus triſte ſort qu'ait ſubi jamais un mortel.

HUITIEME PROMENADE.

En méditant ſur les diſpoſitions de mon ame dans toutes les ſituations de ma vie, je ſuis extrêmement frappé de voir ſi peu de proportion entre les diverſes combinaiſons de ma deſtinée, & les ſentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes proſpérités ne m'ont laiſſé preſqu'aucun ſouvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté; & au contraire dans toutes les miſeres de ma vie, je me ſentois conſtamment rempli de ſentimens tendres, touchans, délicieux, qui verſant un baume ſalutaire ſur les bleſſures de mon cœur navré, ſembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable ſouvenir me revient ſeul, dégagé de celui des

maux que j'éprouvois en même tems. Il me ſemble que j'ai plus goûté la douceur de l'exiſtence ; que j'ai réellement plus vécu quand mes ſentimens reſſerrés pour ainſi dire, autour de mon cœur par ma deſtinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors, ſur tous les objets de l'eſtime des hommes qui en méritent ſi peu par eux-mêmes, & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi ; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la ſphere dans laquelle j'avois à vivre, je la rempliſſois de mes affections. Mon ame expanſive s'étendoit ſur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille eſpeces, par des attachemens aimables qui ſans ceſſe occupoient mon cœur, je m'oublioîs en quelque fa-

çon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la viciſſitude des choſes humaines. Cette vie orageuſe ne me laiſſoit ni paix au-dedans, ni repos au-dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un ſentiment qui pût ſoutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je puſſe vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdiſſoit, la ſolitude m'ennuyoit, j'avois ſans ceſſe beſoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien-voulu, bien reçu, careſſé partout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveuillant, pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois ſouvent le plaiſir d'obliger moi-même beaucoup de mon-

de, & ſans bien, ſans emploi, ſans fauteurs, ſans grands talens bien développés ni bien connus, je jouiſſois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois perſonne dans aucun état dont le ſort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux? je l'ignore; mais je ſais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de deſtinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma miſere, que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur proſpérité. Réduit à moi ſeul, je me nourris, il eſt vrai, de ma propre ſubſtance, mais elle ne s'épuiſe pas; je me ſuffis à moi-même,

quoique je rumine, pour ainsi dire, à vide, & que mon imagination tarie, & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée, obstruée par mes organes s'affaisse de jour en jour, & sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur, pour s'élancer comme autrefois hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes, que noûs force l'adversité; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma foiblesse, & je me console, car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant à moins d'être stupide, comment contempler un moment ma situation, sans la voir aussi horrible qu'ils l'ont rendue, & sans

périr de douleur & de déſeſpoir. Loin de cela, moi le plus ſenſible des êtres, je la contemple & ne m'en émeus pas; & ſans combats, ſans efforts ſur moi-même, je me vois preſque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne ſupporteroit l'aſpect ſans effroi.

Comment en ſuis-je venu là? car j'étois bien loin de cette diſpoſition paiſible au premier ſoupçon du complot dont j'étois enlaſſé depuis longtems ſans m'en être aucunement apperçu. Cette découverte nouvelle me bouleverſa. L'infamie & la trahiſon me ſurprirent au dépourvu. Quelle ame honnête eſt préparée à de tels genres de peines? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les piéges qu'on creuſa ſous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparerent de

moi : je perdis la tramontane. Ma tête ſe bouleverſa, & dans les ténébres horribles où l'on n'a ceſſé de me tenir plongé, je n'apperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni priſe où je puſſe me tenir ferme, & réſiſter au déſeſpoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux ? J'y ſuis pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille, & j'y ris des incroyables tourmens que mes perſécuteurs ſe donnent ſans ceſſe, tandis que je reſte en paix, occupé de fleurs, d'étamines, & d'enfantillages, & que je ne ſonge pas même à eux.

Comment s'eſt fait ce paſſage ? naturellement, inſenſiblement, & ſans peine. La premiere ſurpriſe fut épouvantable. Moi qui me ſentois

digne d'amour & d'eſtime; moi qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'être, je me vis traveſti tout d'un coup en un monſtre affreux tel qu'il n'en exiſta jamais. Je vois toute une génération ſe précipiter toute entiere dans cette étrange opinion, ſans explication, ſans doute, ſans honte, & ſans que je puiſſe parvenir à ſavoir jamais la cauſe de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes perſécuteurs à s'expliquer avec moi; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté ſans ſuccès, il fallut bien prendre haleine. Cependant j'eſpérois toujours, je me diſois: un aveuglement ſi ſtupide, une ſi abſurde prévention ne ſauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de ſens qui ne partagent pas le délire; il y a des ames

juſtes qui déteſtent la fourberie & les traîtres. Cherchons, je trouverai peut-être enfin un homme; ſi je le trouve, ils ſont confondus. J'ai cherché vainement; je ne l'ai point trouvé. La ligue eſt univerſelle, ſans exception, ſans retour, & je ſuis ſûr d'achever mes jours dans cette affreuſe proſcription, ſans jamais en pénétrer le myſtere.

C'eſt dans cet état déplorable qu'après de longues angoiſſes, au lieu du déſeſpoir qui ſembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la ſérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même, puiſque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaiſir celui de la veille, & que je n'en deſire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence? d'une ſeule choſe; c'eſt que j'ai appris à porter le joug de la néceſſité ſans

murmure. C'eſt que je m'efforçois de tenir encore à mille choſes, & que toutes ces priſes m'ayant ſucceſſivement échappé, réduit à moi ſeul, j'ai repris enfin mon aſſiette. Preſſé de tous côtés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuye que ſur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore ſon joug, ſans que je m'en apperçuſſe. On veut être eſtimé des gens qu'on eſtime, & tant que je pus juger avantageuſement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que ſouvent les jugemens du public ſont équitables; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du haſard, que les regles ſur leſquelles les hommes

fondent leurs opinions ne ſont tirées que de leurs paſſions ou de leurs préjugés, qui en ſont l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, ſouvent encore ces bons jugemens naiſſent d'un mauvais principe, comme lorſqu'ils feignent d'honorer en quelque ſuccès le mérite d'un homme, non par eſprit de juſtice, mais pour ſe donner un air impartial, en calomniant tout à leur aiſe le même homme ſur d'autres points.

Mais quand après de ſi longues & vaines recherches, je les vis tous reſter ſans exception dans le plus inique & abſurde ſyſtême que l'eſprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raiſon étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique ſe livrer toute entiere à l'aveugle fureur de ſes guides contre un infortuné qui ja-

mais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à perſonne; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier, il n'y en a plus; alors je commençai à me voir ſeul ſur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres méchaniques, qui n'agiſſoient que par impulſion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque paſſion que j'euſſe pu ſuppoſer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je puſſe entendre. C'eſt ainſi que leurs diſpoſitions intérieures ceſſerent d'être quelque choſe pour moi. Je ne vis plus en eux que des maſſes différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toît peut nous blesser davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveuillante. Le coup porte à faux quelquefois, mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune, & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein contre lui pour le tourmenter, & trouvant un aliment à sa colere, il

s'anime

s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées ; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colere, il ne sent du mal dont il est la proie, que l'atteinte matérielle ; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous-mêmes, & c'est-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me mon-

trant qu'abſurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les cauſes, les inſtrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi ; que je devois regarder tous les détails de ma deſtinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois ſuppoſer ni direction, ni intention, ni cauſe morale ; qu'il falloit m'y ſoumettre ſans raiſonner & ſans regimber, parce que cela étoit inutile ; que tout ce que j'avois à faire encore ſur la terre étant de m'y regarder comme un être purement paſſif, je ne devois point uſer à réſiſter inutilement à ma deſtinée, la force qui me reſtoit pour la ſupporter. Voilà ce que je me diſois ; ma raiſon, mon cœur y acquieſçoient, & néanmoins je ſentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le

trouvai ; il venoit de l'amour propre qui après s'être indigné contre les hommes, se soulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourroit croire, car un innocent persécuté prend long-tems pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu. Mais aussi la véritable source une fois bien connue, est facile à tarir ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des ames fieres, l'amour-propre fertile en illusions se déguise & se fait prendre pour cette estime ; mais quand la fraude enfin se découvre, & que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès-lors il n'est plus à craindre, & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le subjugue au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente

à l'amour-propre. Mais cette paſſion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & ſur-tout quand je fus auteur ; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieuſement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ſes premieres bornes ; il commença par ſe révolter contre l'injuſtice, mais il a fini par la dédaigner : en ſe repliant ſur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaiſons, aux préférences, il s'eſt contenté que je fuſſe bon pour moi ; alors redevenant amour de moi-même, il eſt rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & preſque la félicité. Car dans quelque ſituation qu'on ſe trouve, ce n'eſt que par lui qu'on

eſt conſtamment malheureux. Quand il ſe taît, & que la raiſon parle, elle nous conſole enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agiſſent pas immédiatement ſur nous; car on eſt ſûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en ceſſant de s'en occuper. Ils ne ſont rien pour celui qui n'y penſe pas. Les offenſes, les vengeances, les paſſe-droits, les outrages, les injuſtices ne ſont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention; pour celui dont la place ne dépend pas dans ſa propre eſtime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne ſauroient changer mon être, & malgré leur puiſſance, & malgré toutes leurs ſourdes intrigues, je

continuerai, quoi qu'ils faſſent ; d'être en dépit d'eux ce que je ſuis. Il eſt vrai que leurs diſpoſitions à mon égard influent ſur ma ſituation réelle. La barriere qu'ils ont miſe entr'eux & moi m'ôte toute reſſource de ſubſiſtance & d'aſſiſtance dans ma vieilleſſe & mes beſoins. Elle me rend l'argent même inutile, puiſqu'il ne peut me procurer les ſervices qui me ſont néceſſaires, il n'y a plus ni commerce ni ſecours réciproque, ni correſpondance entre eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi ſeul pour reſſource, & cette reſſource eſt bien foible à mon âge & dans l'état où je ſuis. Ces maux ſont grands, mais ils ont perdu ſur moi toute leur force, depuis que j'ai ſu les ſupporter ſans m'en irriter. Les points où le vrai beſoin ſe fait ſentir ſont toujours rares. La prévoyance & l'imagina-

tion les multiplient, & c'eſt par cette continuité de ſentimens qu'on s'inquiéte & qu'on ſe rend malheureux. Pour moi j'ai beau ſavoir que je ſouffrirai demain, il me ſuffit de ne pas ſouffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais ſeulement de celui que je ſens, & cela le réduit à très-peu de choſe. Seul, malade & délaiſſé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, ſans que perſonne s'en mette en peine. Mais qu'importe ſi je ne m'en mets pas en peine moi-même, & ſi je m'affecte auſſi peu que les autres de mon deſtin quel qu'il ſoit. N'eſt-ce rien ſur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la ſanté, la richeſſe & la miſere, la gloire & la diffamation avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiétent de tout,

moi je ne m'inquiéte de rien; quoi qu'il puiſſe arriver tout m'eſt indifférent, & cette indifférence n'eſt pas l'ouvrage de ma ſageſſe, elle eſt celui de mes ennemis; & devient une compenſation des maux qu'ils me font. En me rendant inſenſible à l'adverſité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'euſſent épargné ſes atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la ſubjuguant, je ne la crains plus.

Cette diſpoſition me livre au milieu des traverſes de ma vie, à l'incurie de mon naturel, preſqu'auſſi pleinement que ſi je vivois dans la plus complette proſpérité. Hors les courts momens où je ſuis rappellé par la préſence des objets aux plus douloureuſes inquiétudes, tout le reſte du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent,

mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent, & qui les partagent, comme si ces êtres existoient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né; je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens; ou avec les enfans de mes fantaisies que j'ai créés selon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les sentimens, ou avec moi seul, content de moi-même & déjà plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout

ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en eſt pas ainſi des triſtes momens que je paſſe encore au milieu des hommes, jouet de leurs careſſes traîtreſſes, de leurs complimens empoulés & dériſoires, de leur mielleuſe malignité. De quelque façon que je m'y ſuis pu prendre, l'amour-propre alors fait ſon jeu. La haine & l'animoſité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette groſſiere enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée dêtre ainſi ſottement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un ſot amour-propre dont je ſens toute la bêtiſe, mais que je ne puis ſubjuguer. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards inſultans & moqueurs, ſont incroyables. Cent fois j'ai paſſé par les promenades publiques & par

les lieux les plus fréquentés, dans l'unique deſſein de m'exercer à ces cruelles lutes. Non-ſeulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé, & tous mes pénibles mais vains efforts mont laiſſé tout auſſi facile à troubler, à navrer, & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes ſens, quoi que je puiſſe faire, je n'ai jamais ſu réſiſter à leurs impreſſions, & tant que l'objet agit ſur eux, mon cœur ne ceſſe d'en être affecté ; mais ces affections paſſageres ne durent qu'autant que la ſenſation qui les cauſe. La préſence de l'homme haineux m'affecte violemment ; mais ſitôt qu'il diſparoît, l'impreſſion ceſſe ; à l'inſtant que je ne le vois plus, je n'y penſe plus. J'ai beau ſavoir qu'il va s'occuper de moi, je ne ſaurois m'occuper de lui. Le mal que je ne ſens point actuellement ne m'affecte

en aucune ſorte, le perſécuteur que je ne vois point eſt nul pour moi. Je ſens l'avantage que cette poſition donne à ceux qui diſpoſent de ma deſtinée. Qu'ils en diſpoſent donc tout à leur aiſe. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent ſans réſiſtance, que d'être forcé de penſer à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes ſens ſur mon cœur fait le ſeul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois perſonne, je ne penſe plus à ma deſtinée. Je ne la ſens plus, je ne ſouffre plus. Je ſuis heureux & content ſans diverſion, ſans obſtacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte ſenſible, & lorſque j'y penſe le moins, un geſte, un regard ſiniſtre que j'apperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveuillant que je rencontre ſuffit pour me bouleverſer. Tout ce que je puis faire en pareil

cas eſt d'oublier bien vîte & de fuir. Le trouble de mon cœur diſparoît avec l'objet qui l'a cauſé, & je rentre dans le calme auſſi-tôt que je ſuis ſeul. Ou ſi quelque choſe m'inquiéte, c'eſt la crainte de rencontrer ſur mon paſſage quelque nouveau ſujet de douleur. C'eſt là ma ſeule peine; mais elle ſuffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En ſortant de chez moi je ſoupire après la campagne & la ſolitude, mais il faut l'aller chercher ſi loin qu'avant de pouvoir reſpirer à mon aiſe, je trouve en mon chemin mille objets qui me ſerrent le cœur, & la moitié de la journée ſe paſſe en angoiſſes, avant que j'aye atteint l'aſyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laiſſe achever ma route! Le moment où j'échappe au cortege des méchans eſt délicieux, & ſi-tôt que je me vois

ſous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terreſtre, & je goûte un plaiſir interne auſſi vif que ſi j'étois le plus heureux des mortels.

Je me ſouviens parfaitement que durant mes courtes proſpérités, ces mêmes promenades ſolitaires qui me ſont aujourd'hui ſi délicieuſes, m'étoient inſipides & ennuyeuſes. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne, le beſoin de faire de l'exercice & de reſpirer le grand air, me faiſoit ſouvent ſortir ſeul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le ſalon: le ſouvenir de la compagnie que j'y avois laiſſée m'y ſuivoit. Dans la ſolitude, les vapeurs

de l'amour-propre & le tumulte du monde terniſſoient à mes yeux la fraîcheur des boſquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule importune m'y ſuivoit par-tout, & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'eſt qu'après m'être détaché des paſſions ſociales & de leur triſte cortege que je l'ai retrouvée avec tous ſes charmes.

Convaincu de l'impoſſibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai ceſſé tous mes efforts pour cela. Je laiſſe à chaque atteinte, mon ſang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes ſens; je cede à la nature cette premiere exploſion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni ſuſpendre. Je tâche ſeulement d'en arrêter les ſuites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étin-

celans, le feu du visage, le tremblement des membres, les suffocantes palpitations, tout cela tient au seul physique, & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire au naturel sa premiere explosion, l'on peut redevenir son propre maître en reprenant peu-à-peu ses sens ; c'est ce que j'ai tâché de faire long-tems sans succès, mais enfin plus heureusement ; & cessant d'employer ma force en vaine résistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison, car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh ! que dis-je, hélas ! ma raison ? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part ; tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne

souffle

ſouffle plus; c'eſt mon naturel ardent qui m'agite, c'eſt mon naturel indolent qui m'appaiſe. Je cede à toutes les impulſions préſentes, tout choc me donne un mouvement vif & court, ſi-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement ceſſe, rien de communiqué ne peut ſe prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de priſe ſur un homme ainſi conſtitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impreſſion ſe renouvellât à chaque inſtant. Car les intervalles quelque courts qu'ils ſoient, ſuffiſent pour me rendre à moi-même. Je ſuis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir ſur mes ſens, mais au premier inſtant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu; c'eſt-là, quoi qu'on puiſſe faire, mon état le plus conſtant, &

celui par lequel, en dépit de la deſtinée, je goûte un bonheur pour lequel je me ſens conſtitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries ; il me convient ſi bien que je ne deſire autre choſe que ſa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune ſorte ; la crainte ſeule de celui qu'ils peuvent me faire encore eſt capable de m'agiter ; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle priſe par laquelle ils puiſſent m'affecter d'un ſentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.

NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur eſt un état permanent qui ne ſemble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout eſt ſur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme conſtante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'aſſurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainſi tous nos projets de félicité pour cette vie ſont des chimeres. Profitons du contentement d'eſprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faiſons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets là ſont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point : mais j'ai ſouvent vu des cœurs contens, & de tous les objets qui m'ont frap-

pé, c'eſt celui qui m'a le plus content
tenté moi-même. Je crois que c'eſt une ſuite naturelle du pouvoir des ſenſations ſur mes ſentimens internes. Le bonheur n'a point d'enſeigne extérieure ; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux ; mais le contentement ſe lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & ſemble ſe communiquer à celui qui l'apperçoit. Eſt-il une jouiſſance plus douce que de voir un peuple entier ſe livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expanſifs du plaiſir qui paſſe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie? .

. . . .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empreſſement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Geoffrin par M. D. La lecture fut

précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette piéce, & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piéce, rouloit sur le plaisir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire causer. L'auteur tiroit avec raison, de cette disposition, une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas là, & il accusoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que si l'on interrogeoit là dessus ceux qu'on mene au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un

effet ſingulier dans la place où elles étoient. Suppoſant tout cela vrai, étoit-ce là l'occaſion de le dire, & falloit-il ſouiller l'éloge d'une femme eſtimable des images de ſupplice & de malfaiteurs ? Je compris aiſément le motif de cette affectation vilaine, & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain le tems étant aſſez beau quoique froid, j'allai faire une courſe juſqu'à l'Ecole militaire, comptant d'y trouver des mouſſes en pleine fleur ; en allant je rêvois ſur la viſite de la veille, & ſur l'écrit de M. D., où je penſois bien que le placage épiſodique n'avoit pas été mis ſans deſſein, & la ſeule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache

tout, m'apprenoit aſſez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans aux enfans trouvés. C'en étoit aſſez pour m'avoir traveſti en pere dénaturé, & de-là en étendant & careſſant cette idée on avoit peu-à peu tiré la conſéquence évidente que je haïſſois les enfans; en ſuivant par la penſée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'induſtrie humaine ſait changer les choſes du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer enſemble, & ſouvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur eſpiéglerie & leurs petits jeux, avec un intérêt que je ne vois partager à perſonne. Le jour même où vint M. P. une heure avant ſa viſite, j'avois eu celle des deux petits du Souſſoi les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir

ſept ans. Ils étoient venus m'embraſſer de ſi bon cœur, & je leur avois rendu ſi tendrement leurs careſſes, que malgré la diſparité des âges, ils avoient paru ſe plaire avec moi ſincérement; & pour moi j'étois tranſporté d'aiſe de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paroiſſoit venir à moi ſi volontiers que, plus enfant qu'eux, je me ſentois attacher à lui déjà par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans trouvés a facilement dégéneré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il eſt ſûr que c'eſt la crainte d'une deſtinée pour eux mille fois pire, & preſque inévitable par toute autre voie, qui m'a le

plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent ſur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi-même, il auroit fallu dans ma ſituation, les laiſſer élever par leur mere qui les auroit gâtés, & par ſa famille qui en auroit fait des monſtres. Je frémis encore d'y penſer. Ce que Mahomet fit de Seïde n'eſt rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard, & les piéges qu'on m'a tendus là-deſſus dans la ſuite, me confirment aſſez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces: mais je ſavois que l'éducation pour eux la moins périlleuſe étoit celle des enfans trouvés; & je les y mis. Je le ferois encore, avec bien moins de doute auſſi, ſi la choſe étoit à faire, & je ſais bien que nul pere n'eſt plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour

peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoissance du cœur humain, c'est le plaisir que j'avois à voir & observer les enfans qui m'a valu cette connoissance. Ce même plaisir dans ma jeunesse y a mis une espece d'obstacle, car je jouois avec les enfans si gaîment & de si bon cœur que je ne songeois gueres à les étudier. Mais quand en vieillissant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me suis abstenu de les importuner ; j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir que de troubler leur joie, & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux, & tous leurs petits manéges, j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice dans les lumieres que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos savans

ne connoiſſent rien. J'ai conſigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop ſoigneuſement pour ne l'avoir pas faite avec plaiſir, & ce ſeroit aſſurément la choſe du monde la plus incroyable que l'Héloïſe & l'Emile fuſſent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni préſence d'eſprit ni facilité de parler ; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tête ſe ſont de plus en plus embarraſſées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur diſcernement & un choix d'expreſſions plus juſtes que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, eſt l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expreſ-

ſément pour les enfans, eſt ſuppoſé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me ſens me trouble, me déconcerte, & je ſerois bien plus à mon aiſe devant un Monarque d'Aſie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaiſir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieilleſſe. L'aſpect de la nature défaillante eſt hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abſtenir de les careſſer que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que ſur les ames vraiment aimantes, eſt nul pour tous nos docteurs & doctoreſſes. Madame

Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enfans eussent du plaisir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je ne suis plus dans la situation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaisir devenu plus rare n'en seroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à caresser les petits du Soussoi, non-seulement parce que la Bonne qui les conduisoit ne m'en imposoit pas beaucoup, & que je sentois moins le besoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni se déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh ! si j'avois encore quelques momens de pures caresses qui vinssent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, si je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur ? Ah ! je ne serois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'est désormais refusé parmi les humains. J'en puis juger sur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon souvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié presque, & dont l'impression qu'il a fait sur moi peint bien toute ma misere.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la nouvelle France, je poussai plus loin, puis tirant à gauche & voulant tourner

autour de Montmartre, je traversai le village de Clignancourt. Je marchois distrait & rêvant sans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me sentis saisir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq ou six ans qui serroit mes genoux de toute sa force, en me regardant d'un air si familier & si caressant, que mes entrailles s'émurent. Je me disois, c'est ainsi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baisai plusieurs fois dans une espece de transport, & puis je continuai mon chemin. Je sentois en marchant qu'il me manquoit quelque chose. Un besoin naissant me ramenoit sur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté si brusquement cet enfant, je croyois voir dans son action, sans cause apparente, une sorte d'inspiration qu'il ne falloit pas dédaigner.

Enfin cédant à la tentation, je reviens ſur mes pas; je cours à l'enfant, je l'embraſſe de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le marchand paſſoit par-là par haſard, & je commençai à le faire jaſer; je lui demandai qui étoit ſon pere? il me le montra qui relioit des tonneaux; j'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaiſe mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient ſans ceſſe à mes trouſſes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du tonnelier ſe fixer attentivement ſur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet objet me reſſerra le cœur à l'inſtant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir ſur mes pas, mais dans un

un trouble moins agréable qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors, je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt, dans l'espérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif, mêlé toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénétrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout ; si mes plaisirs sont rares & courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers; je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs ; & quelques rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere,

on ſe trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en eſt plus affecté que ne le feroit un riche en trouvant une bourſe d'or. On riroit ſi l'on voyoit dans mon ame l'impreſſion qu'y font les moindres plaiſirs de cette eſpece, que je puis dérober à la vigilance de mes perſécuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais, ſans me ſentir ravi d'aiſe d'en avoir ſi bien profité.

Un dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la porte Maillot. Après le dîner nous traverſâmes le bois de Boulogne juſqu'à la Muette. Là nous nous aſsîmes ſur l'herbe à l'ombre en attendant que le ſoleil fût baiſſé, pour nous en retourner enſuite tout doucement par Paſſy. Une vingtaine de petites filles conduites par une maniere de religieuſe, vinrent les unes s'aſſeoir,

les autres folâtrer affez près de nous. Durant leurs jeux vint à paffer un Oublieur avec fon tambour & fon tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles qui apparemment poffédoient quelques liards, demanderent la permiffion de jouer. Tandis que la gouvernante héfitoit & difputoit, j'appellai l'Oublieur & je lui dis : faites tirer toutes ces Demoifelles chacune à fon tour & je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui feule eût plus que payé ma bourfe, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empreffoient avec un peu de confufion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis paffer de l'autre côté l'une après l'autre, à mefure qu'elles

avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être abſolument mécontente ; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en ſecret à l'Oublieur d'uſer de ſon adreſſe ordinaire en ſens contraire, en faiſant tomber autant de bons lots qu'il pourroit & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies diſtribuées, quoique les jeunes filles ne tiraſſent chacune qu'une ſeule fois ; car là-deſſus je fus inexorable, ne voulant ni favoriſer des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme inſinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint

presque égal, & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejettât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause me donnerent occasion de remarquer, que quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le

plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement ; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, & que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe ; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espece, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où faufilé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette au tems de la fête du maître de la maison ; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer ; & tout l'éclat

des plaiſirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, feſtins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdiſſoit au lieu de s'amuſer. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où ſe tenoit une eſpece de foire. On danſoit; les Meſſieurs daignerent danſer avec les payſannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'aviſa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, & l'on prit tant de plaiſir à voir tous ces manans ſe précipiter, ſe battre, ſe renverſer pour en avoir, que tout le monde voulut ſe donner le même plaiſir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, d'entaſſer, & s'eſtropier; cela paroiſſoit charmant à

tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaife honte, quoiqu'en dedans je ne m'amufaffe pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourfe pour faire écrafer les gens, je laiffai là la bonne compagnie, & je fus me promener feul dans la foire. La variété des objets m'amufa long-tems. J'apperçus entr'autres cinq ou fix favoyards autour d'une petite fille qui avoit encore fur fon inventaire, une douzaine de chétives pommes dont elle auroit bien voulu fe débarraffer. Les favoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarraffer, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brêche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Hefpérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amufa

long-tems ; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille , & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs même en la voyant la partagerent, & moi qui partageois à si bon marché cette joie , j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venois de quitter , je sentois avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains , & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne sont gueres que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des trou-

peaux d'hommes avilis par la misere, s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds & couverts de boue ?

De mon côté quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénetre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serois sûr, je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désintéressé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple, celui de voir des visages gais m'a toujours

vivement attiré. Cette attente a pourtant été ſouvent fruſtrée en France où, cette nation qui ſe prétend ſi gaie, montre peu cette gaîté dans ſes jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danſer le menu peuple : mais ſes danſes étoient ſi mauſſades, ſon maintien ſi dolent, ſi gauche, que j'en ſortois plutôt contriſté que réjoui. Mais à Geneve & en Suiſſe, où le rire ne s'évapore pas ſans ceſſe en folles malignités, tout reſpire le contentement & la gaîté dans les fêtes. La miſere n'y porte point ſon hideux aſpect. Le faſte n'y montre pas non plus ſon inſolence. Le bien-être, la fraternité, la concorde y diſpoſent les cœurs à s'épanouir, & ſouvent dans les tranſports d'une innocente joie, les inconnus s'accoſtent, s'embraſſent & s'invitent à jouir de concert des plaiſirs du jour. Pour jouir

moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir; en les voyant je les partage; & parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit là qu'un plaisir de sensation, il a certainement une cause morale, & la preuve en est, que ce même aspect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me déchirer de douleur & d'indignation, quand je sais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchans ne sont que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent quoi qu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes, sans doute, ne sauroient être exactement les mêmes, partans de principes si différens:

mais enfin ce ſont également des ſignes de joie, & leurs différences ſenſibles ne ſont aſſurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me ſont encore plus ſenſibles; au point qu'il m'eſt impoſſible de les ſoutenir ſans être âgité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréſentent. L'imagination renforçant, la ſenſation m'identifie avec l'être ſouffrant, & me donne ſouvent plus d'angoiſſe qu'il n'en ſent lui-même. Un viſage mécontent eſt encore un ſpectacle qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, ſur-tout ſi j'ai lieu de penſer que ce mécontentement me regarde. Je ne ſaurois dire combien l'air grognard & mauſſade des valets qui ſervent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maiſons où j'avois autrefois la ſottiſe

de me laiſſer entraîner, & où les domeſtiques m'ont toujours fait payer bien chérement l'hoſpitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets ſenſibles, & ſur-tout de ceux qui portent ſigne de plaiſir ou de peine, de bienveillance ou d'averſion, je me laiſſe entraîner par ces impreſſions extérieures, ſans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un ſigne, un geſte, un coup-d'œil d'un inconnu ſuffit pour troubler mes plaiſirs, ou calmer mes peines. Je ne ſuis à moi que quand je ſuis ſeul, hors de-là je ſuis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaiſir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon viſage au

peuple, qu'à lui maſquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue ſans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne; ſi-tôt que je vois la verdure, je commence à reſpirer. Faut-il s'étonner ſi j'aime la ſolitude Je ne vois qu'animoſité ſur les viſages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je ſens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaiſir à vivre au milieu des hommes tant que mon viſage leur eſt inconnu. Mais c'eſt un plaiſir qu'on ne me laiſſe gueres. J'aimois encore, il y a quelques années à traverſer les villages, & à voir au matin les laboureurs raccommoder leurs fléaux ou les femmes ſur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne ſais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, ſans y prendre garde, à regar-

der les petits manéges de ces bonnes gens, & je me ſentois ſoupirer ſans ſavoir pourquoi. J'ignore ſi l'on ma vu ſenſible à ce petit plaiſir & ſi l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois ſur les phyſionomies à mon paſſage, & à l'air dont je ſuis regardé, je ſuis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand ſoin de m'ôter cet incognito. La même choſe m'eſt arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établiſſement m'a toujours intéreſſé. Je ne vois jamais ſans attendriſſement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole militaire, & je rencontrois avec plaiſir

çà

çà & là quelques Invalides qui, ayant conſervé l'ancienne honnêteté militaire, me ſaluoient en paſſant. Ce ſalut que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaiſir que j'avois à les voir. Comme je ne ſais rien cacher de ce qui me touche, je parlois ſouvent des Invalides & de la façon dont leur aſpect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puiſqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de ſalutations. Un air repouſſant, un regard farouche avoit ſuccédé à leur premiere urbanité. L'ancienne franchiſe de leur métier ne leur laiſſant pas comme aux autres, couvrir leur animoſité d'un maſque ricaneur & traître, ils me montrent tout ou-

vertement la plus violente haine, & tel eſt l'excès de ma miſere que je ſuis forcé de diſtinguer dans mon eſtime ceux qui me déguiſent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaiſir du côté des Invalides; cependant comme mes ſentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais ſans reſpect & ſans intérêt ces anciens défenſeurs de leur patrie: mais il m'eſt bien dur de me voir ſi mal payé de leur part de la juſtice que je leur rends. Quand par haſard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux inſtructions communes, ou qui ne connoiſſant pas ma figure ne me montre aucune averſion, l'honnête ſalutation de ce ſeul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine

qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne ſauroit pénétrer. J'eus encore ce plaiſir l'année derniere en paſſant l'eau pour m'aller promener à l'iſle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverſer. Je me préſentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte & la traverſée fut longue. Je n'oſois preſque pas adreſſer la parole à l'Invalide de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire; mais ſon air honnête me raſſura. Nous cauſâmes. Il me parut homme de ſens & de mœurs. Je fus ſurpris & charmé de ſon ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma ſurpriſe ceſſa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ſes inſtructions. Je

profitai de cet incognito pour converſer quelque moment avec un homme, & je ſentis à la douceur que j'y trouvois combien la rareté des plaiſirs les plus communs eſt capable d'en augmenter le prix. En ſortant du bateau il préparoit ſes deux pauvres liards. Je payai le paſſage & le priai de les reſſerrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point; au contraire il parut ſenſible à mon attention, & ſur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à ſortir du bateau. Qui croiroit que je fus aſſez enfant pour en pleurer d'aiſe? Je mourois d'envie de lui mettre une piece de vingt-quatre ſols dans la main pour avoir du tabac; je n'oſai jamais. La même honte qui me retint, m'a ſouvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, &

dont je ne me ſuis abſtenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois après avoir quitté mon vieux Invalide, je me conſolai bientôt en penſant que j'aurois, pour ainſi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choſes honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur nobleſſe & ſouille leur déſintéreſſement. Il faut s'empreſſer de ſecourir ceux qui en ont beſoin; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laiſſons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, ſans que jamais rien de vénal & de mercantille oſe approcher d'une ſi pure ſource pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple ſe fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien mépriſable peuple que celui qui trafique ainſi des plus ſimples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe ſeule où l'on vende l'hoſpitalité. Dans toute l'Aſie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas ſi bien toutes ſes aiſes. Mais n'eſt-ce rien que de ſe dire, je ſuis homme & reçu chez des humains ? C'eſt l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent ſans peine, quand le cœur eſt mieux traité que le corps.

DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries, il y a précifément cinquante ans de ma premiere connoiffance avec Madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le fiecle. Je n'en avois pas encore dix-fept, & mon tempérament naiffant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modefte, d'une figure affez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'efprit & de graces, m'infpirât avec la reconnoiffance, des fentimens plus tendres que je n'en diftinguois pas. Mais ce qui eft moins ordinaire, eft que ce premier mo-

ment décida de moi pour toute ma vie, & produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuses facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une sorte d'impatience le moment qui devoit la lui donner, & ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas si-tôt; & dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide, où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma destinée, & long-tems encore avant de la posséder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! si j'avois suffi à son cœur, comme elle suffisoit au mien!

Quels paiſibles & délicieux jours nous euſſions coulés enſemble! Nous en avons paſſés de tels, mais qu'ils ont été courts & rapides, & quel deſtin les a ſuivis! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendriſſement cet unique & court tems de ma vie où je fus moi pleinement, ſans mélange, & ſans obſtacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à-peu-près comme ce Préfet du Prétoire qui, diſgracié ſous Veſpaſien, s'en alla finir paiſiblement ſes jours à la campagne; *j'ai paſſé ſoixante & dix ans ſur la terre & j'en ai vécu ſept.* Sans ce court mais précieux eſpace je ſerois reſté peut-être incertain ſur moi; car tout le reſte de ma vie, facile & ſans réſiſtance, j'ai été tellement agité, balloté, tiraillé par les paſſions d'autrui que, preſque paſſif dans une vie auſſi orageuſe,

j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure néceſſité n'a ceſſé de s'appeſantir ſur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaiſance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, & par l'emploi que je fis de mes loiſirs, aidé de ſes leçons & de ſon exemple, je ſus donner à mon ame, encore ſimple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la ſolitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les ſentimens expanſifs & tendres faits pour être ſon aliment. Le tumulte & le bruit les reſſerrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment & les exaltent. J'ai beſoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campa-

gne. Une maiſon iſolée au penchant d'un vallon fut notre aſyle, & c'eſt-là que dans l'eſpace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un ſiecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre de ſon charme tout ce que mon ſort préſent a d'affreux. J'avois beſoin d'une amie ſelon mon cœur, je la poſſédois. J'avois deſiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois ſouffrir l'aſſujettiſſement, j'étois parfaitement libre & mieux que libre, car aſſujetti par mes ſeuls attachemens, je ne faiſois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des ſoins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne deſirois rien que la continuation d'un état ſi doux ; ma ſeule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-tems, & cette crainte née de la gêne de notre ſituation n'étoit pas ſans fondement. Dès-lors je

ſongeai à me donner en même tems des diverſions ſur cette inquiétude, & des reſſources pour en prévenir l'effet. Je penſai qu'une proviſion de talens étoit la plus ſure reſſource contre la miſere, & je réſolus d'employer mes loiſirs à me mettre en état, s'il étoit poſſible, de rendre un jour à la meilleure des femmes, l'aſſiſtance que j'en avois reçue. . .

. . . .

. . . .

FIN.